This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

37567.76.2

Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

LUCY OSGOOD

"To purchase such books as shall be most needed for the College Library, so as best to promote the objects of the College."

ALPHONSE PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VIe ARRond^t

LIBRAIRIE ANCIENNE D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS FRANÇAIS & ETRANGT

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

Henri D'ALMÉRAS

AVANT LA GLOIRE

LEURS DÉBUTS

Deuxième Série

HENRI ROCHEFORT — PHILIBERT AUDEBRAND
RANC — HENRY MARET — PAUL DE CASSAGNAC
ÉDOUARD DRUMONT — ÉMILE BERGERAT — CLÉMENCEAU
JULES VERNE — PAUL ET VICTOR MARGUERITTE
CHARLES FOLEY — PAUL BRULAT

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie
15, RUE DE CLUNY, 15

1903

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT LA GLOIRE

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Avant la Gloire. — Leurs débuts. — *Première série :* Dumas fils, J. Vallès, les Goncourt, Alphonse Daudet, Maupassant, Verlaine, Mendès, Coppée, Richepin, Sardou, Halévy, Lemaître, Faguet, Scholl, J. Claretie, Montépin, Malot, Zola, Anatole France, Theuriet, Bourget, Loti, Ohnet, Descaves, G. Beaume, Barrès, Willy.

Un volume in-18 jésus, broché . . **3 fr. 50**

DU MÊME AUTEUR

Fabrique de Pions (librairie Stock).

Les sept Maris de Suzanne, roman (librairie Simonis-Empis)

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Alma Mater, le Roman d'un Évadé (Mœurs universitaires), Histoire de la Bohème littéraire.

Digitized by Google

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

Henri D'ALMÉRAS

AVANT LA GLOIRE

LEURS DÉBUTS

Deuxième Série

HENRI ROCHEFORT — PHILIBERT AUDEBRAND
RANC — PAUL DE CASSAGNAC — HENRY MARET
EDOUARD DRUMONT — ÉMILE BERGERAT — CLÉMENCEAU
JULES VERNE — PAUL ET VICTOR MARGUERITTE
CHARLES FOLEY — PAUL BRULAT

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie)
15, Rue de Gluny, 15

1903

(Tous droits de traduction et de reproduction réservés)

Digitized by Google

37567.76.2

HARVARD COLLEGE
FEB 2 1910
LIBRARY.

Lucy Osgood fund
(II)

Digitized by Google

AVANT-PROPOS

La critique, qui n'est pas aussi morte qu'affectent de le dire ceux qu'elle néglige, a apprécié la première série d'*Avant la Gloire* avec une bienveillance dont je lui suis très reconnaissant; mais elle m'a adressé quelques reproches auxquels on me permettra de répondre.

Appliqué à certains écrivains dont je racontais les débuts, et peut-être même à la plupart d'entre eux, ce mot de gloire a paru exagéré. Il l'est sans aucun doute, et je n'hésite pas à le reconnaître; mais si j'avais mis en tête de mon livre « Avant la réputation » ou « Avant la notoriété », mon titre, plus exact, n'aurait pas été meilleur.

A vrai dire, depuis une trentaine d'années, il n'y a plus de véritable gloire. En admettant que quatre ou cinq de nos littérateurs actuels — et je fais bonne mesure — aient produit des œuvres assez

Digitized by Google

belles pour s'en rendre dignes, personne en France, même en province, ne se résignerait à la leur accorder.

Nous assistons, pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer ici, à ce qu'on pourrait appeler la décadence de l'admiration. Parmi les écrivains qui semblent avoir vaincu — et au prix de quels efforts ! — la terrible indifférence du public, les plus grands ne sont jugés à leur valeur, et même un peu plus, que par eux-mêmes.

La littérature intéresse encore, mais elle ne passionne plus. Ceux qui la représentent avec le plus d'éclat, loin d'exciter l'enthousiasme, inspirent à peine une vague curiosité, dont les manifestations sont plus gênantes que flatteuses.

Une réputation littéraire, de nos jours, ne ressemble en rien à celle qu'ont obtenue jadis Lamartine, Hugo, Musset, Baudelaire, Flaubert, et beaucoup d'autres écrivains d'un bien moindre mérite.

Devenir, après avoir obscurément végété dans la foule des êtres anonymes, une « attraction » de première ou de seconde classe, comme un artiste de café-concert ou un « Apache » bien lancé, faire retourner les passants sur son chemin, être aujourd'hui un reportage et demain une chronique, voir surgir

Digitized by Google

devant soi, simplement parce qu'on a réussi et parce qu'on a l'air d'être heureux, des haines insoupçonnées, perdre l'affection de ses meilleurs amis, de ceux qui vous aimaient, pauvre, découragé, vaincu, et qui ne vous pardonnent pas de les avoir dépassés, vivre une existence vide et énervante de parade, de façade, ne plus connaître les joies de l'intimité et le plaisir d'être soi-même : — voilà ce qu'on désigne au commencement du vingtième siècle sous le nom de gloire. Je ne m'étonne pas que ceux qui l'ont conquise la trouvent parfois dure à porter.

Lorsqu'un homme de lettres a réussi à être célèbre, quelque disproportionnée que soit sa réputation, — et elle l'est presque toujours, — on peut dire qu'il l'a expiée.

Il l'a expiée non seulement par ce qu'elle lui apporte, malgré tout, de désillusions, mais par le dur labeur, les continuels déboires et les atroces jalousies auxquelles l'a longtemps condamné cette profession qui commence comme un châtiment.

Ce qu'ont souffert beaucoup d'écrivains, même parmi les meilleurs, dans leur interminable noviciat, aucune satisfaction d'amour-propre ne saurait complètement les en consoler.

Pourquoi cet Athénien de Paris, ce délicieux pro-

Digitized by Google

sateur, a-t-il encore l'âme tout enfiellée ? Parce que pendant plus de vingt ans il a été, malgré son admirable talent, obscur et ignoré, parce qu'il n'est arrivé au public, au grand public, qu'après avoir connu pendant plus de vingt ans les envies et les rancunes d'un éternel débutant, d'un raté qui avait la conviction d'être un maître.

Les stagiaires de la gloire qui ont triomphé des obstacles que toute supériorité d'esprit trouve inévitablement sur sa route méritent qu'on apprécie leurs efforts, leur indomptable ténacité, et qu'on les juge avec sympathie.

Voilà pourquoi je me suis privé du plaisir d'écrire, sous prétexte de biographies, un livre d'éreintements.

On me l'a assez généralement reproché.

Parmi les écrivains dont j'ai parlé dans ma première série, la plupart sans doute ont trouvé que je ne les avais pas assez loués — qui pourra dire d'un homme de lettres autant de bien qu'il en pense lui-même ? — mais qu'en revanche j'avais trop loué les autres.

— Vous avez été, me disait X., bien indulgent pour Z. ; et Z., de son côté, m'en disait autant de X.

Très renseigné sur ce qu'on doit attendre de la

Digitized by Google

camaraderie littéraire, je m'étais fait une loi de n'adopter les jugements et de n'épouser les querelles de personne. C'est déjà bien suffisant d'épouser les siennes !

Avant même que mon livre fût commencé, des collaborateurs bénévoles m'indiquaient charitablement, et sans autre intérêt que de nuire à leur prochain, des numéros de journaux, de revues, où certains écrivains, aujourd'hui fort respectés, étaient présentés sous un jour assez fâcheux. Je connaissais aussi bien que ces braves gens les documents dont ils me parlaient. J'en avais quelques-uns dans ma bibliothèque, et les autres, je savais où les trouver.

Ces polémiques d'autrefois, où tant de haine se mêle à tant d'injustice, j'ai préféré paraître les ignorer, au risque d'être un peu moins amusant. Je n'ai fait que ce que je voulais faire, c'est-à-dire un ouvrage sincère, probe, où les amateurs de scandales et de perfidies ne trouveront pas ce qu'ils cherchent habituellement, mais qui sera consulté avec profit, je l'espère, par des érudits et les lettrés.

Même sans se montrer agressif, on ne s'expose que trop à être médiocrement agréable à ceux dont on raconte les débuts.

Digitized by Google

Lorsque après quinze années (c'est la moyenne) de privations, de basses besognes littéraires quasi anonymes, de tentatives presque toujours stériles, d'humiliations d'amour-propre, un homme de lettres échappe à ce pénible apprentissage, il ne lui reste plus qu'à s'efforcer de l'oublier et à en parler le moins possible.

Sa vanité voudrait bien laisser croire, surtout quand il est encore relativement jeune, qu'à ses premiers pas dans la littérature, au sortir du collège, la critique l'a salué comme un maître, que le public s'est arraché chacun de ses livres, et qu'un article de lui dans un journal en doublait infailliblement le tirage.

Comment aurait-il le courage, à une époque où l'argent est tout, d'avouer qu'il a été pauvre ?

L'indiscret biographe qui a la prétention de remettre les choses au point, de montrer le débutant sous l'écrivain arrivé, de rappeler une humble démarche, un livre mort-né, un appartement dépourvu de luxe et de confortable, est à peu près sûr de trouver une secrète répugnance chez la plupart de ceux dont il désire s'occuper.

Heureusement pour moi, là où les indications des intéressés m'ont manqué, j'ai pu y suppléer facilement ; et comme quand on parle de soi on est

Digitized by Google

trop exposé, avec la meilleure foi du monde, aux exagérations et aux « embellissements », je me suis épargné et j'ai épargné aux lecteurs, en contrôlant de mon mieux tout ce qui m'était dit, beaucoup d'erreurs.

Je ne me dissimule pas que, malgré mes efforts pour les réduire au minimum, il doit en rester encore un assez grand nombre. Elles sont à peu près inévitables dans un ouvrage de ce genre. Je saurais beaucoup de gré à tous ceux qui voudront bien me les signaler, et d'avance je les en remercie.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT LA GLOIRE

HENRI ROCHEFORT

En l'an de grâce 1377, le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, avait, dans sa compagnie d'hommes d'armes, Guy de Rochefort, écuyer.

Les descendants de ce guerrier, sur lequel nous manquons de renseignements précis, mais qu'il nous est permis de supposer très vaillant, formèrent plusieurs branches : celle des seigneurs de la Croisette, celle des seigneurs de Pleuvant, celle des comtes de Luçay, etc.

La baronnie de Luçay, plus tard érigée en comté, avait été apportée en dot, vers 1518, avec la seigneurie de Gargilesse, par Antoinette de Châteauneuf, à Jean de Rochefort, petit-fils de Guillaume de Rochefort et qui comme lui fut chancelier de France.

En 1723, François-Louis de Rochefort, que les mémoires du temps appellent le marquis de Rochefort,

Digitized by Google

était capitaine de dragons dons le régiment de la Reine.

C'est de ce personnage que descend, au cinquième degré, le célèbre pamphlétaire.

Pendant la Révolution, un de ses grands-oncles fut arrêté à Lyon avec son jeune fils, âgé de douze ans. Le tribunal révolutionnaire les condamna à mort. Pour aller plus vite, on ajoutait alors à la guillotine la fusillade. Le père fut expédié le premier, puis l'officier qui commandait le piquet d'exécution s'adressa au fils :

— Tu as vu, lui dit-il. comment nous traitons les aristocrates... Eh bien ! crie : « Vive la République », et nous te ferons grâce.

L'enfant dressa sa petite taille, jeta son chapeau en l'air et cria : « Vive le Roi ! » Il fut aussitôt fusillé.

Le grand-père de Rochefort était chevalier de Saint-Louis et lieutenant-colonel dans l'armée de Condé. Son père, qui abandonna la politique pour le vaudeville, a écrit un grand nombre de pièces dont la plupart sont signées de son prénom : Edmond. Il a été un des trente collaborateurs de la *Tour de Babel*, revue en un acte jouée aux Variétés, le 24 juin 1834.

Edmond de Rochefort avait épousé une femme d'esprit très supérieur, Françoise-Nicole Morel, élevée dans le culte de la Révolution et qu'on peut rapprocher, par les idées, de Mme Roland ou d'Eléonore Duplay. Son influence sur le caractère et les opinions démocratiques fut profonde.

A l'époque où ce mariage avait eu lieu, la famille était ruinée. Tous ses biens étaient passés, pendant l'émi-

Digitized by Google

gration, entre les mains de la bande noire qui, pour remplacer l'ancienne aristocratie, allait en créer une nouvelle, qui sera plus difficile à détruire, celle de l'argent.

Henri de Rochefort naquit à Paris, dans une maison de la rue Jean-Jacques-Rousseau, le 30 janvier 1831.

Lorsque la sage-femme le prit pour la première fois dans ses bras, elle poussa un cri de stupéfaction. L'enfant était venu au monde avec une tête énorme, toute en front. La famille se demandait avec angoisse si ce crâne démesuré annonçait un penseur ou simplement un hydrocéphale.

— Ni l'un ni l'autre, affirma le médecin consulté sur ce point délicat. Laissez faire le temps, et tout s'arrangera le mieux du monde.

En effet, au bout de quelques mois la tête prit des dimensions normales.

L'enfance de Rochefort ne présenta rien d'extraordinaire, sauf une timidité qui était excessive et dont il paraît s'être complètement corrigé.

Placé au collège Saint-Louis, il y entra à la même époque que Victor Duruy ; mais celui-ci n'y débutait pas comme élève, mais comme professeur.

Au moins pendant la première partie de ses études, il fut un écolier très docile, sinon laborieux. Sa mémoire, bien supérieure à la moyenne, lui permettait de ne pas perdre trop de temps à apprendre ses leçons et à faire ses devoirs, et il en profitait pour satisfaire, en prenant les précautions d'usage, le goût très vif que lui inspiraient les vers. Au fond de son pupitre

Digitized by Google

il cachait, comme un engin séditieux, les œuvres de Victor Hugo qu'il savait presque par cœur.

Qui lit trop de vers s'expose à en faire. C'est le châtiment. Rochefort devint bientôt le poète officiel du collège Saint-Louis.

En quatrième, un poème très réussi qu'il adressa au duc de Montpensier lui valut un porte-crayon en or.

Quelques années après, il envoyait à Béranger, sa seconde admiration littéraire, — la première était Victor Hugo, — une ode, une des plus belles odes qu'ait jamais écrites un rhétoricien :

De quelle encre avez-vous humecté votre plume,
Vous qui mêlez si bien au fiel de l'amertume
Le sourire d'Anacréon !
Vous qui de cent couleurs ornez votre palette ;
Vous qui tracez, auprès du portrait de Lisette,
Le portrait de Napoléon !

Vous qui fûtes, vingt ans, dans les jours pacifiques,
Comme aux temps orageux de crimes politiques,
L'apôtre de la Liberté !
Vous qui du seul Génie avez porté la chaîne,
Et qui savez unir, à la fierté romaine,
La romaine simplicité !

De la haine des rois généreuse victime,
Rien n'a pu mettre un frein à votre voix sublime :
Prisonnier, vous avez chanté !
Et maintenant qu'aux rois votre lyre pardonne,
Tressez, du moins, tressez en paix, pendant l'automne,
Les lauriers cueillis en été !

Digitized by Google

Que dis-je? Je me perds dans mon naïf délire!
Je voudrais vous louer ; je ne puis que vous lire!
Bien jeune et presque enfant encor,
Je cherche, pour marcher, une main qui me guide,
Et m'agite en tremblant dans mon aile timide,
Sans oser prendre mon essor.

Mais l'espoir confiant dissipe les nuages :
A peine si j'entends la foudre des orages
Gronder dans un lointain profond.
D'un sommeil toujours pur ma journée est suivie,
Et je tiens à deux mains la coupe de la vie,
Sans crainte d'en sentir le fond.

Ah! l'avenir viendra me détromper sans doute!
Peut-être qu'effeuillant les roses sur ma route,
Les combats, les inimitiés,
Ne me laisseront plus, au sein de mes ruines,
Que le triste loisir de compter les épines
Où j'aurai déchiré mes pieds...

Mais, soit que mon esquif ait déroulé ses voiles
Sous un soleil d'azur ou des cieux sans étoiles,
Dans le calme ou dans le danger,
Pour goûter le bonheur ou braver la tempête,
J'invoquerai l'écho de mon cœur, qui répète
Le nom chéri de Béranger!

Béranger, ce Franklin littéraire, qui n'était sans doute, soit dit en passant, comme l'ancien imprimeur de Boston, qu'un faux bonhomme, affecta de s'étonner, tout en la trouvant à peine suffisante, d'une admiration aussi enthousiaste, et il répondit au collégien par cette

Digitized by Google

lettre où la vanité apparaît à travers les formules trompeuses de la modestie :

« A M. de Rochefort.

« Que j'ai d'obligations à vos amis, Monsieur, de vous avoir donné l'idée de m'envoyer cette ode charmante ! Vous me la deviez bien, puisque j'avais eu le bonheur de vous l'inspirer.

« Est-il vrai que vous n'ayez que 16 ans ? Oh ! si, à cet âge, j'avais fait des strophes aussi bien tournées, aussi poétiques, je me serais cru appelé à une brillante destinée. Il est vrai que, vous autres collégiens, on vous met en serre chaude ; tandis que moi, à 16 ans, je ne savais pas l'orthographe.

« Songeant à tous les moyens employés pour développer librement vos facultés, ne tirez donc pas vanité, mon cher enfant, d'un heureux début et des éloges que vous donne imprudemment un vieux rimeur, que votre encens aveugle peut-être.

« Beau mérite, vraiment, de toucher un vieillard que l'on flatte ! Mais le bonhomme a encore, à défaut d'esprit et de raison, un cœur assez chaud pour répondre aux élans d'une jeunesse bienveillante, et c'est du fond du cœur qu'il vous prie de recevoir ses remerciements.

« Retournez, longtemps encore, aux thèmes et aux versions, et croyez-moi, mon jeune ami, votre tout dévoué.

« BÉRANGER. »

Digitized by Google

Il était difficile, pour un auteur si demesurément loué, de se montrer plus aimable et moins encourageant.

A l'époque où « l'écho de son cœur » répétait « le nom chéri de Béranger », c'est-à-dire en 1848, Rochefort venait de découvrir qu'il était républicain. Avec quelques-uns de ses condisciples, qui s'étaient échappés comme lui du lycée Saint-Louis, dans l'après-midi du 24 février, il avait contribué — pour une faible part — à la chute de Louis-Philippe. Réintégré dans sa prison pour y retrouver autant de Louis-Philippe qu'il y avait de professeurs et de maîtres d'étude, il essayait de se consoler en fondant un journal manuscrit, le *Collège*, qu'il rédigeait sans collaborateurs, et qui contenait dans son premier numéro cette profession de foi anarchiste :

« Quiconque accepte de commander même à des enfants est un tyran, puisqu'il s'arroge tout seul le droit de punir et de récompenser, et que ce droit n'est inscrit dans aucun des codes de la Nature. »

On voit que ce journal était déjà très *intransigeant*.

Si j'en crois une anecdote qui a dû être considérablement revue, corrigée et augmentée, le précoce publiciste donna, dans une occasion solennelle, une preuve un peu inopportune de ses opinions subversives.

Mgr Sibour venait d'être nommé archevêque de Paris, à la place de Mgr Affre, mort le 27 juin de la blessure qu'il avait reçue sur les barricades. Quelques jours après, le prélat, à qui il ne déplaisait pas d'être popu-

Digitized by Google

laire, invitait à déjeuner à l'archevêché les élèves les plus studieux de tous les lycées de Paris. Rochefort était du nombre.

Comme il continuait à exercer, non sans gloire, les fonctions de poète du lycée Saint-Louis, son proviseur, homme simple, tout à fait incapable de deviner le révolté qui se cachait sous ce rimeur, le chargea d'une pièce de vers qui devait être lue au dessert, entre la poire — la poire ce fut dans cette circonstance le proviseur — et le fromage.

Au moment indiqué, non pas sur le menu mais sur le programme, le jeune poète se lève et lit une cantate — je suppose que c'était une cantate, mais sans musique — dans laquelle, sérieux comme un apôtre, il félicite l'archevêque d'avoir adopté les fils du général Bréa.

De toutes les bonnes actions de Mgr Sibour, c'était probablement celle qu'on lui avait le plus reprochée.

La cantate jeta un froid.

Cet incident — ou quelque autre aventure du même genre — faisait dire par le proviseur à la mère du poète si dépourvu d'esprit d'à-propos :

— Madame, j'étudie beaucoup votre fils depuis quelque temps. Eh bien ! je vous donne ma parole que je ne sais pas encore si c'est un grand caractère ou un imbécile.

J'imagine que sans oser le dire, par politesse, le bon administrateur penchait pour la dernière hypothèse. Il faut rendre à Rochefort cette justice qu'il ne devait rien négliger pour lui faire changer d'opinion.

En 1850, il passa son baccalauréat — en attendant de

Digitized by Google

donner des preuves moins contestables qu'il n'était pas un imbécile — et, avec une satisfaction qu'on devine, quitta le lycée Saint-Louis.

Son père le destinait à la médecine ; mais l'excessive nervosité de cet étudiant malgré lui, lui rendait particulièrement désagréable l'obligation, pour apprendre un métier qui ne lui plaisait pas, de couper les bras ou les jambes, de fendre le ventre ou d'ouvrir le crâne de son prochain. Il renonça résolument à ces pénibles exercices, après s'être évanoui près d'un cadavre qu'il s'apprêtait à scalper ; mais, pour ne pas désobliger sa famille, il eut l'air d'étudier la médecine et consacra le temps qu'il était censé passer à la faculté ou à l'hôpital à faire de la littérature, surtout de la littérature dramatique. Entre le théâtre et l'amphithéâtre, il n'hésita pas.

Au lycée, il avait composé, pour se distraire de la monotone préparation du bachot, une pièce en quatre actes et en vers. Avec une lettre de recommandation d'un des amis de son père, il alla bravement porter sa grande machine à un vieux comédien du Théâtre-Français, qui jouait les ganaches, même à la ville.

Ceux qui ont eu affaire, inconnus, débutants, à des gens de théâtre savent à quel degré peut atteindre la vanité, l'auguste vanité de l'acteur, surtout quand il est subventionné. L'idée que ce gamin de dix-huit ans aspirait à être joué au Théâtre-Français excita chez l'illustre Matuvu plus de surprise encore que d indignation. Il prit instinctivement l'attitude ironiquement dédaigneuse de Don Gomès devant le Cid, et ses lèvres s'ou-

Digitized by Google

vrirent pour accabler l'imprudent de quelques citations adaptées aux cirsonstances :

Jeune présomptueux !

... Sais-tu bien qui je suis ?...

... Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal.

Heureusement il se souvint que le talent et même le génie n'empêchent pas d'être homme du monde, et il se borna à regarder de très haut le malheureux solliciteur, à peu près comme l'éléphant blanc du roi de Siam regarderait un rat de plus petite espèce.

Rochefort se hâta de remporter sa pièce — qui était, si je ne me trompe, la *Page Blanche*, drame tiré de l'allemand.

A défaut du Théâtre-Français, il s'adressa à une scène moins glorieuse mais plus abordable, les Délassements Comiques, où il fit jouer un vaudeville en un acte, la *Champenoise en loterie*.

Sa première pièce fut bientôt suivie de son premier duel.

Il était amoureux comme on l'est à cet âge-là, avec exagération, d'une jeune fille qui était également très éprise — mais d'un autre que lui.

Un jour que son rival, un officier italien, avait eu l'audace d'offrir en sa présence le bras à la jeune fille, ce dont celle-ci n'avait pas eu l'air de se plaindre, Rochefort s'approcha, avec une attitude tragique, pria le candidat préféré de le suivre dans un coin du jardin et lui enjoignit de ne plus remettre les pieds dans la maison. La sommation était si imprévue, si bizarre, que

Digitized by Google

l'officier éclata de rire ; mais un soufflet, lancé d'une main sûre, l'empêcha de rire longtemps.

Le lendemain, l'amoureux transi, de plus en plus exaspéré, envoya des témoins pour offrir une réparation. Cette réparation consista dans un formidable coup d'épée qui cloua le malheureux officier dans son lit pendant trois mois et dont il faillit mourir. J'aime à croire, sans être bien fixé sur ce point, que le blessé obtint comme compensation, quoique les femmes n'aiment guère les vaincus, la main de la jeune fille si énergiquement disputée.

Vers la fin de l'année 1850, Rochefort fut obligé, par la mort de son père qui rendit encore plus précaire la situation de sa famille, de renoncer « officiellement » à l'étude de la médecine et de chercher des leçons. Il en trouva deux qui lui rapportaient une quarantaine de francs par mois.

Vivre avec quarante francs par mois, ce n'était pas, même en 1850, très facile. Rochefort se résigna, quoiqu'il n'eût pas l'âme très bureaucratique, à solliciter un emploi. Un ami de sa famille, Charles Merruau, chef de division à la préfecture de la Seine, le fit nommer auxiliaire au bureau des brevets.

Il inaugura ses fonctions le 1er janvier 1851.

Elles lui rapportaient douze cents francs par an, sans compter, il est vrai, les gratifications, les pains à cacheter et le papier à lettres.

Sa misère était alors si grande qu'il n'avait guère d'autre distraction que d'aller, le dimanche, avec un de ses amis, aussi désargenté que lui, dans je ne sais

Digitized by Google

quel humble café, où ils se partageaient fraternellement une demi-tasse et jouaient au domino le morceau de sucre disponible.

Dans son personnel déjà démesuré et où il fallait un expéditionnaire, un rédacteur et un chef de bureau, pour faire une lettre, d'ailleurs inutile, l'Hôtel de Ville ne comptait pas de plus mauvais employé que Rochefort ; et jamais sans doute « auxiliaire » ne fut d'un aussi faible secours. Il s'imaginait, bien à tort, que l'excès de sa susceptibilité compensait l'insuffisance de son travail.

Les chefs de bureau n'avaient d'autre but que de se débarrasser le plus tôt possible de ce commis aussi peu laborieux que peu docile, et que Drumont nous représente « maigre, le teint bilieux, avec l'air diabolique de Méphisto ou de Paganini, étroitement boutonné toujours dans un habit noir ».

Chose étrange en apparence, mais qui ne surprendra pas outre mesure ceux qui connaissent les mystères des bureaux : plus il se montrait incapable, plus on lui donnait d'avancement.

Il devenait successivement expéditionnaire au bureau des ponts et chaussées, commis au bureau des archives, commis au bureau des vérifications des comptes.

Dans ce dernier emploi, la besogne de Rochefort consistait, au moins en théorie, à contrôler les comptes des communes de la Seine. Il se contentait de les approuver toujours, pour simplifier, en mettant imperturbablement son visa à côté des erreurs les plus fantastiques ; et ce qu'il y a de plus extraordinaire,

Digitized by Google

c'est qu'on finit par s'en apercevoir. Nouvelle preuve qu'en France tout arrive.

Vérifier tous les comptes, c'était beaucoup trop pour un homme qui avait en horreur les mathématiques. Rochefort s'engagea à en vérifier quelques-uns, au petit bonheur ; mais pour plus de sûreté, il chargea de ce travail un de ses collègues qu'il payait en billets de théâtre.

En réalité, la vie bureaucratique, trop monotone et trop subordonnée, lui déplaisait de plus en plus. En vain essayait-il de l'égayer en sortant de son bureau — situé au deuxième étage de l'Hôtel de Ville — par les toits, d'où il gagnait, non sans péril, la fenêtre du couloir général. Après quelques mois de cet exercice il put se guérir du vertige ; mais il ne se guérit pas du profond dégoût que lui inspirait son métier.

Le journalisme le tentait presque autant que le théâtre, et il s'y essayait avec plus d'ardeur et de confiance que de talent. On aurait eu quelque peine à deviner le futur chroniqueur du *Figaro*, dans les articles filandreux et ternes qui parurent, en 1854, dans le *Mousquetaire*, et qui sont probablement ceux par lesquels Rochefort débuta comme publiciste — sans public. Dumas lui paya ces articles un peu moins qu'ils ne valaient en ne les payant pas du tout.

Le premier — signé Henri de Luçay — porte (dans le n° du 1er février 1854) le titre de « Fantasmagorie », et est adressé, sous forme de lettre, à Paul Bocage. Il débute ainsi : « C'est, cher confrère, dans le but avoué de mettre de nouveau votre sagacité à l'épreuve, que je vous adresse le récit d'une aventure

Digitized by Google

incroyable, fantastique, fabuleuse et cependant véridique : aventure moitié gaie, moitié sinistre, qui vous fera rire ou pâlir, selon la disposition du moment; aventure enfin à faire croire à toutes les tables tournantes, parlantes et étonnantes. » L'auteur ajouterait aujourd'hui que l'aventure en question n'offre aucune espèce d'intérêt.

Le second article — signé Henri de Rochefort — parut dans le n° du 28 février. Il a pour titre : « Le prix d'un cigare de contrebande ». Il n'est pas meilleur que le précédent ; mais il n'est pas plus mauvais. C'était impossible.

Prosateur médiocre — il devait plus tard prendre sa revanche, — Rochefort n'avait pas renoncé aux vers, et sous le rédacteur du *Mousquetaire* reparaissait parfois l'ancien poète du lycée Saint-Louis. En 1855 il obtenait, au concours des Jeux floraux de Toulouse, le *souci d'or* pour une pièce qu'on lui reprocha souvent et qui, à vrai dire, lui donna beaucoup plus de souci que d'or. Comme ce fameux « sonnet à la Vierge » n'est guère connu que par son titre, on me permettra de le reproduire ici :

Toi que n'osa frapper le premier anathème,
Toi qui naquis dans l'ombre et nous fis voir le jour ;
Plus reine par ton cœur que par ton diadème,
Mère avec l'innocence et vierge avec l'amour,

Je t'implore là-haut, comme ici-bas je t'aime,
Car tu conquis ta place au céleste séjour,
Car le sang de ton Fils fut ton divin baptême,
Et tu pleuras assez pour régner à ton tour.

Digitized by Google

Te voilà maintenant près du Dieu de lumière.
Le genre humain courbé t'invoque la première,
Ton sceptre est de rayons, ta couronne est de fleurs.

Tout s'incline à ton nom, tout s'épure à ta flamme,
Tout te chante, ô Marie, et pourtant quelle femme
Même au prix de ta gloire eût bravé tes douleurs ?

Considéré uniquement comme œuvre d'art, ce sonnet me paraît fort remarquable, et il ne lui manque peut-être, pour qu'on l'apprécie à sa véritable valeur, que d'être signé Joséphin Soulary ou Arvers.

Sous le second Empire — et les choses depuis n'ont pas beaucoup changé — les bureaux de l'Hôtel de Ville s'ouvraient sur les salles de rédaction de ces journaux fantaisistes que l'interdiction de faire de la politique condamnait à être beaucoup plus amusants que les autres. A l'époque où l'Académie des Jeux floraux lui donnait une de ses récompenses, Rochefort avait déjà beaucoup de relations dans la petite presse. Par l'intermédiaire d'un ami commun, William Duckett, qui écrivait lui aussi à ses moments perdus, il s'était lié avec Commerson, directeur du *Tintamarre* et auteur presque illustre de ces *Propos d'un Emballeur* qui eurent infiniment plus de succès que *Madame Bovary*.

Avec Commerson, le jeune commis de l'Hôtel de Ville fit jouer, en 1856, aux Folies Dramatiques, un vaudeville en un acte : *Un Monsieur bien mis*. Cette petite pièce, qui n'est pas méchante, rapporta, je crois, à chacun des deux auteurs 123 francs de droits (1).

(1) Les pièces qu'écrivit Rochefort, presque toujours en colla-

Digitized by Google

Deux ans après, Rochefort publiait son premier roman ; mais, trop peu connu pour trouver un éditeur, il donnait ce roman, d'ailleurs fort mauvais, *la Marquise de Courcelles*, sous le nom d'Eugène de Mirecourt. Il est curieux de constater que le sieur Jacquot, dit de Mirecourt, qui avait si âprement reproché à Alexandre Dumas père son mercantilisme, entretenait, lui aussi, des manœuvres, des ouvriers à la pièce. On sait que ces collaborateurs anonymes portent actuellement, sans en éprouver aucune fierté, le nom de « nègres ». Jamais leur industrie n'a été aussi florissante.

Lorsqu'il se résignait à fabriquer provisoirement la littérature d'un romancier de quatrième ordre, Rochefort avait une excuse : l'équilibre instable de son budget. Il venait de faire une tentative sur laquelle peut-être il comptait beaucoup, mais qui avait médiocrement réussi.

Dans le cours de mes recherches bibliographiques, dans mes agréables promenades à travers les catalogues, les gazettes à la main, les recueils anecdotiques et les plaquettes littéraires, j'avais souvent vu mentionner un certain journal dirigé par Rochefort avec Jules Vallès (sous le pseudonyme collectif de Max) comme unique collaborateur. Depuis longtemps j'essayais de me procurer un exemplaire de cette feuille extrêmement rare et sur laquelle on ne donnait, faute sans doute de l'avoir vue, que des indications très vagues.

boration, sont, comme on le verra, très nombreuses. Pour les dates de représentation qui auraient inutilement encombré cette étude, je renvoie le lecteur à l'appendice bibliographique.

Digitized by Google

Je commençais à me demander si le journal en question n'avait pas été inventé par un bibliographe doué de trop d'imagination, lorsque j'en découvris par hasard une collection chez Lucien Descaves.

Fondée le 1er février 1858, sur le modèle des nouvelles à la main du dix-huitième siècle, pour donner aux journaux de province des renseignements littéraires et artistiques, la *Chronique parisienne* était une feuille autographiée (l'écriture m'a paru être celle de Rochefort) de quatre pages in-4°. Son titre est disposé de la manière suivante :

HENRI DE ROCHEFORT
Directeur-propriétaire
LA CHRONIQUE PARISIENNE
7, rue des Boules
près la rue de Rivoli

Et on lit, au bas de la 4e page : « lithographie J. Juteau, passage du Caire, 96. »

La *Chronique parisienne*, qui n'eut que trois numéros, n'a pas seulement le mérite, assez contestable, de la rareté. Elle fourmille de renseignements curieux, d'amusantes anecdotes, de jugements intéressants, de portraits bien dessinés, comme celui-ci qui est un des premiers qu'on ait tracés de Flaubert, et où il me semble reconnaître la plume de Vallès : « Avez-vous jamais fait un visage à l'auteur de *Madame Bovary*, chère lectrice ? Vous vous figurez, je pense, un homme petit, teint pâle, cheveux longs, nerveux,.. Il est rouge comme un marchand de vin, cinq pieds six pouces, la quarantaine, des moustaches comme les pinceaux de Doré, une tête de sergent instructeur pas instruit, et pourtant quelque chose de noble dans la physionomie. On sent que la douleur a passé par là. »

Digitized by Google

Dégoûté, par l'insuccès de la *Chronique parisienne*, du métier de directeur, Rochefort se mit en quête d'un journal où il pût avoir une situation moins brillante mais plus sûre.

Il existait alors une feuille de chou, la *Presse théâtrale*, qui, malgré tous les efforts de son rédacteur en chef, Giaccomelli, ne faisait pas grand bruit dans le monde. Giaccomelli, en homme pratique, très renseigné sur les ressources qu'offre la vanité humaine, ne payait pas ses rédacteurs, tout en faisant payer fort cher ses abonnés. Sur le boulevard, au quartier latin, dans les ministères, il cherchait et n'avait aucune peine à découvrir des jeunes gens de bonne volonté capables d'écrire pour l'honneur — pour l'honneur d'être lu par quatre ou cinq douzaines d'artistes dramatiques. Rochefort, qui se trouvait alors disponible, fut un de ces jeunes gens.

Comme il le disait lui-même, sa littérature lui rapportait zéro la ligne, les blancs non compris. Dans ces conditions il se serait fait un scrupule d'écrire des choses intéressantes. Il semblait abuser du droit qu'a un collaborateur mal rétribué d'être insuffisant et ennuyeux.

Giaccomelli, qui tenait à être bien servi, se plaignit à son rédacteur.

— J'avais oublié de vous informer, lui dit-il, que dans mon journal il n'est pas absolument défendu d'être spirituel.

Rochefort s'efforça, puisqu'on l'exigeait, d'être spirituel ; mais par malheur il le fut aux dépens d'acteurs

Digitized by Google

et d'actrices qui ne s'abonnaient au journal que pour y lire leur propre éloge, enveloppé dans les formules les plus enthousiastes, et sans cesse repété.

Des plaintes véhémentes et même, ce qui est plus grave, des désabonnements suivaient chaque article du nouveau rédacteur. Giaccomelli se hâta de s'en débarrasser. Il lui revenait trop cher.

Expulsé de la *Presse théâtrale*, Rochefort trouva, en attendant mieux, une collaboration au *Dictionnaire de la Conversation*, où on lui confia, entre autres travaux mal rétribués, la biographie de Clairville.

En 1859, grâce à la recommandation de Cham et de Lange-Lévy, administrateur du *Siècle*, il entra au *Charivari*. Le rédacteur en chef, Louis Huart, le chargea de la critique theâtrale, qui était payée deux sous la ligne.

La critique théâtrale était en 1859, et elle est encore aujourd'hui, dans un journal, la plus recherchée de toutes les rubriques. Elle diminue notablement la distance qui sépare une actrice connue d'un jeune homme pauvre, et elle permet le placement plus facile de petits produits dramatiques qui risquaient de ne pas voir le feu de la rampe.

Il est permis de croire que la situation de Rochefort au *Charivari* ne fut pas étrangère à l'accueil favorable fait par des directeurs prudents à deux pièces de lui, jouées en 1860 : *Je suis mon fils*, vaudeville en un acte, en collaboration avec Varin (au Palais-Royal), et *le Petit Cousin*, opérette en deux actes, avec Charles Deulin, musique de Gabrielli (aux Bouffes).

Digitized by Google

Le public ne permit pas au *Petit Cousin* de grandir, et cette opérette, à dire d'expert, ne vaut pas lourd ; mais le vaudeville eut quelque succès. Il n'est pas absolument impossible qu'un critique dramatique fasse de bonnes pièces.

Très serviable, très sympathique, malgré son esprit qui frappait un peu à tort et à travers, Rochefort n'avait que des amis ou tout au moins des camarades dans la rédaction du *Charivari*. Il s'était particulièrement lié avec Cham, le meilleur des hommes, avec Clément Caraguel, qui devint un de ses biographes. Pierre Véron et Louis Leroy lui servirent de témoins dans un duel qu'il eut, à la suite de la publication d'une lettre particulière qui lui avait été adressée par Ponsard, avec l'auteur de cette indiscrétion, Charles Dell'Bricht, rédacteur au *Gaulois*.

Il suffisait autrefois d'un bon duel — sans effusion de sang, mais non pas sans effusion d'encre — pour lancer un journaliste. Depuis vingt ou trente ans, depuis que la littérature á été envahie par la tourbe des médiocres, on a tellement usé et abusé de ce procédé de réclame qu'il ne tire plus à conséquence. Le public sait à quoi s'en tenir et il apprend avec la plus complète indifférence qu'un des adversaires, peut-être sur les conseils de son médecin, s'est fait saigner à la main ou que deux balles ont été échangées sans résultat. On ne lui a pas laissé ignorer qu'il existe, pour ces duels de publicité, des balles spéciales qui se fondent dans le canon du pistolet aussitôt que la capsule a enflammé la poudre, — ce qui permet de concilier le désir très

Digitized by Google

naturel d'avoir son nom dans un procès-verbal et le désir encore plus naturel de ne pas se faire trouer la peau.

En 1860, les balles de précaution n'étaient pas encore inventées, et on se battait surtout pour le plaisir de se battre. Ce n'était pas sans danger quand on appartenait à une administration publique.

Devenu secrétaire général à la préfecture de la Seine, Charles Merruau craignit d'être compromis par cet employé incorrigible, introduit par lui à l'Hôtel de Ville, et qui passait son temps à faire jouer des pièces — et quelles pièces, des vaudevilles, des opérettes ! — à écrire des articles et même à se battre en duel. Pouvait-on garder dans des bureaux dignes de ce nom cet homme dangereux, qui ne se bornait pas à être un folliculaire et qui était par surcroît un spadassin ?

Le prudent secrétaire général fit appeler son ancien protégé et lui demanda sa démission.

Or, il y avait à cette époque comme préfet de la Seine un très aimable fonctionnaire, M. Haussmann, qui ne partageait pas, à beaucoup près, les préjugés de son secrétaire général, et qui s'intéressait vivement à l'art dramatique — dans la personne de quelques jeunes actrices. Peut-être ne lui déplaisait-il pas qu'un de ses subordonnés fût chargé de la critique théâtrale dans un journal d'opposition. On avait chance d'obtenir de ce commis détaché dans la littérature, en même temps que le silence sur les goûts dramatiques du préfet de la Seine, des éloges périodiques accordés aux actrices dont il appréciait d'une manière toute spéciale le genre de talent.

Digitized by Google

Trois jours après son entrevue avec Charles Merruau, Rochefort recevait une lettre de M. Haussmann, qui l'invitait à venir causer avec lui. Il s'y rendit, à l'heure indiquée, sans trop savoir ce qu'on lui voulait. Très cordial, le préfet n'hésita pas à blâmer la révocation prononcée par le secrétaire général, et il offrit comme dédommagement au jeune fonctionnaire dont il appréciait, disait-il, les services — les services qu'il avait rendus sans le savoir et ceux qu'il pourrait rendre encore — la place de sous-inspecteur des beaux-arts, avec trois mille francs d'appointements.

Rochefort comprit et maintint sa démission.

Ceci se passait en 1861, et le critique dramatique du *Charivari* gagnait en moyenne 80 francs par mois ; mais le théâtre le tentait, et il avait dans son carton un assez grand nombre de pièces qui ne demandaient qu'à prendre leur vol.

De 1861 à 1865, il en fit jouer quatorze — et j'en oublie peut-être une ou deux :

En 1861 : au Vaudeville, en collaboration avec Louis Ulbach, *les Roueries d'une Ingénue*, vaudeville en trois actes, dans lequel débuta Léonide Leblanc.

En 1862 : avec Clairville et Cham, *Une Martingale*, vaudeville en un acte (Variétés) ; — avec Marx (musique de Debillemont), *Un premier Avril*, opérette en un acte (Bouffes) ; — avec Clément Caraguel, *les Bienfaits de Champavert*, vaudeville en un acte (Délassements Comiques) ; — avec Albert Wolff, *Un Homme du Sud*, vaudeville en un acte (Palais Royal). Cette dernière pièce, donnée avec une reprise des *Saltimbanques*, eut

Digitized by Google

un vif succès. Gil Perès y était inénarrable dans le rôle d'un individu qui tombe par le tuyau de la cheminée chez un vieil imbécile, Charbonneau, négrophile endurci, qui, en le voyant couvert de suie, le prend pour un malheureux esclave marron.

En 1863 : avec E. Grangé, *les Secrets du Grand Albert*, vaudeville en deux actes (Variétés) ; — avec F. Grangé, *Sortir seule*, comédie en trois actes (Gymnase) ; — avec Albert Wolff, *les Mystères de l'Hôtel des Ventes* (Palais-Royal).

En 1864 : avec A. Choler, *la Vieillesse de Brididi*, vaudeville en un acte — et *le Pinceau d'Héloïse*, vaudeville en un acte (Varietés); — avec Clairville et Gastineau : *Nos petites faiblesses*, vaudeville en deux actes, joué également aux Variétés.

En 1865 : avec Blum et Albert Wolff, *Les Mémoires de Réséda*, vaudeville en un acte (Palais-Royal) ; — avec Blum, *la Tribu des Rousses*, vaudeville en un acte (Palais-Royal) ; — avec Pierre Véron, *Sauvé, mon Dieu !* vaudeville en un acte (Vaudeville).

C'est à propos de *Sauvé, mon Dieu !* que Monselet appelait Rochefort, dans le *Monde illustré*, « un jeune homme qui est en train de passer maître dans l'art difficile du théâtre ». On ne pouvait plus aimablement se tromper.

En réalité, le théâtre de Rochefort et de ses collaborateurs ordinaires — très ordinaires pour la plupart — avait le grave défaut d'être un peu trop *charivarique*.

Dans ces vaudevilles et ces opérettes, dont la destinée en général fut médiocrement heureuse, quelques

Digitized by Google

plaisanteries qui vieillissaient du jour au lendemain remplaçaient d'une manière tout à fait insuffisante l'observation et le privilège précieux de créer non pas des fantoches, mais des personnages vivants. Le public aime assez qu'on l'amuse ; mais il se dégoûte vite de ce qui n'a d'autre prétention et d'autre but que de l'amuser.

Que l'esprit, même prodigué, ne suffise pas pour faire un homme de théâtre, aucun exemple ne le prouve aussi bien que celui de l'auteur de la *Vieillesse de Brididi* et des *Mémoires de Réséda*.

Sans utilité pour sa réputation littéraire et sans grand profit pour son budget, Rochefort multipliait ces levers de rideau où l'intrigue banale s'aggravait d'une gaîté vieillotte. Il était né pour des besognes plus hautes que celle d'un savetier dramatique, et il avait une intelligence trop clairvoyante pour ne pas s'apercevoir qu'il faisait fausse route.

Il avait publié en 1862 une œuvre fort remarquable, la première (après le Sonnet à la Vierge) qui annonçât enfin ce qu'il valait, *les Petits Mystères de l'Hôtel des ventes*, où l'amateur de tableaux, l'habitué des salles de ventes, révélait avec infiniment de verve toutes les roueries, tous les truquages de la Brocante.

L'année suivante, il entrait au *Nain Jaune*, que venait de fonder Aurélien Scholl. On a très justement remarqué que ses premières chroniques dans ce journal étaient, comme ses anciens articles du *Mousquetaire*, lourdes et filandreuses, mais peu à peu — et à mesure qu'il s'appliquait moins — se dégageaient ses qualités

Digitized by Google

natives, l'originalité de son esprit et le mordant de son style.

Les gens de lettres, en 1863, ne se bornaient pas à lire leurs propres œuvres. Les chroniques de Rochefort furent remarquées et Siraudin en parla à Villemessant.

Le directeur du *Figaro* avait cette opinion, dont on est beaucoup revenu et sans grand succès, depuis sa mort, qu'un journal ne doit pas être un asile de vieillards littéraires, et qu'il ne peut prospérer qu'avec des talents jeunes, actuels, souvent renouvelés. Non pas comme Diogène avec une lanterne, mais avec une bourse bien remplie à la main, — ce qui est encore le meilleur moyen d'*éclairer*, — il passait son temps à chercher des hommes pour en faire des journalistes. On sait qu'il en trouva beaucoup.

Enlever au *Nain Jaune* un de ses meilleurs rédacteurs et le faire entrer dans son journal, c'était pour Villemessant double bénéfice. Il signa avec Rochefort (qui un an auparavant touchait dix francs par article en moyenne au *Charivari*) une traite de 500 francs par mois, pour un « courrier de Paris » par semaine.

Cette opération qui cassait une jambe au *Nain Jaune* était une de celles dont Villemessant avait coutume de dire qu'elle était « bien bonne » ; mais Aurélien Scholl la trouva mauvaise, et pour soulager sa rancune, prolongée pendant une dizaine d'années, il écrivit contre son ancien rédacteur, en 1869, tout un numéro du *Lorgnon*.

Au *Figaro*, Rochefort eut bientôt ses coudées franches et il ne tarda pas à en abuser, à la grande satisfaction de ses lecteurs.

Digitized by Google

Il ne ressemblait en rien à ces ouvriers patients ou à ces artistes trop délicats qui dans le silence du cabinet burinent lentement des pages auxquelles on ne peut reprocher que d'être sans défauts. Ses articles étaient écrits à la diable, improvisés avec une merveilleuse rapidité, sur un coin de table, au café de l'Ambigu — entre deux parties de cartes ou de dominos.

Le plus verveux des rédacteurs du *Figaro* en était aussi le plus inexact. Toujours en retard pour remettre sa copie, — son *papier*, comme on dit dans l'argot du journalisme, — il lui arrivait parfois d'écrire, dans la salle de rédaction, au dernier moment, quelques minutes avant qu'on l'imprimât, ce courrier qui était devenu un des plaisirs, une des habitudes de Paris.

Peut-être faut-il attribuer à cette perpétuelle improvisation, née d'une paresse incurable, les violences qui formaient le fond des articles de Rochefort. Faute de réfléchir à ce qu'il écrivait, il ne mesurait pas assez ses coups, et ne choisissait pas suffisamment ses adversaires. Il n'épargnait personne, pas même ses meilleurs amis. C'est ainsi que Polichinelle, armé de son terrible bâton, assomme le diable et le commissaire, puis finit par rosser tout le monde.

Quelques critiques chagrins, qui regrettaient trop l'ancien journalisme de Paul-Louis Courier ou d'Armand Carrel, affectaient de regarder de haut ce fantaisiste de la polémique :

— Rochefort, disait l'un d'entre eux, ce n'est pas un style, c'est un stylet.

Evidemment on ne pouvait guère le comparer à Bos-

Digitized by Google

suet ou à Buffon ; mais je ne sais pas si Buffon ou Bossuet auraient été de bons journalistes. Il se rapprochait plutôt de l'auteur de *Candide*, un patron qui en vaut bien un autre. Il avait de Voltaire la phrase courte, claire, incisive, terminée en pointe aiguë comme une flèche ou une épée.

Même ceux qui ne partageaient pas ses opinions lisaient avec un plaisir dont ils osaient à peine s'excuser, ses articles étincelants, d'une ironie ailée et lumineuse. Le talent domine les classements politiques ou littéraires, et dans un pays aussi artiste que le nôtre, il n'existe, à vrai dire, que deux partis, celui des gens d'esprit et celui des imbéciles.

Ce polémiste — car il l'était dans ses courriers du *Figaro* presque autant que dans la *Lanterne* — avait sur le boulevard, où il arborait comme un drapeau son toupet de clown, la réputation du meilleur garçon du monde.

Il adorait sa petite fille, qui lui écrivait, en 1864, de la ville de province où elle se trouvait chez des amis de son père :

« Je suis dans une situation horrible. On m'a prêté ici quarante sous pour acheter un petit rat blanc apprivoisé avec des yeux rouges. Si tu ne m'envoies pas tout de suite de l'argent, je serai forcée de revendre mon petit rat blanc pour payer ma dette : je n'en dors pas de chagrin. »

Excellent camarade, très gai, très serviable, il n'avait que des sympathies, dans un monde où la haine est générale. « Je ne connais pas d'ennemis à Rochefort,

Digitized by Google

écrivait Léon Rossignol, dans un curieux opuscule publié en 1865, *Nos petits Journalistes*. Je lui connais bien des amis dévoués. C'est ce que nous appelons, nous autres du petit journal, une bonne nature. »

En dehors de ses articles, où il dépensait cette provision de fiel dont aucun homme n'est privé, il n'y avait plus qu'une sorte de grand gamin, très doux et un peu naïf malgré son aspect de Méphisto en redingote, qui riait de tout, de son prochain comme de lui-même, et trouvait autant de plaisir à être mystifié qu'à mystifier les autres.

Une anecdote racontée par un de ses biographes (1) et qui remonte à l'époque où il écrivait au *Charivari*, donnera l'idée des plaisanteries qui lui étaient habituelles :

« Mme Rochefort lisait tous les matins avec intérêt les bulletins politiques de C. C. (Clément Caraguel), qu'elle ne connaissait pas personnellement. Elle dit un jour à son fils :

— Quel homme est-ce ?

C'était au moment où toute la France s'occupait du fameux procès Dumolard ; et justement Rochefort avait sur lui une photographie de cet horrible bandit. Il la tire de sa poche et la donnant à sa mère :

— La question vient à propos : voilà le portrait-carte de C., qu'il m'a donné aujourd'hui même.

Mme Rochefort pousse un cri d'effroi :

(1) *Le vrai Rochefort*. Paris, 1868, in-8° (avec un très remarquable portrait de Rochefort par Adrien Tournachon). Je crois que cette brochure, qui a paru sans nom d'auteur, est de Clément Caraguel.

Digitized by Google

— Comment ! cette tête affreuse... cette face patibulaire... ce bourgeron bleu...

— Hélas ! dit Rochefort, l'inconduite... C'est une femme qui l'a perdu.

— Une femme ?

— Oui, et voilà le portrait de cette triste créature.

Il exhibe alors la photographie de la malheureuse femme de Dumolard.

On se met à table. Mme Rochefort est bouleversée. Elle ne parle pas d'autre chose pendant le dîner.

— Quelle tête, grand Dieu. Et que l'on vienne me dire après cela que le style c'est l'homme !

Au dessert, Rochefort se ravise tout à coup :

— Ah ! pardon, je crois que je me suis trompé : ce sont peut-être bien les photographies de Dumolard et de sa femme que je t'ai données par mégarde.

Le lendemain, il racontait cette inoffensive plaisanterie avec une gaîté d'enfant. »

Un homme fort intelligent, mais d'un esprit trop aventureux et qui parfois s'embrouillait dans ses multiples combinaisons, Polydore Millaud, avait fondé, en 1865, le journal le *Soleil*, avec l'arrière-pensée d'enlever au *Figaro* ses meilleurs rédacteurs. Ce procédé n'était rien moins que loyal ; mais Villemessant, qui n'hésita jamais à s'en servir contre les autres, n'avait pas le droit de s'indigner qu'on s'en servît contre lui.

Avec Edmond About, Jules Noriac, Monselet, Villemot, et quelques autres seigneurs de moindre importance, passèrent au *Soleil*, si bien payés par le prodigue directeur qu'on les appelait les « Millaudnaires ».

Digitized by Google

Le tour de Rochefort arriva à la fin de l'année 1865. Polydore Millaud lui fit offrir par son rédacteur en chef, Eugène Chavette, des conditions tellement avantageuses qu'elles en devenaient *irrefusables* : mille francs de prime et quinze cents francs par mois pour deux chroniques par semaine. C'est ce que gagnent aujourd'hui par an beaucoup de très bons journalistes.

Rochefort, dont le traité avec Villemessant expirait, accepta avec enthousiasme de toucher à la fin de chaque mois cinq cents francs de plus.

On prétend que toutes les fois que paraissait une de ses chroniques, le *Soleil* augmentait sa vente de dix mille exemplaires. En réalité, malgré l'exceptionnelle valeur de sa rédaction, ce journal, moins heureux qu'il ne méritait de l'être, avait très peu de lecteurs.

Un journaliste qui est autre chose qu'un marchand de prose ne se contente pas d'être bien payé, et il désire être très lu. Rochefort, à qui quelques-uns de ses amis demandaient charitablement « pourquoi il n'écrivait plus », se désolait de voir sa littérature passer à peu près inaperçue, dans une feuille tellement obscure que son titre de *Soleil* ressemblait à une ironie et qu'on aurait dû l'appeler le *Crépuscule*.

C'était là que l'attendait Villemessant. Le bon Siraudin, un homme si aimable et si doux qu'après avoir été journaliste il se crut obligé de devenir confiseur, servit encore d'intermédiaire.

Un déjeuner très soigné, un de ces déjeuners qui paralysent toutes les résistances, réunit chez Brébant, restaurateur des lettres, les trois anabaptistes.

Digitized by Google

Au dessert, Rochefort s'engageait à signer un traité par lequel son ancien directeur lui garantissait trois mille francs de prime et deux mille francs par mois pour deux courriers par semaine.

Au *Figaro* où il rentrait avec les honneurs de la guerre, le journaliste, chèrement payé mais qui valait encore plus qu'on ne le payait, s'abandonna chaque jour davantage au genre qui convenait le mieux à son talent et à ses goûts, l'article d'opposition. Il y gagna très vite un surcroît de réputation et quelques duels.

Au mois de janvier 1866, il fut blessé légèrement par le prince Achille Murat, qu'il avait attaqué à propos d'un procès de Cora Pearl avec un marchand de chevaux.

Quelque temps après, à la suite de quelques railleries bien inutiles sur Jeanne d'Arc, qu'on ne pouvait vraiment pas accuser de bonapartisme, il eut un duel avec Paul de Cassagnac, qui s'était constitué, dans un article très violent, le champion de la Pucelle d'Orléans.

En sa qualité d'offensé, Rochefort imposa comme conditions le pistolet de tir à dix pas, quatre balles échangées et le droit de viser à volonté. Ces conditions furent acceptées. On passa la frontière ; mais la Belgique commençait à être humiliée de ne plus être qu'un champ de bataille pour duellistes, et les gendarmes veillaient. Après avoir vainement essayé de les dépister, on revint en France, et le duel eut lieu dans la plaine Saint-Denis. Rochefort, qui, à cette époque, avait l'air de collectionner les blessures, en reçut une nouvelle au côté droit.

Ses polémiques, ses duels, avaient fait de lui un des journalistes les plus célèbres de Paris. Il gagnait beau-

Digitized by Google

coup d'argent et en dépensait une notable partie en bibelots et en objets d'art. Son appartement, rue Montmartre n° 103, vis-à-vis l'Hôtel de France et de Champagne, était composé d'une enfilade de pièces immenses, encombrées de tableaux, d'émaux, de poteries, de crédences, de vieux bahuts. C'était une sorte de musée mal tenu, où les enfants du journaliste exerçaient de terribles ravages. Villemessant raconte qu'on les trouva un jour très occupés, l'un à envoyer des flèches avec une arbalète dans un tableau de Tiépolo, l'autre à frapper avec un marteau sur un émail cloisonné.

Cet appartement était pourvu sur la cour d'une petite terrasse où vivaient en parfait accord trois des meilleurs amis de Rochefort : deux lézards et une grenouille.

A la suite d'une chronique de l'enfant terrible du *Figaro* sur les souverains qui étaient venus à Paris pour l'Exposition de 1867, un avertissement officiel fut envoyé à Villemessant, qui, menacé de voir son journal supprimé, se hâta de payer un cautionnement pour avoir le droit d'y faire entrer la politique.

Quelques jours après, le ministre de l'intérieur, Pinard, fit appeler le directeur du *Figaro* et exigea que Rochefort ne fît plus partie de la rédaction. En attendant que son traité fût expiré, on relégua le journaliste suspect dans la critique d'art, et c'est ainsi qu'il fit le Salon de 1867.

Une caricature d'André Gill, dans l'*Eclipse*, représentait Villemessant en bonne d'enfant, traînant par l'oreille Albert Wolff et Rochefort. « Je les emmène à la

Digitized by Google

campagne, disait la légende : le propriétaire se plaint qu'ils font trop de bruit dans la maison (1). »

Rochefort — qui préparait alors un drame sur Théodoros — se trouvait du jour au lendemain sans journal. L'idée lui vint d'en créer un qui fût bien à lui et où il pût dire tout ce qu'il voulait.

Pierre Véron lui conseilla de publier de nouvelles « Guêpes » politiques. Emile de Girardin, à une première du Gymnase, indiqua, avec sa précision habituelle, le format, le nombre de pages, et le prix. Rochefort aurait voulu vendre sa brochure de 64 pages, dix centimes. Villemessant proposa vingt centimes. Le prix de cinquante centimes, fixé par Emile de Girardin, fut réduit à quarante centimes.

Dans une liste de noms remise par Villemessant, Rochefort choisit, pour son pamphlet hebdomadaire, un titre qui n'était pas nouveau, mais qui était excellent, la *Lanterne*.

Il ne manquait plus que deux choses : de l'argent et une autorisation.

Le duc d'Aumale, par l'intermédiaire de M. Bocher, s'était offert comme bailleur de fonds. Son offre fut repoussée. Villemessant et Dumont, un des propriétaires du *Figaro*, fournirent chacun dix mille francs. Ils devaient, d'après le traité signé avec Rochefort, partager les bénéfices.

(1) Cette légende ne trouva pas grâce devant la censure : sur les numéros qui n'avaient pas encore été mis en vente, elle fut passée à l'encre, et dans les nouveaux tirages, on la supprima. Les numéros où existe la légende sont très rares.

Digitized by Google

L'autorisation fut refusée. Elle fut même refusée avec enthousiasme ; mais, quelques mois après, la Chambre votait la loi sur la liberté de la presse.

Rochefort n'avait qu'à aller de l'avant, en invoquant la Bonne Fortune sans laquelle le plus rare talent n'est rien et ne peut rien ; mais, sujet au découragement comme tous les tempéraments ultra-nerveux, il hésitait, s'exagérait les difficultés et les obstacles. Personne autour de lui ne croyait au succès, et il y croyait moins que les autres. Jamais combat ne fut engagé avec des armes aussi bien trempées et avec moins de confiance.

La *Lanterne* parut le 1er juin 1868. Il s'en vendit 80,000 exemplaires.

Je n'ai pas à raconter ici l'histoire, d'ailleurs très connue, de la petite brochure rouge, puisqu'à son premier numéro Rochefort acquit, en quelques heures, une de ces réputations qui ne peuvent plus grandir.

Pendant l'été de cette année 1868, pour lui si décisive, il attendait, un jour, en voiture découverte, devant un bureau de poste des environs de Paris, un de ses amis qu'il avait prié de faire partir un télégramme.

En lisant au bas de la dépêche ce nom que personne en France n'avait plus le droit d'ignorer, l'employé manifesta une vive émotion, et demanda si ce Rochefort était bien celui de la *Lanterne*.

— Mais certainement ! répondit l'ami.

— Ah ! Monsieur, que vous me rendriez service si vous vouliez bien m'indiquer où je pourrais l'apercevoir ! Je suis un de ses admirateurs, et depuis un mois je

Digitized by Google

cherche à le rencontrer. Ces jours-ci je l'ai manqué de cinq minutes, à cause d'un embarras de voitures...

— Suivez-moi un instant, dit en souriant le porteur de la dépêche.

Et quand ils furent dans la rue :

— Voyez-vous, dans cette voiture, ce grand gaillard, qui a une perruque de clown et qui se ronge les ongles ?

— Parfaitement.

— Regardez-le bien. C'est LUI.

Le commis s'approcha, très pâle, et d'une voix tonitruante, cria :

« Vive la *Lanterne !* »

Puis il rentra dans son bureau, avec la satisfaction du devoir accompli.

Rochefort, imperturbable et plongé dans un rêve plus ou moins étoilé, continuait à se ronger les ongles.

— Eh bien ! lui dit son ami en remontant en voiture, voilà maintenant que vous fanatisez jusqu'aux fonctionnaires !

— Quels fonctionnaires ?

— Comment ! vous n'avez pas vu ?...

— Ah ! oui, ce jeune homme qui s'est approché de la voiture. Ma foi ! j'ai cru que c'était un ami du cocher qui l'engageait à nettoyer ses lanternes.

D'où qu'elle vienne, toute admiration a son prix et son utilité ; mais quand un écrivain a réussi à déchaîner un enthousiasme aussi démesuré chez le meilleur juge qu'il y ait en fait de lettres — un employé des postes — il peut à juste titre se flatter d'être célèbre.

Digitized by Google

PHILIBERT AUDEBRAND

Rue Lepic, dans ce quartier de Montmartre qui fut jadis le Mont des Martyrs et où habitent aujourd'hui, peut-être à cause de son ancien nom, beaucoup de martyrs de l'art et de la littérature, le doyen du journalisme français, Philibert Audebrand, a fixé sa résidence.

On ne se douterait guère, en le voyant, que cet ancien rédacteur du *Corsaire* a quatre-vingt-sept ans bien sonnés. Il les porte gaillardement, et, en dépit de son acte de naissance qui sans nul doute exagère, son esprit reste très alerte et très jeune.

Avec une curiosité sympathique, il assiste de son cabinet de travail à l'éclosion des talents nouveaux ; et, sans amertume, sans trop sacrifier le présent au passé, il se rappelle et nous fait presque connaître, dans des pages où leur image est si bien évoquée, tous ces écrivains d'autrefois, qui furent ses contemporains et qui nous paraissent, à nous, si loin, dans la brume du passé.

A combien de luttes littéraires il a été mêlé ! Que de belles œuvres, près de lui, ont pris leur essor ! que de

Digitized by Google

réputations il a vu naître et mourir, cet homme qui — heureusement — écrit encore et qui débuta il y a soixante-dix ans !

C'est en effet vers 1832, — né en 1815 (1), il avait alors dix-sept ans, — que Philibert Audebrand publia ses premiers essais, des vers et des feuilletons qui étaient très jeunes (comme l'auteur), dans la *Revue du Cher*, bientôt transformée en journal paraissant trois fois par semaine, et à la naissance de laquelle avaient présidé le père du député Brisson et Michel de Bourges. Ce dernier, qui faisait partie du barreau de Bourges, avait plaidé pour George Sand dans son procès de séparation. On peut supposer qu'il fut plus et mieux que son avocat.

Après trois ou quatre années de littérature provinciale, le jeune écrivain partit pour Paris et réussit à entrer dans quelqués journaux, la *Vogue*, *l'Aspic*, etc., où on acceptait très volontiers ses articles, mais à condition de ne pas les payer. En 1837, il était rédacteur en chef du *Tam-Tam*, fondé en 1835, et il commençait à placer au *Figaro* ce que le rédacteur en chef de ce journal, Alphonse Karr, appelait « de la littérature de jeune homme ». Après un stage d'une année, il faisait vaguement partie de la rédaction de la feuille satirique, à laquelle, vingt ans plus tard, Villemessant devait donner tant d'importance, lorsqu'un des garçons de bureau — on ne les appelait pas encore des huissiers — lui remit une lettre ainsi conçue :

(1) Le 31 décembre 1815, à Saint-Amand-Montrond (Cher).

Digitized by Google

« Camarade,

« Je fonde décidément un journal.

« Selon toute apparence, le premier numéro paraîtra dans huit jours.

« Je serais très aise que vous en fussiez, et pour cela je tire à vue sur vous pour deux cents lignes.

« Edouard NEVEU. »

Cet Edouard Neveu était un ancien notaire, qui, son étude vendue et très mal vendue, avait eu la mauvaise idée de venir faire à Paris de la littérature. Il appartenait à cette catégorie de monomanes qui attendent, quelquefois toute leur vie, l'occasion de fonder un journal. Cette occasion se présenta, malheureusement pour lui, et le *Binocle* parut.

Le *Binocle,* qui avait pris pour modèle le *Cabinet de Lecture*, le *Voleur*, et d'autres revues-journaux du même genre, formait seize pages grand in-quarto. La vignette du titre représentait un singe — un des rédacteurs, je suppose — qui lorgnait une scène de théâtre avec une lorgnette d'opéra. Très probablement le dessinateur, ne sachant pas ce que c'était qu'un binocle, l'avait, pour plus de sûreté, remplacé par une paire de jumelles.

Edouard Neveu essaya d'expliquer cette confusion dans un article intitulé « comme quoi on peut avoir beaucoup de talent et être une buse ». Mais, avec ou sans binocle, le journal mourut de mort subite.

Privé d'une ressource, sur laquelle d'ailleurs il n'avait pas beaucoup compté, Philibert Audebrand

Digitized by Google

s'adressa à des journaux mieux portants. Il écrivit à l'*Entr'acte*, où il connut un écrivain qui, comme beaucoup d'autres, n'a pas laissé une réputation égale à son mérite, Raymond Brucker, et au *Charivari*, dont le rédacteur en chef était Altaroche.

En même temps, il donnait çà et là, très discrètement, des vers tout à fait inoffensifs — ceux-ci entre autres que j'ai retrouvés dans un numéro du *Magasin littéraire* (février 1843) :

L'ABEILLE,

Petit serpent ailé.

ANACRÉON.

Avez-vous vu parfois, lorsque l'aube est vermeille,
Lorsque la brise est tiède, une folâtre abeille
Se jouer dans les champs, prendre un léger essor,
Se bercer mollement sur ses deux ailes d'or,
Tendre aux rayons du jour, en pourpre gracieuse,
Les reflets chatoyants de sa robe soyeuse,
Trembler à l'horizon quand soufflent les hivers ;
Quand luit l'été, nager dans l'océan des airs ?
L'avez-vous vue errer de bocage en bocage,
Des arbres agiter le verdoyant feuillage,
Et nourrissant ses yeux de suaves couleurs,
Baiser avec transport le calice des fleurs ?
Cet insecte, penché sur la tige des roses,
Qui couve tendrement leurs corolles mi-closes,
Qui caresse en son vol leur sein riant et pur
Où brille la rosée en doux sillon d'azur,
Qui les fait s'entr'ouvrir sous sa bouche enflammée,
Qui savoure à longs traits leur haleine embaumée,
Qui recueille leurs sucs, qui dépouille leur miel,
Qui roule son fardeau sur les vagues du ciel,

Digitized by Google

Qui sans cesse s'abat et sans cesse s'élance,
Qui, dans le cours heureux d'une longue existence,
S'enivre de parfums, d'harmonie et de jour,
Fils des airs, roi des champs, dieu des fleurs ; — c'est [l'Amour !

Philibert Audebrand a assez vite renoncé, et pour toujours, à la poésie. La lecture des petits vers que je viens de citer permet d'affirmer sans crainte qu'il a très bien fait !

Il était né journaliste, et il en donna la preuve en créant dans le *Corsaire*, quelque temps après la Révolution de 1848, une rubrique qui depuis fut introduite, et avec succès, dans toute la presse, la physionomie des débats parlementaires.

On s'était borné jusqu'alors à donner, tant bien que mal, des extraits des principaux discours en ajoutant à certaines phrases : *Marques d'attention. Vive approbation. Applaudissements. Protestation à gauche*, et d'autres clichés du même genre. C'était une idée très heureuse que de rendre vivants, de dramatiser ces comptes rendus trop secs, et de permettre au public, épris du détail pittoresque et de l'anecdote amusante, de pénétrer dans les coulisses de la Chambre.

Chroniqueur parlementaire au *Corsaire*, — l'ancien *Corsaire-Satan* dont le directeur, Lepoitevin-Saint-Alme, appelait les rédacteurs « ses petits crétins », — Philibert Audebrand apportait parfois des articles graves dans le *National* d'Armand Marrast et la *Réforme* de Ferdinand Flocon, journaux de doctrine où on ne riait guère. En 1850, il écrivait à la *Chronique de Paris* que

Digitized by Google

venait de fonder Villemessant. En 1854, il devenait un des principaux rédacteurs du *Mousquetaire*.

Alexandre Dumas avait publié en 1848 le *Mois*, qu'un prospectus, assez semblable à une réclame de dentiste, déclarait « indispensable à chacun ». Son second journal, le *Mousquetaire* (le troisième et dernier est le *Monte-Cristo*), parut le 12 novembre 1853, bientôt suivi par une amusante parodie, le *Moustiquaire*, « journal de M. Dumasnoir et Cie ».

A partir du 1er octobre 1854, il y eut deux éditions : l'ancienne, qui était quotidienne, formait quatre pages et se vendait dix centimes; la nouvelle, qui était hebdomadaire, et réunissait les principaux articles de la précédente.

Sous forme de réponse à une lettre médiocrement aimable d'un certain E. Nevire, lettre dont il reproduisait les principaux passages, un article d'Alexandre Dumas, dans le no du 3 avril 1854, donnait de très amusants détails sur le *Mousquetaire*.

« Tout journal, avait écrit Nevire au directeur-rédacteur en chef, comporte une boutique ; or, vous ne comprenez pas la boutique, cher maître : la boutique du *Mousquetaire* trahit la naïveté du poète et l'enfance de l'article commercial.

« Je suis arrivé crotté, mouillé, transi, rue Laffite, no 1, maison dorée, et j'ai trouvé au rez-de-chaussée, à gauche, en face de la loge du concierge, sous une toute petite porte sans apparence, un simple papier blanc collé, avec ces mots en grands caractères à la main :

Digitized by Google

LE MOUSQUETAIRE,

Tournez le bouton
S. V. P.

« Je suis entré, et comme premier tableau, l'intérieur m'a représenté une vaste antichambre de quatre pieds de long sur quatre pieds de large, meublée d'une table en bois blanc et d'une plieuse éclairée par une chandelle de suif.

« J'ai poussé plus loin, et, comme second tableau, j'ai vu une salle de dix pieds de long sur cinq de large, au fond une fenêtre ; à droite une porte entrebâillée, d'où s'échappaient des grognements... »

Alexandre Dumas reprenait point par point les termes de cette lettre, et y répondait avec un étalage de verve gasconne qui fait de son article une des choses les plus amusantes qu'il ait écrites.

Tout d'abord, le mot de *boutique* l'indignait :

« Une boutique à d'Artagnan, disait-il, une boutique à Athos, une boutique à Porthos, une boutique à Aramis ? Où avez-vous vu qu'aucun de ces messieurs sentît le moins du monde la boutique ?

« Mon cher monsieur Nevire, ni l'un ni l'autre n'étaient des commerçants, ni l'un ni l'autre *ne comprenaient la boutique*. C'étaient des gentilshommes, des seigneurs, marchant l'épée au côté, le poing à la hanche, le manteau à l'épaule, le feutre à l'oreille, l'éperon à la botte, hantant le Louvre le matin et les cabarets le soir, — jamais la boutique.

« La boutique, c'est l'affaire de M. Bonacieux. »

Digitized by Google

Il défendait ensuite son affiche manuscrite.

« Cette simple inscription vous a humilié : vous auriez désiré une plaque en cuivre comme à la porte d'un dentiste. Que voulez-vous ? Sur ce point encore, cher monsieur Nevire, nous différons d'opinion. Il m'a semblé qu'un simple morceau de papier, pourvu qu'il portât trois lignes de mon écriture, valait toutes les plaques du monde, et, par ma foi, j'ai grand'peur que les sept lettres que j'ai reçues et qui m'offraient chacune cent francs pour un manuscrit de ma main, ne me donnent raison contre votre instinct commercial, si développé qu'il soit. »

Ce journal sans boutique et sans plaque de dentiste, Dumas, dans son article, racontait à Nevire, c'est-à-dire au public, comment il l'avait fondé :

« Je venais de régler mes comptes de l'année. J'avais 30.000 francs à payer : ces 30.000 francs payés, il me restait 1.000 écus.

« Je me suis dit : Que vais-je faire de ces 1.000 écus ? Ce n'est point assez pour acquérir un hôtel ; c'est trop peu pour acheter des actions de chemins de fer. Créons un journal.

« Vous eussiez cherché des actionnaires, vous qui avez l'instinct de la boutique, le génie du commerce, n'est-ce pas, cher M. Nevire ? Moi, j'ai cherché un titre.

« Je balançais entre *Monte-Cristo* et *le Mousquetaire* ; mais le *Monte-Cristo* commandait par son nom un luxe auquel je ne pouvais me livrer avec mes 1.000 écus, tandis que le *Mousquetaire* n'engageait à rien. 1.000

Digitized by Google

écus, c'était une obole pour *Monte-Cristo*, c'était une fortune pour le *Mousquetaire*.

« Voici comment je divisai mes mille écus :

« 600 fr. à l'imprimeur. C'était sept jours d'impression.

« 500 fr. au papetier. C'était sept jours de papier.

« 300 fr. payés d'avance à la concierge pour le logement. C'était trois mois de location.

« 300 fr. de tables, tapis, rideaux, chaises, pincettes, lampes, bureaux.

« 40 fr. de bois.

« 6 fr. de tasses.

« 3 fr. de thé.

« J'avais la théière.

« Restaient 1.521 fr. que je mis en caisse en les qualifiant de ce titre ambitieux : Fonds de roulement.

« Puis, devant la caisse, je mis un caissier auquel je demandai 5 fr. pour acheter du papier, des plumes et de la cire.

« Le lendemain, le numéro-prospectus était fait. »

Dans sa défense du *Mousquetaire*, Alexandre Dumas n'oubliait pas son personnel et rendait justice au jardinier Michel, dont Nevire avait entendu les grognements et qui était chargé, au journal, des quittances :

« L'homme aux quittances roses, disait-il en terminant cet article *pro domo*, c'est mon jardinier, tout bonnement et tout simplement ; il a la main un peu lourde, mais très honnête : c'est un avantage qu'on ne trouve pas toujours dans les mains légères.

« Michel est près de moi depuis bientôt neuf ans. Sur

Digitized by Google

ces neuf ans, je ne lui en ai pas payé quatre et demi. Mais c'est un drôle de garçon que Michel : moins je le paie, plus il s'attache à moi. On lui a offert toutes sortes de bonnes places ; et il a toujours répondu en grognant: « Vous m'offririez dix mille francs par an pour quitter Monsieur que je ne le quitterais pas. »

Alexandre Dumas payait ses rédacteurs à peu près comme son jardinier. Cependant il avait réussi à attirer dans son *Journal* — qu'on lit encore avec intérêt — cinq ou six écrivains qui avaient déjà du talent ou qui promettaient d'en avoir. Léon Gatayes y faisait la critique dramatique. Aurélien Scholl y publiait ses premières chroniques, et Privat d'Anglemont quelques-uns de ses tableaux parisiens.

L'invasion d'un bas-bleu, du plus terrible bas-bleu qu'il y ait eu peut-être dans ce siècle, Mme Clémence Badère, *la Dame aux Volubilis*, dispersa toute cette rédaction.

Par charité, par lassitude et malgré l'opposition de tous ses rédacteurs, Alexandre Dumas avait inséré, le 25 octobre 1854, le premier chapitre d'une œuvre insipide de Mme Badère, *les Amours des Fleurs ou les Aventures d'un Volubilis.*

Le *Figaro*, trois jours après, publiait (avec empressement) cette lettre de démission adressée au rédacteur en chef coupable de trop de bonté :

« MONSIEUR,

« Nous avons l'honneur de vous informer qu'à partir de ce jour (28 octobre) nous cessons de faire partie de votre rédaction.

Digitized by Google

« M. Fages, chargé par vous de diriger le *Mousquetaire*, vous fera connaître les motifs de notre retraite.

« Agréez, Monsieur, nos salutations empressées.

« Tous les membres présents :

A. Privat d'Anglemont, Aurélien Scholl, Georges Bell de Hounau, Philibert Audebrand, A. Asseline, Fages, Henry de la Madeleine, A. Desonnaz, A. Dupeuty. »

Alexandre Dumas reproduisit cette lettre dans son numéro du 1er novembre et la fit suivre de ces quelques lignes : « Nous avions eu la discrétion de ne point entretenir nos lecteurs de cette petite révolution, comme l'appelle le *Figaro*.

« Mais puisque ces messieurs ont jugé à propos de rendre leur démission publique, consignons ici que cette démission a été acceptée.

« Vous voyez, chers lecteurs, que rien ne vous empêche plus de vous abonner au *Mousquetaire*. »

Le journal vécut encore un an. Son dernier numéro porte la date du 31 octobre 1855.

Philibert Audebrand y avait donné, entre autres articles très documentés, un fort intéressant « petit voyage à travers l'ancienne presse », qui est plein de renseignements curieux et mériterait d'être réimprimé dans une édition de bibliophiles.

Après ce passage au *Mousquetaire*, dans lequel, à côté d'un maître excellent, il s'était perfectionné dans son métier, le jeune journaliste écrivit au *Figaro* de Villemessant — où quelques-uns de ses articles sont signés des pseudonymes de Maxime Champercier et

Digitized by Google

Camille Loredan — et devint ensuite rédacteur en chef de la *Gazette de Paris*.

Imitation du *Figaro*, contre qui elle eut le mérite de défendre Lamartine, pauvre et vaincu, la *Gazette de Paris* avait été fondée en 1856 (son premier numéro est du 6 avril) par Dollingen. Installée rue Vivienne 48, au coin du boulevard, dans un local occupé plus tard par les bureaux du *Petit Journal illustré*, elle avait 8 pages, coûtait 15 centimes, et paraissait tous les dimanches.

Son titre, dessiné par Gustave Doré — et c'est une de ses œuvres les plus réussies et les moins connues — représentait une des tours de Notre-Dame du haut de laquelle le Diable boîteux, qui était en train d'écrire, laissait échapper une feuille de papier où on lisait ces quatre mots : « Voir — Entendre — Causer — Critiquer ».

L'incapacité littéraire, trop évidente même pour les esprits les moins prévenus, de l'homme d'affaires qui dirigeait la *Gazette de Paris*, et aussi la concurrence que faisait ou essayait de faire cette feuille économique à des journaux plus coûteux, lui attirèrent pas mal d'épigrammes dont quelques-unes tombèrent par ricochet sur Philibert Audebrand, attaqué comme rédacteur en chef d'une publication rivale, malgré la sympathie et l'estime que l'homme inspirait.

Dans ses nos du 30 décembre 1858 et du 6 janvier 1859, la *Vérité contemporaine*, journal hebdomadaire fondé par Eugène de Mirecourt, publia une sorte de revue intitulée « Procès monstre de l'an 1858, à la barre de la Vérité, drame épisodique et fantastique à tiroirs », et dont les auteurs étaient Mirecourt, Henri Page, Emile

Digitized by Google

Gaboriau et J.-B. Gilbert, qui signaient *les Secrétaires de la Vérité.*

Devant ce tribunal, aussi peu bienveillant que possible, comparaissent les principaux journalistes du temps. Arrive à son tour Dollingen :

La Vérité. — Accusé Dollingen, vous êtes cité comme journaliste : êtes-vous bien sûr de l'être ?

Dollingen. — Che ne safre rien ti dout ; che ne gombrenir pas.

La Vérité. — Mais quelle langue parlez-vous dans les affaires de votre commerce ?

Dollingen. — Che ne gombrenir bas eine motte ; che demandir Viliperte Auteprande ; il être le seul gui gombrenir moi.

La Vérité. — M. Philibert Audebrand est-il présent ?

Philibert Audebrand. — Voillà ! voillà !... Baaoum !

La Vérité. — Qu'avez-vous à dire dans l'intérêt de votre patron ?

Philibert Audebrand. — (Il chante.)

Air : *Chauvin.*

Te souviens-tu du vieux papa Saint-Alme ?
Te souviens-tu de l'ancien *Figaro ?*
Du p'tit journal j'ai mérité la palme,
Sur moi jamais on n'a crié : Haro !
Te souviens-tu de toute la copie
Qu'à l'imprimeur je portais impromptu?...
On en env'lopp' du fromage à la pie ;
O Dollingen, dis-moi, t'en souviens-tu ?...

La Vérité. — Autre chose ! autre chose !

Digitized by Google

Philibert Audebrand. — (Passant au deuxième couplet.)

Te souviens-tu, ô notre vieux *Corsaire?*
Te souviens-tu.....

La Vérité. — Huissier, faites retirer ce témoin.

(Philibert Audebrand veut parler ; c'est absolument comme s'il chantait. On l'emporte malgré sa résistance ; et dans le lointain l'écho répète : *T'en souviens-tu ? T'en souviens-tu ?...*)

A l'époque où Eugène de Mirecourt et ses rédacteurs le blaguaient avec plus de bonne humeur que de justice, Philibert Audebrand, dont la plume se montrait infatigable, écrivait, tantôt sous son nom, tantôt sous les pseudonymes de Bagdanoff, Henri Plassan, Michaël, Maxime Parr, etc., dans un grand nombre de journaux, au *Petit Tintamarre* de Commerson, au nouveau *Corsaire* de Viennot, à l'*Univers illustré*, fondé en 1858 par la maison Michel Lévy pour faire concurrence au *Monde illustré* et qui comptait parmi ses nouvellistes ou ses chroniqueurs Albert Second, Emile de la Bédollière, Pontmartin, B.-H. Revoil, Xavier de Montépin, Champfleury.

Il écrivait aussi à l'*Ane savant*, journal bizarre qui mérite de nous arrêter un peu.

A moitié littéraire, à moitié médical, l'*Ane savant* — un peu parent de l'*Ane rouge* qui paraissait à la même époque — avait été créé par le docteur Cornet qui, dans le premier numéro (1er janvier 1857), expliquait ainsi son titre un peu imprévu :

Digitized by Google

« En pensant sérieusement, chers lecteurs et chères lectrices, que Jupiter a pris alternativement la figure et l'esprit amoureux d'un taureau et d'un cygne pour se faire adorer par deux femmes, vous ne trouverez pas étonnant que le directeur gérant ait pris la figure et l'esprit contemplatif d'un âne pour se faire apprécier du public. C'est Esculape qui lui a inspiré cette pensée, parce que l'*Ane savant* a aussi en médecine de très grands secrets à dévoiler...

« Samson détruisit trente mille Philistins avec une simple mâchoire d'âne ; le directeur gérant trouvera certainement de quoi alimenter trente mille lecteurs avec l'immense cervelle de l'*Ane savant* ».

Le docteur Cornet ne réussit pas à alimenter, c'est-à-dire à abonner, trente mille lecteurs ; mais il y eut, grâce à lui, un âne de plus dans le journalisme parisien qui, même en ce temps-là, en comptait déjà pas mal.

Plus curieuse par son titre que par ses articles, quoiqu'elle eût pour rédacteur en chef Edmond About, cette feuille se proposait de donner asile — un asile qu'aucune curiosité indiscrète ne risquait de troubler — aux œuvres repoussées par les coteries scientifiques, littéraires, artistiques, etc., et aux jeunes talents privés de débouchés.

Les œuvres repoussées par les coteries ne vinrent pas ; et en fait de jeunes talents il ne se présenta guère que la marquise de Villiers, Mme Cavé et le docteur Raoul. Deux docteurs pour l'*Ane savant*, c'était trop. Il en mourut.

La *Gazette de Paris*, dont la collection est fort inté-

Digitized by Google

ressante et qu'on pourrait appeler un *Figaro* qui n'eut pas de veine, cessa de paraître en 1859. L'année suivante, Dollingen, qui était resté en excellents termes avec son ancien rédacteur en chef, lui confia le texte (non signé) d'une *Galerie des Contemporains*, recueil et biographies avec portraits par Disderi. C'est un des premiers ouvrages de ce genre qui aient paru et un des mieux faits.

Ouvrier patient et laborieux, absorbé par de multiples besognes qu'il prenait à cœur, littérateur *bourgeois* qui fuyait le bruit et la foule, Philibert Audebrand se mêlait peu aux coteries et n'avait rien du journaliste qui vit sur le boulevard et du boulevard. Vers 1866 il fréquentait le café Saint-Roch, situé au coin de la rue Neuve-des-Petits-Champs et de la rue Saint-Roch, et qui fut démoli lorsqu'on ouvrit l'avenue de l'Opéra. Dans le quartier on lui donnait le nom de café Robespierre, parce que le célèbre conventionnel avait été un de ses habitués. A la fin du second Empire, des artistes et des littérateurs s'y retrouvaient presque tous les jours.

Philibert Audebrand eut l'idée de fonder un dîner où pourraient se voir et causer sans crainte d'être dérangés, autour d'une table aussi bien garnie que possible, les fidèles clients du café Robespierre. On se réunit chez Brébant. Les statuts furent rédigés ; mais il restait à trouver un titre. Un dîner anonyme est un dîner qui n'existe pas. Les convives avaient beau chercher : ils ne trouvaient rien. Cependant les plats se succédaient. Avec le respect que mérite cet estimable volatile, on apporta un pluvier.

Digitized by Google

— Tiens ! dit quelqu'un, si nous l'appelions le dîner du Pluvier ?

Le titre, qui n'était pas méchant, fut adopté.

Les principaux habitués du dîner du Pluvier étaient A. Grenier, un normalien journaliste ; Aimé Maillart, l'auteur des *Dragons de Villars ;* le peintre Porion ; Auguste Rolland, ancien secrétaire de Proudhon ; Gustave Chaudey, qui fut fusillé sous la Commune ; Emile Blavet ; Paul Bocage ; Emile Daclin, à qui l'on doit une des moins mauvaises imitations de la *Lanterne*, une petite brochure hebdomadaire qui s'intitulait modestement la *Mouche*.

La Commune dispersa tous ses convives, et le dîner du Pluvier disparut en 1871.

Sans avoir obtenu ni peut-être cherché la réputation bruyante — et si peu durable — des forts ténors de la presse, Philibert Audebrand était considéré, depuis longtemps, comme un des journalistes les mieux renseignés et les plus sûrement utilisables de Paris.

Il ne tenait ni « l'article fantaisie » ni « l'article éreintement » ; il ne dépensait pas son talent plus robuste que fin, plus consciencieux qu'original, en variations brillantes, qui séduisent le public et vivent un jour ; mais ce qui est le travail sérieux et courant du journaliste, de l'informateur, on pouvait l'attendre, sans risquer d'être déçu, de son expérience professionnelle et de sa probité littéraire.

Abondamment fourni d'intéressants souvenirs, plein d'anecdotes simplement racontées, après avoir été mêlé à beaucoup d'événements qu'il avait su voir et

Digitized by Google

comprendre, capable d'écrire un livre aussi bien qu'un article, il s'adaptait sans peine à toutes les rubriques: chroniqueur au *Siècle*, correspondant à l'*Indépendance Belge*, bibliographe au *Grand Journal* (1865), gazetier à la *Revue de Paris*, courriériste à l'*Illustration*.

Le public, que les phrases amusent un instant, mais que les faits retiennent, a tenu compte à Philibert Audebrand de la remarquable souplesse de son talent probe, sûr et bien renseigné.

Être capable, dans un journal, dans une revue, dans un livre, de besognes très différentes et ne se mon trer inférieur dans aucune, ce n'est pas un mince mérite, quoi qu'en puissent penser les pontifes de l'Art pur, les virtuoses de l'Inutile et les dédaigneux esthètes qui passent gravement leur temps à ciseler des coques de noix et à peindre des ailes de mouches.

Digitized by Google

RANC

Vers 1851 on pouvait voir, dans les cafés du quartier latin et parfois aussi, mais moins souvent, à l'Ecole de Droit et à l'Ecole des Chartes, dont il suivait — d'assez loin — les cours, un jeune étudiant, petit, trapu, un étudiant en politique, nommé Ranc, qui avait déjà, de l'Observatoire à la place Saint-Michel, une sorte de réputation.

Ses camarades, Vallès, Chassin, Arthur Arnould, Castagnary et quelques autres, n'étaient peut-être que des naïfs — au moins à ce moment-là — qui, entre deux chopes ou deux absinthes, le plus sincèrement du monde, réformaient la constitution et sauvaient le pays. Lui, d'esprit plus pratique et moins sujet aux rêves stériles, se vantait déjà d'être un jacobin. Sérieux et grave comme s'il eût eu quatorze armées à organiser, silencieusement — car ce n'était pas un bavard et il se distinguait en cela de la plupart de ses compagnons — il pratiquait le culte des immortels principes.

L'histoire intime de la Révolution qui n'était pas encore faite, puisque Taine ne devait l'entreprendre qu'une trentaine d'années plus tard, il l'avait lue dans

Digitized by Google

ses panégyristes plus ou moins officiels, et leurs erreurs et leurs lacunes fortifiaient son enthousiasme. On n'admire bien que ce qu'on ne connaît pas.

Dépourvu de ce scepticismc et de cette clairvoyance qui apprennent vite, à ceux qui savent ne pas se payer de mots, que les hommes à toutes les époques, et sous toutes les constitutions, ont été les mêmes animaux hypocrites, malfaisants et déclamatoires, aussi incapables de supporter le joug que de s'y soustraire, Ranc supposait qu'un changement de gouvernement suffirait à entraîner la disparition des abus. Avec ce qu'on appelait le *groupe des écoles*, il attendait, il préparait l'avènement d'un régime nouveau, qui pouvait réserver à ceux qui s'en déclaraient les partisans — et c'était là à leurs yeux sa raison d'être — des honneurs, des places et de l'argent. On n'avait garde de l'avouer, même entre amis ; et les intérêts, très habilement et suivant l'usage, se déguisaient en convictions.

Anarchiste, avant que le mot eût été mis à la mode, mais avec des réserves, car il était disposé à tolérer et même à soutenir un gouvernement qui favoriserait ses ambitions, le jeune Ranc ajoutait à cet état d'âme, assez naturel, un goût très vif pour les imbroglios de la politique, un invincible besoin de conspirer. Sous prétexte de progrès et de réformes, il avait (mais il s'en corrigea plus tard, lorsque ses amis furent les maîtres) cette humeur tracassière et brouillonne, cette horreur pour l'ordre et pour le calme, que l'on reproche aux républiques de l'Amérique du Sud et qui existe, plus ou moins latente, chez presque tous les Français.

Digitized by Google

Le *Roman d'une conspiration*, il le vécut en attendant de l'écrire. Peut-être dans les bras de sa nourrice commençait-il à conspirer; mais je n'ai sur cette période de sa vie que des renseignements trop incomplets. Ce qui est certain, c'est qu'à Poitiers — où il était né le 2 décembre 1831 — sur la place du Pilori, familière et bourgeoise, ombragée par une allée de peupliers près de laquelle avait été exécuté, en 1822, le général Berton, — il faisait, tout enfant, l'apprentissage de l'émeute en prenant part aux combats presque quotidiens des élèves des Frères et des élèves de l'école mutuelle laïque. A ces derniers, qui avaient ses préférences, il fournissait, abrité derrière la grille de sa maison qui donnait sur la place, les munitions — ce n'étaient heureusement que des pierres — qui leur manquaient, au milieu de la lutte, pour mettre en fuite l'ennemi.

D'humeur plus pacifique, le père du jeune émeutier s'efforçait inutilement de réprimer son ardeur.

— Laissez-le faire, Monsieur Ranc, dit un jour un vieux voisin qui assistait avec une curiosité sympathique à ces petites batailles ; laissez-le faire. C'est un Bleu!

Le Bleu, dans les premières années de l'Empire, s'était considérablement teinté de rouge, et il était devenu un dilettante de la conspiration, un virtuose de l'émeute.

Le 2 décembre 1852, il « descendit dans la rue », sans grand danger pour le gouvernement ni pour lui-même. Ce n'était que partie remise. Il continua à nourrir, dans l'ombre, de ténébreux complots.

Que cette vie du conspirateur lui paraissait passionnante !

Digitized by Google

On se glissait avec mystère dans des cafés où les consommations étaient mauvaises, mais qui ressemblaient, agréable compensation, aux anciennes ventes de carbonari. Il y avait des mots de passe et des gestes convenus, qui, sans en avoir l'air, constituaient tout un programme, le programme des revendications sociales. Des orateurs improvisés tonnaient, la porte bien close, contre le tyran. On échangeait, avec le même enthousiasme, des discours et des bocks, des pipes et des serments. On se communiquait les *Châtiments*, les pamphlets imprimés à Londres ou à Bruxelles et dans lesquels étaient flétries par d'inflexibles justiciers les « Nuits de Saint-Cloud » et les « Orgies de l'Elysée ».

Parfois un brave homme qui ne payait pas de mine et qu'on n'avait jamais vu, entrait et s'asseyait tranquillement dans un coin.

— C'est un mouchard, se disaient à voix basse les conjurés ; et on parlait plus bas, en poignardant de regards terribles l'intrus qui, pris de peur, payait en tremblant sa consommation et se hâtait de partir.

— Il va faire son rapport, affirmait d'une voix calme un des conspirateurs; et comme si rien ne s'était passé, la séance continuait :

— Je marque le roi...

— Alors vous disiez que cet infâme gouvernement...

Dans la rue, tandis que d'aimables grisettes — il y en avait encore — prenant pour des hommes ces précoces *politicanti*, se mettaient inutilement en frais d'engageants sourires, on marquait d'avance la place des

Digitized by Google

barricades, et en examinant d'un œil exercé un cul-de-sac ou un carrefour, on disait :

— Ici nous lutterons jusqu'à la mort !

En prodiguant à des garçons de restaurant, à des commissionnaires, à des charbonniers, à des marchands d'habits, de généreuses poignées de main, on fraternisait avec le peuple. Ne fallait-il pas que l'ouvrier pût compter sur l'étudiant, comme l'étudiant comptait sur l'ouvrier ?

Pour ne pas être pris au dépourvu, on dressait, en même temps que des listes de proscription, sans lesquelles il n'y a pas de révolution sérieuse, d'autres listes non moins essentielles, mais plus malaisées à établir, celles des hauts fonctionnaires qui se partageaient le pouvoir — et l'argent — dans le régime nouveau.

Et le soir, après des journées patriotiquement remplies et où la bière, comme l'éloquence, avait coulé à pleins bords, on rentrait chez soi, avec précaution, en regardant si dans l'ombre ne se profilait pas la silhouette de quelque mouchard attardé.

Parmi ces Tartarins de la conspiration chronique, il faut rendre à Ranc cette justice qu'il avait à son actif deux qualités qui lui donnaient une incontestable originalité : le courage et l'esprit. L'occasion de le constater nous sera souvent offerte dans le cours de cette étude biographique.

Accusé de complicité dans le complot de l'Opéra-Comique en 1853, il passa en cour d'assises et fut acquitté; mais, le 10 janvier 1854, la police correctionnelle le

Digitized by Google

condamna à un an de prison pour délit de société secrète.

A Sainte-Pélagie, — cet hôtel meublé où la munificence du gouvernement offrait à quelques journalistes choisis le logement et la nourriture, — Ranc se lia avec Delescluze, qui allait partir pour Cayenne. Ces deux esprits de même trempe sympathisèrent immédiatement. Quelque opinion qu'on puisse avoir de Delescluze et du rôle qu'il joua pendant la Commune, son caractère était de ceux qui, même chez des adversaires, imposent l'estime.

A sa sortie de prison, Ranc reprit vaillamment ses travaux littéraires, ses dures et monotones besognes de manœuvre qui lui donnaient à peine de quoi vivre. Il collabora au *Dictionnaire de géographie* de Bescherelle et en dirigea quelque temps la rédaction.

Le 8 septembre 1855, Napoléon III se rendait à la représentation de clôture du théâtre Ventadour. Un certain Bellemarre, qui était à moitié fou, à moins qu'il ne le fût complètement, tira un coup de pistolet sur la voiture où se trouvaient les dames d'honneur de l'impératrice. La voiture fut seule blessée.

On a raconté — mais l'anecdote est aussi fausse qu'amusante — que, le lendemain de l'attentat, Ranc fut mandé chez le juge d'instruction, qui lui tint à peu près ce langage :

— Vous connaissez Bellemarre ?

— Beaucoup.

— Il vous avait confié qu'il voulait tuer l'empereur et vous l'en aviez dissuadé...

Digitized by Google

Le prétendu complice respira. L'affaire n'était pas aussi grave qu'il l'avait craint, d'après les premiers mots de l'interrogatoire.

— Oui, reprit le juge, vous l'en avez dissuadé. Vous lui avez dit : « Tu es myope, tu le manquerais ! »

Ceci n'est qu'une charge. La vérité, qui est un peu moins humoristique, nous la trouverons dans le curieux livre où Ranc raconte, avec beaucoup de bonne humeur, cet épisode de sa vie :

« Cela (l'attentat du 8 septembre) se passait à neuf heures ; à minuit j'étais arrêté. A la même heure, on arrêtait un ouvrier cordonnier, Pascal Lange, qui, lui aussi, avait connu Bellemarre à Sainte-Pélagie. Lange fut interrogé une fois par M. le juge d'instruction Brault ; moi je ne fus pas interrogé du tout. J'étais du reste fort tranquille, n'ayant absolument rien fait qui pût me compromettre et certain que Bellemarre était incapable de porter contre moi une accusation fausse. En effet, plus tard, lorsque j'allais en Afrique, un de mes gendarmes me montra ma feuille signalétique, et j'y vis qu'on me reprochait seulement d'avoir connu les projets de Bellemarre.

« Quelques minutes après l'attentat, des mouchards le filaient. Je les ai menés au café Voltaire, écrivait Ranc, me regarder jouer aux échecs avec un capitaine en retraite. Ils se sont assis à côté de moi et m'ont patiemment attendu. Après ça ils aiment peut-être les échecs. Quand je me suis levé, ils se sont levés avec moi ; ils ne se donnaient même pas la peine de dissimuler leur opération : mauvais signe. Quelque chose

Digitized by Google

me dit que je vais les revoir... On sonne... Qui est là ?... — Au nom de la loi !... — Parfaitement, Messieurs ; donnez-vous la peine d'entrer. »

Ces messieurs, si aimablement accueillis, se donnèrent la peine d'entrer ; et le résultat de leur visite et de celle de Ranc à la préfecture de police ne se fit pas longtemps attendre. Avec les formes usitées pour ce genre de communication, on informa le complice ou plutôt le confident de Bellemarre que, vu le décret du 8 décembre 1851 et comme suite au jugement du tribunal correctionnel qui l'avait condamné à un an de prison, il allait être transporté à Cayenne, aux frais de l'Etat.

L'intervention d'une parente de Ranc fit remplacer, au dernier moment, Cayenne par Lambessa.

Lambessa, à en croire ceux qui y ont résidé, était une villégiature aussi peu agréable que possible. Dérouté par le nombre de ses adversaires, le gouvernement avait pris le parti de ne pas se préoccuper de leurs aises et de les loger à l'étroit. Les baraquements construits pour les déportés étaient aussi incommodes qu'insuffisants. La chaleur, très forte dans cette partie de l'Algérie, y développait une grouillante vermine, où tous les insectes nuisibles que la Providence a accordés à notre planète étaient largement représentés. Il y avait des mouches, des moustiques, des puces, des cancrelats, des cloportes, des mille-pattes, des scolopendres, longs comme des serpents, des scorpions aussi gros que des écrevisses. Il y avait surtout des punaises.

« Les trous où se réfugiaient les punaises étaient insondables. Plus on les dérangeait le jour, plus, la nuit, elles

Digitized by Google

se vengeaient, implacables. Comment donc faire ? Quel moyen de se soustraire à ces dangereuses bêtes ? quel moyen d'assurer le sommeil et les nuits tranquilles? Un transporté résolut le problème. Ce transporté, à l'esprit ingénieux et inventif, est-il besoin de le dire ? était un Parisien, un faubourien, un Beni-Mouffetard. Il avait remarqué que l'araignée se nourrissait volontiers de la punaise : il éleva des araignées autour de son hamac ; il les protégea contre le balai destructeur. Bientôt les poteaux voisins de son lit furent garnis de toiles d'araignées ; ces nobles bêtes, plus amies de l'homme que le lézard, veillaient avec la patience du chat qui guette une souris : elles veillaient le jour, elles veillaient surtout la nuit ; les punaises ne sortaient plus. Elles étaient investies (1). »

Il est évident que lorsqu'on avait le malheur d'habiter un pays aussi peu confortable, le mieux qu'on eût à faire était d'en partir le plus tôt possible.

Malheureusement l'exécution d'un projet si légitime se heurtait à des difficultés presque insurmontables. Le gouvernement donnait aux Arabes campés au bas de Lambessa, vingt-cinq francs par chaque évadé qu'ils ramenaient. Or, pour vingt-cinq francs, un Arabe étranglerait son père et ferait cuire quatre personnes à petit feu. On n'avait à attendre de ces chasseurs d'un nouveau genre aucune pitié.

Malgré les obstacles qu'il prévoyait, Ranc se promettait bien de quitter Lambessa. Il avait réussi à empor-

(1) Ranc, *Une évasion de Lambèze. Souvenirs d'un excursionniste malgré lui.*

Digitized by Google

ter de Paris et à dérober aux investigations mille francs en or. Ces mille francs étaient un précieux atout dans son jeu : ils n'assuraient pas complètement le succès ; mais ils rendaient la tentative beaucoup plus facile.

Ranc avait d'abord songé à partir seul. Au dernier moment, il lui parut préférable de s'adjoindre deux compagnons, un peintre en décors du Cher, Balland, et un instituteur de la Nièvre, Sourd.

Quel itinéraire suivrait-on ? Aller à Tebessa et de Tebessa à Tunis. C'était la voie la plus simple, la plus rapide, mais la moins sûre, parce que si elle s'imposait au choix des fuyards, elle ne s'imposait pas moins à ceux qui les poursuivaient.

Déguisés en Arabes, Ranc et ses deux compagnons se dirigèrent vers Constantine.

Il y avait alors à Lambessa un certain Petremann, qui avait été condamné en 1839 avec Barbès et Blanqui. Cet homme, aussi mauvais cordonnier que bon républicain, avait tenu à participer à la tentative d'évasion, mais d'une manière toute morale, en fabriquant pour le « frère et ami » qu'il accompagnait de ses veux, ce que François Coppée, je crois, a appelé « les souliers de la délivrance ».

Les chaussures solennellement offertes par Petremann mettaient au martyre le pied qui avait l'imprudence de s'y glisser; mais Ranc crut devoir les accepter et n'hésita pas à s'en servir. C'était encore un moyen de souffrir pour la bonne cause.

Ces souliers en effet étaient étroits, mais ils étaient

Digitized by Google

républicains. Dans cette petite expédition qui se préparait, ils pouvaient presque remplacer un drapeau.

Jusqu'au bout, Ranc se montra digne du patriotique cadeau de Petremann. Il fut héroïque. Il ne laissa pas échapper une plainte.

En arrivant à Constantine, ses convictions restaient intactes, mais il avait perdu tous les ongles du pied droit.

De Constantine, les évadés se dirigèrent vers Souk-Harras, puis vers Bone, d'où ils prirent le bateau. Deux mois après leur départ de Lambessa, le 24 août 1856, ils abordèrent à Tunis. De là Ranc gagna Gênes et la Suisse, et il eut la bonne fortune de trouver à Cully, près de Genève, un poste de directeur des études dans un pensionnat.

L'amnistie de 1859 lui permit de rentrer en France. Il y retrouva une situation encore plus précaire que celle qu'il avait perdue quatre ans auparavant.

Les journaux bien rentés se gardaient bien d'ouvrir leurs colonnes aux journalistes suspects de républicanisme. Ceux où ils pouvaient écrire payaient peu, lorsque par hasard ils payaient.

Ranc s'estima fort heureux d'obtenir une modeste place de correcteur à l'*Opinion nationale*, qui venait de se fonder.

Tout en collaborant à l'*Encyclopédie générale*, publiée par la librairie Didot, il casait des articles très soignés, mais qui rapportaient peu, au *Courrier du Dimanche*, au *Journal de Paris*, au *Nain Jaune*, à la *Cloche* de Louis Ulbach (où écrivait aussi Emile Zola), au *Diable à Quatre*, au *Réveil* de Delescluze, à la *Marseillaise*.

Digitized by Google

Il envoyait à l'*Escaut*, d'Anvers, des correspondances très renseignées, pleines d'amusantes anecdotes, racontées avec esprit, et des portraits qui n'étaient certes pas flattés.

Il était — vers 1865 — un des rédacteurs du *Candide*, journal fondé par un personnage très singulier, le baron de Ponnat, commissaire de police du 16 octobre au 12 novembre 1870, et qui, en 1869, avait adressé *urbi* et *orbi* cette lettre de faire-part :

« Le baron de Ponnat a la douleur de vous annoncer la perte cruelle qu'il vient de faire dans la personne de sa fille cadette, mademoiselle de Ponnat, que la superstition a enfermée toute vive au noviciat de Conflans (Seine) pour la plus grande gloire de Dieu et des Dames du Sacré-Cœur.

« Ecr. : l'inf. :

« DE PONNAT. »

Dans la guerre de plume qu'il faisait contre le gouvernement, — avec le regret de ne pouvoir se servir contre lui que de la plume, — Ranc se distinguait de ceux qui bataillaient à côté de lui par des qualités peu brillantes, il convient de le reconnaître, mais très solides.

Ce style sans coloris, sans relief, n'éblouissait pas le lecteur, et il fallait quelque réflexion pour s'apercevoir de ce qu'il y avait d'implacable logique dans sa sobriété et de force dans son apparente lourdeur.

Parce qu'il manquait, volontairement peut-être, de panache, parce qu'il n'était pas un ciseleur de mots, parce qu'il ne faisait pas entrer le vaudeville et la farce

Digitized by Google

dans la polémique, des juges trop peu clairvoyants pouvaient trouver terne et médiocre ce robuste journaliste — et on sait qu'un jour Zola s'y laissa prendre ; — mais, à l'examiner attentivement, cette phrase, sans apprêts, avait une vigueur singulière qu'elle devait surtout à l'énergie de la conviction.

En effet, sceptique en apparence, l'écrivain que Barbey d'Aurevilly appelait « le petit Armand Carrel » avait, — comme Robespierre, auquel il ne lui déplaisait pas d'être comparé, — une supériorité dont ne se passent pas, sans grand dommage, ceux qui veulent entraîner ou convaincre la foule. Il croyait à ce qu'il disait. Il y croit encore, malgré tant d'expériences déplorables et de factieuses réalisations. Il haïssait l'Empire, et c'est beaucoup qu'une haine sincère pour nourrir une polémique.

Il combattait à sa manière, sans art mais non pas sans succès. D'autres se servaient agréablement de l'épée, du fleuret, de la canne — et même du poignard. Lui fonçait comme un sanglier sur l'adversaire. Il n'était pas le chevalier de Saint-Georges ; mais je le comparerais volontiers, en tenant compte des différences de genre et de milieu, à Arpin, le terrible Savoyard.

Le gouvernement, qui ne se piquait pas de générosité, — il n'y a pas de générosité en politique, — redoutait ce dangereux lutteur et essayait de le désarmer.

Depuis son retour de Lambessa jusqu'à la guerre, de 1859 à 1870, on peut dire que Ranc a écrit sous l'œil non pas des Barbares, mais des policiers, ce qui revient un peu au même.

Digitized by Google

Entrait-il au café de Madrid, où se réunissaient quelques-uns de ses amis, Castagnary, Alphonse Duchesne, Spuller, Hervé, Clément Duvernois, Gambetta : il voyait bientôt s'asseoir, à une table voisine de la sienne, des individus mal vêtus, à l'allure humble et sournoise de sous-offs qui ont mal tourné. Ces consommateurs, qui ne consommaient guère, parlaient peu, et on ne leur parlait jamais. Parfois ils jouaient aux cartes pour se donner une contenance ; mais, en annonçant un quatorze de rois ou une quinte majeure, ils essayaient d'entendre ce qui se disait autour d'eux.

Lorsque Ranc se levait, ils se levaient également, même au milieu d'une partie, et, d'un pas infatigable, ils l'accompagnaient jusqu'à sa maison, pour le préserver des mauvaises rencontres. Jamais homme ne fut si bien gardé, sans en avoir senti le besoin ou exprimé le désir.

De temps en temps, pour le distraire, le parquet le poursuivait, et chacune de ses poursuites équivalait à une condamnation.

C'est ainsi qu'il fut gratifié de quatre mois de prison, en réponse à un article du *Nain Jaune*, trop aimable pour les insurgés de Juin.

Pendant les quatre mois qu'il passa à Sainte-Pélagie, d'octobre 1867 à février 1868, Ranc conçut le plan et écrivit les premières pages du *Roman d'une conspiration* qui, après avoir été publié dans le *Temps*, parut en volume en 1870.

L'auteur remarque dans son introduction que le récit qu'il fait est vrai en grande partie ; que ses personnages

Digitized by Google

ont réellement vécu ; que les documents dont il s'est servi lui ont été fournis par un des derniers survivants d'une de ces sociétés secrètes, si nombreuses sous le premier Empire, *les Frères Bleus*, qui eurent un moment pour chef le général Malet et comptèrent beaucoup d'affiliés dans toutes les classes et même dans l'entourage de Napoléon.

D'une lecture difficile pour ceux qui ne peuvent supporter que les historiettes et les fantaisies, — et voilà ce qui explique que la vente n'ait pas répondu au succès littéraire, — ce livre d'un style sec et froid, à la Stendhal, est un des plus extraordinaires qu'on ait publiés dans la seconde moitié du siècle qui vient de finir.

Il est nourri d'histoire, et il est plus vrai que l'histoire, en ce sens qu'il présente avec ensemble, dans le cadre d'une intrigue très dramatique, une multitude de détails *vrais* qui existent, disséminés, quasi imperceptibles, dans un grand nombre de livres.

Les lettrés, les érudits qui, pour leurs travaux ou simplement pour leur plaisir, ont lu les Mémoires de Fouché, de Savary, de Desmarets, les rapports des « observateurs » reproduits çà et là, le *Livre Noir*, publié sous la Restauration, tous les passionnés des choses d'autrefois qui ont eu à étudier cette longue lutte des juges et des policiers contre les conspirateurs, ne peuvent pas ne pas reconnaître que peu d'œuvres où l'imagination s'appuie sur le document, ont été mieux informées et traitées avec plus de clairvoyance historique que le *Roman d'une conspiration*. Il fallait, sans nul doute, un tempérament spécial et une excep-

Digitized by Google

tionnelle faculté d'adaptation pour arriver à cette exactitude, si minutieuse, dans la peinture des milieux et des personnages, dans l'évocation d'une époque et d'une société rendues vivantes et présentes à force d'art et de pénétration.

Ranc venait à peine de publier, chez Albert Lacroix, ce maître livre que la guerre éclatait. Le 4 septembre 1870, il était nommé maire du IXe arrondissement.

Peu de temps après, chargé d'une mission, il quittait Paris en ballon et arrivait à Bordeaux, où Gambetta, ami de la veille, qui était resté l'ami du lendemain, le nommait directeur de la Sûreté générale. L'émeutier devenait gendarme.

Comme directeur de la Sûreté générale, l'ancien pensionnaire de Sainte-Pélagie devait rendre et rendit en effet de très grands services non seulement à son parti, mais au pays. Il avait appris — à ses dépens — toutes les ruses de la police, et en connaissait les moindres rouages.

Un Raoul Rigault, un raté de la politique, savourait, l'ayant si longtemps attendu, le plaisir d'emprisonner ceux qui n'étaient pas de son avis, après avoir été emprisonné lui-même par ceux dont il ne partageait pas l'opinion. Ce sont là d'agréables revanches qui enchantent l'âme généreuse des conducteurs de peuples. Ranc, lorsque son heure fut venue, se montra moins vindicatif.

Très poliment, il reconduisit lui-même à Saint-Malo et embarqua avec soin, pour l'Angleterre, en lui souhaitant non pas un prompt retour, mais un bon voyage, le

Digitized by Google

prince de Joinville qui, sous le nom de colonel Lertherod, avait eu l'audace de venir combattre dans l'armée de la Loire.

Le directeur de la Sûreté générale faisait peut-être œuvre plus utile en arrêtant le transport des denrées qui pouvaient être destinées au ravitaillement des Prussiens, et en envoyant au général Trochu des renseignements, que malheureusement on ne sut pas assez utiliser, sur l'état des forces ennemies autour de Paris.

Le 6 février il abandonna ses fonctions, et le 8 il était élu député à Paris. A l'Assemblée nationale, il vota contre les préliminaires de paix, puis résigna son mandat et revint à Paris au moment où les partis extrêmes y triomphaient.

Le rôle de Ranc pendant cette période a été singulièrement calomnié par ses adversaires. On a cru bon d'admettre que le seul fait d'avoir figuré dans le personnel dirigeant de la Commune constituait une preuve de folie furieuse ou un brevet de scélératesse. Théorie commode, mais assez difficile à soutenir sérieusement. En réalité, il y avait, à côté des exaltés et des gredins, comme Pilotell et quelques autres, des honnêtes gens très modérés. C'est à ce dernier parti que se rattachait l'ancien directeur de la Sûreté générale.

Il essaya, dès son retour à Paris, de fonder un comité de conciliation. Le 21 mars, avec quelques amis dévoués, il publiait dans les journaux cette note qui n'a rien de sanguinaire : « Le scrutin seul peut mettre un terme à une lutte qui serait autrement sans issue. Le

Digitized by Google

scrutin seul peut calmer les esprits, pacifier la rue, raffermir la confiance, assurer l'ordre, créer une administration régulière, conjurer enfin une lutte détestable où dans des flots de sang périrait la République. »

Elu, le 26 mars, membre de la Commune, — où il fit partie de la commission de la Justice et de celle des Relations extérieures, — il donna sa démission, le 6 avril, lorsqu'il eut compris que la conciliation était impossible.

Nulle réaction ne fut plus barbare et moins soucieuse de l'équité, — je ne parle pas de la clémence, — que celle qui suivit les journées de mai.

La peur, enfin rassurée, se vengeait. Ceux qui avaient été les plus lâches pendant la lutte devenaient, après la victoire, les plus féroces. On excitait le gouvernement à n'avoir aucune pitié pour des coupables dont la plupart n'étaient que des malheureux. D'ignobles rabatteurs revenaient de la province où ils avaient fui, sortaient des caves où ils s'étaient cachés, pour pousser des cris de mort, marquer les victimes et réclamer leur proie. Après une année de guerre, Paris, le Paris de l'ordre, avait encore soif de sang.

Parmi ceux dont on réclamait la tête, aucun ne fut plus attaqué que Ranc, plus obstinément désigné aux juges. Ce qu'on visait en lui, sans l'avouer, ce n'était pas l'ancien membre de la Commune, mais le polémiste qui avait combattu l'Empire. Dans vingt journaux, chaque jour, les haines qu'il avait semées autour de lui se soulageaient avec ivresse.

« M. Ranc, écrivait Jouvin dans *le Figaro*, a-t-il été

Digitized by Google

un loup de la Commune ? Le gouvernement s'obstine à le traiter comme si le préfet de police à Bordeaux du citoyen Gambetta eût été un chien de garde : il ferme les yeux et le laisse dans la *bergerie* municipale. Du reste, ne faisons pas de confusion fâcheuse. En dépit de ses attaches babouvistes, M. Ranc n'est point un communeux ; c'est un jacobin. Sa conviction est ardente autant qu'elle est sincère ; et s'il peut un jour faire guillotiner ses adversaires politiques, interpellants et interpellés, — il n'y manquera pas. »

Conclusion : on devait se hâter de prendre les devants.

D'autres journaux, à qui ne suffisaient pas les insinuations vagues et relativement modérées, accusaient l'auteur du *Roman d'une conspiration* d'avoir signé le décret contre les otages. C'était absurde et injuste, mais à cette époque on n'y regardait pas de si près.

Ces braves gens furent écoutés. Le général Ladmirault, gouverneur de Paris, adressa à l'Assemblée nationale une demande en autorisation de poursuites, demande présentée par le garde des sceaux, M. Ernoul, et soutenue par Raoul Duval. Numa Baragnon fut chargé de faire le rapport. L'Assemblée vota les poursuites le 19 juin 1873, et le 3e conseil de guerre prononça, le 13 octobre, la peine de mort.

Ranc s'était réfugié en Belgique, de la manière la plus simple du monde et sans avoir besoin, comme on l'a dit, de se déguiser en prêtre.

Il s'était contenté de demander à la gare du Nord un billet pour Longuyon. Entre cette localité et Mé-

Digitized by Google

zières se trouvait une station : Velosne-Torg, où il y avait une halte, mais où le train ne prenait pas de voyageurs. La gare par conséquent n'était pas honorée de la présence d'un gendarme. Un pont sur un mince ruisseau séparait cette station de la frontière de Belgique.

Ranc s'arrêta à Velosne-Torg et descendit à contre-voie en feignant de ne pas entendre le chef de gare qui lui criait : — Pas par là, Monsieur ; pas par là !

Il franchit d'un pied léger le ruisseau et, s'asseyant sur une pierre, — une pierre belge, — regarda tranquillement passer le train qui l'avait amené.

Compris dans un des premiers décrets d'amnistie, il revint à Paris en 1879. La *République française*, fondée par Gambetta, lui fournit un asile sûr et commode, un confortable canonicat de journaliste.

Dans cette feuille quasi officielle, il continua à mener, avec moins de risques, le bon combat, et respecté comme un des vétérans de la démocratie, quoiqu'il fût encore jeune, il put enfin jouir paisiblement de la réputation que lui méritaient au même titre son passé de conspirateur et son talent de polémiste.

Digitized by Google

HENRY MARET

L'ancien directeur du *Bulletin de l'Assemblée nationale*, que des crieurs publics vendaient dans les rues de Versailles et de Paris au mois de septembre 1789, l'ancien sténographe du *Moniteur universel*, Hugues Bernard Maret, qui devait devenir, à cette époque de fortunes rapides, secrétaire de Bonaparte, ministre des relations extérieures, duc de Bassano, avait deux frères dont la destinée fut moins glorieuse que la sienne. C'est d'un de ces frères que descend le directeur actuel du *Radical*.

Quoique sa famille soit d'origine bourguignonne, il est né à Sancerre, dans le Cher, le 14 mars 1838.

Ses études, commencées au collège de Sancerre, se terminèrent à Bourges et à Paris où il passa son baccalauréat. Il se distingua, dit-on, dans les divers établissements où des maîtres dévoués lui enseignèrent bien des choses inutiles, par un goût très vif pour les devoirs latins — rare exemple d'un fort en thème qui ait été plus tard autre chose qu'un sot diplômé.

La recommandation de son parent, le duc de Bassano,

Digitized by Google

le fit entrer à l'Hôtel de Ville, et il s'y montra bientôt le plus médiocre et le plus malheureux des bureaucrates. L'aridité des besognes administratives, dans des bureaux malsains, au fond de couloirs obscurs, lui semblait intolérable. Ses chefs et ses sous-chefs l'ennuyaient, et il n'avait d'autre consolation que de le leur rendre. Non seulement il était incapable de « rédiger », mais on ne pouvait même pas l'utiliser pour de simples copies, car il ne savait pas « écrire ». Il n'a pas encore appris depuis ce temps-là.

La littérature l'attirait. Il faisait des vers, qui n'étaient pas plus mauvais que ceux que donnaient la plupart des fournisseurs ordinaires dans les journaux ou les revues, mais qui n'étaient pas meilleurs. Il composait, avec ou sans collaborateurs, des pièces de théâtre.

Une de ces pièces, un drame en trois actes et en vers, la *Reine Vierge*, après avoir été refusée au Théâtre-Français, fut reçue à l'Odéon. En apprenant cette nouvelle, qui pouvait changer sa vie et l'arracher à la misère servile de l'employé sans avenir, l'heureux auteur eut un de ces accès d'orgueil et de joie, une de ces ivresses d'espérance comme en ont connu tous les débutants. Il se vit acclamé par un public enthousiaste, salué comme un maître de demain par la critique, célèbre et riche. Séduit par le mirage de la gloire, il lâcha la proie pour l'ombre et donna sa démission.

Entre la coupe et les lèvres, dit le proverbe, il y a la place d'un malheur. La *Reine Vierge* était peut-être un chef-d'œuvre ; mais ce chef-d'œuvre ne fut pas joué. Pour avoir oublié qu'il ne faut jamais se fier à la parole des

Digitized by Google

hommes, surtout quand ils sont directeurs de théâtre, Henry Maret se trouva sans place et presque sans pain.

Alors s'imposa à lui le problème de la vie à gagner, ce terrible problème si difficile à résoudre quand on est pauvre, inconnu, dans une ville où ceux qui ont réussi ne sont jamais rassasiés de gloire ou d'argent, où la cupidité des uns et les vices coûteux des autres rendent la lutte féroce et la concurrence meurtrière. Il connut des heures douloureuses, et aucun des déboires de l'écrivain qui débute ne lui fut épargné, ni les plaintes de la famille, ni le mépris de la sottise bien rentée, ni l'accueil dédaigneux ou grossier de ces directeurs de journaux et de revues, qui se prennent pour des lettrés et ne sont trop souvent que des marchands de littérature, ni l'angoisse du terme qu'on ne pourra pas payer, ni l'humiliation de porter, au milieu du luxe et des élégances, des vêtements démodés, fanés, ridicules. Infatigable, il allait partout — les meilleurs ont passé par là — proposer des articles qu'on n'acceptait pas, parce que l'auteur n'était pas connu — et c'était précisément pour se faire connaître qu'il les apportait.

Au bout d'une année il voulut se rendre compte de ses bénéfices : il avait gagné vingt-deux francs, un peu moins de deux francs par mois, pour une nouvelle insérée dans la *Semaine des Familles*, revue légitimiste que dirigeait Alfred Nettement.

En 1859, la situation littéraire d'Henry Maret s'améliora un peu. Il réussit à entrer à la *Revue interna-*

Digitized by Google

tionale de Carlos Dérode, qui venait de se fonder et qui paraissait en même temps à Paris et à Genève. On lui confia la chronique musicale. Il était en très bonne compagnie, dans cette revue fort bien rédigée, à côté de Baudelaire, de Champfleury, de Mario Proth, de Jules Viard, de Paul Perret, de Félix Platel, et de trois ou quatre autres écrivains remarquables, qui y collaboraient assez régulièrement.

J'ai eu la curiosité de lire quelques-unes de ces chroniques musicales d'Henry Maret, et je dois dire qu'elles m'ont paru en général fort mauvaises. Comme le lecteur n'est pas obligé de me croire sur parole, il en jugera lui-même par cet extrait, sur la troupe du théâtre des Italiens en 1859 :

« Dans quelques jours nous reverrons Mme Borghi-Mamo ; la cantatrice aux roucoulements voluptueux est engagée en qualité de *prima donna mezzo soprano*, emploi qui convient à merveille à ce timbre plein de fraîcheur et de grâce, sachant par instants s'élever jusqu'au sublime. L'Alboni, fidèle comme toujours à la France, nous fera entendre des chants dont le rossignol serait jaloux, si jamais il prenait fantaisie à la femme de lutter avec l'oiseau dans les forêts. Mme Cambardi, dans un rang inférieur sans doute, mais que déjà voudraient posséder bien des reines de l'art, car ce théâtre italien ressemble au Sénat de Rome devant qui les rois étrangers s'inclinaient, indignes de compter parmi ceux qui n'étaient pas rois. Les chanteurs seront : avant tous Tamberlick, pendant quelques mois seulement ; les héros sont capricieux..... puis un enfant

Digitized by Google

prodigue, Gardoni, dont la France a fait la réputation, et qui nous revient, chacun l'espère, plus grand encore qu'à son départ. »

Surtout quand on connaît la musique, rien n'est plus malaisé à faire qu'une chronique musicale ; mais, ainsi que la vertu, l'insuffisance a ses degrés. Ces roucoulements voluptueux, et l'Alboni — elle était grosse comme un hippopotame et je ne la vois guère perchée sur une branche — luttant avec le rossignol dans les forêts ; ces reines de l'art et ce théâtre italien qui ressemble au Sénat de Rome, rappellent beaucoup trop, à mon avis, la prose melliflue et les petites mines coquettes des demoiselles très mûres qui sévissent, en qualité de critiques d'art, dans les Revues de province. Comme tout cela est loin du Maret que nous connaissons ! Ses pires ennemis ne pourront pas dire qu'il n'a pas fait de progrès.

La page que j'ai cru devoir citer, sans la donner comme modèle, est une nouvelle démonstration de cette règle qui ne souffre pas d'exceptions. On commence *toujours* par mal écrire. Je dois ajouter, pour rendre hommage à la vérité, que le plus souvent on continue.

De la *Revue internationale*, Henry Maret passait à l'*Illustration*, très ouverte aux talents nouveaux, et dans ce journal il publiait une série de fines études, pleines d'observations très délicates, le *Tour du monde parisien*, réuni en volume en 1862, et où rien ne faisait prévoir le futur journaliste radical. Il y hasardait même un éloge des empereurs romains, lui qui devait plus tard se montrer si sévère pour les empereurs français.

Digitized by Google

Le *Tour du monde parisien* ne se vendit pas ; mais il attira l'attention sur l'auteur. Pierre Véron l'appela au *Charivari* et Guéroult à l'*Opinion nationale.*

Tout en écrivant dans des journaux qui avaient un public, il s'était fait une sorte de spécialité d'une littérature pour stations balnéaires, d'une littérature que je n'ose appeler *aquatique.*

Il rédigeait — avec beaucoup d'esprit d'ailleurs — la chronique parisienne dans le *Courrier d'Arcachon* (qui paraissait depuis le 21 août 1864), donnait en 1865 un volume sur Arcachon, station d'hiver, et devenait dès la fondation du *Moniteur des Etrangers* un des principaux rédacteurs de ce journal.

En même temps il publiait un volume de nouvelles, *les Compagnons de la Marjolaine*, faisait représenter à Bordeaux, le 15 novembre 1864, une comédie en deux actes, *le Baiser de la Reine* (en collaboration avec Lecœur), et apportait à la Gaîté un drame historique, la *Guerre d'Amérique*, dont l'épisode le plus saillant, le clou, devait être le combat du *Merrimac* et du *Monitor.* Dumaine garda longtemps la pièce dans ses cartons, et elle ne fut pas jouée — à cause de ses tendances nordistes. L'auteur avait oublié de s'informer, avant de présenter son drame, si le directeur de la Gaîté n'était pas par hasard partisan de l'esclavage des noirs.

Henry Maret, à cette époque, était un des habitués de la maison cordiale et hospitalière où l'ancien secrétaire de Sainte-Beuve, devenu critique littéraire à l'*Opinion nationale.* Jules Levallois, recevait, comme l'avait fait autrefois

Digitized by Google

son patron dans son ermitage de la rue Montparnasse, quelques jeunes écrivains.

Cette maison de Montretout était petite, très modestement meublée, encombrée de livres qui en formaient le principal ornement ; mais ceux qui avaient l'habitude d'y venir, Claretie, les Goncourt, Barbey d'Aurevilly, Francis Magnard, etc., y venaient toujours avec le même plaisir, attirés et retenus par la bonne grâce de l'accueil.

On oubliait dans ces réunions, où il n'y avait plus de rivaux et de concurrents, où il n'y avait que des camarades, les ennuis professionnels. On causait — et le plus souvent d'autre chose que du métier. On riait — et pas toujours du prochain. On jouait (assez mal, mais avec entrain) des comédies, des charades, dont les membres de ce groupe sympathique étaient à la fois les acteurs et les auteurs.

Henry Maret collabora à une opérette, la *Dernière Fugue de Cléopâtre,* dans laquelle, avouons-le, la majesté de l'histoire était singulièrement méconnue. Sous prétexte qu'il avait faim, Antoine, après la bataille d'Actium, dans laquelle il venait d'être vaincu par Octave, demandait à manger ; et comme on en éprouvait quelque surprise : « Louis XVI, répondait-il, en a bien demandé autant dans la loge du logotachygraphe ! » On ne pouvait certes pas l'accuser d'avoir des connaissances qui retardaient.

Cléopâtre, que les malheurs de son amant laissaient assez indifférente, chantait, mais je ne sais pas sur quel air :

Digitized by Google

Je suis fille d'un Ptolémée
Et je naquis sous un palmier.
Mon estomac est *abîmée :*
Je bois de l'eau de Saint-Galmier....

C'est également sur ce petit théâtre de Montretout que fut représenté le terrible *Ballet des Pieuvres*, dans lequel Henry Maret et Francis Magnard jouèrent avec un remarquable talent le rôle des pieuvres.

Jusqu'aux dernières années de l'Empire, l'auteur du *Tour du monde parisien* semblait avoir pris à tâche de s'écarter de la politique. Il y entra, peut-être malgré lui, vers 1869, en devenant un des rédacteurs de la *Presse libre* — fondée par son collaborateur de la *Guerre d'Amérique*, Malespine — et quelque temps après, de la *Réforme*, qui, avec Vermorel comme directeur, succédait à la *Presse libre*. Ses articles contre le gouvernement dans ces deux journaux nettement républicains furent très remarqués, de même que ceux qu'il publia sous le titre général de « Coups d'ailes » dans le *Rappel*.

Ici se pose une question. En n'envisageant que la meilleure utilisation possible de ses qualités d'écrivain et d'artiste, cette entrée d'Henry Maret dans la politique était-elle heureuse ou funeste ? J'estime pour ma part qu'il avait trop de talent pour les grossières besognes et les basses polémiques du journalisme de combat.

Sans doute, il y apporta autant qu'il le pouvait — pas toujours autant qu'il l'aurait voulu — sa finesse d'esprit et sa délicatesse de style, son humour et son atticisme ; mais plus d'une fois, pour se faire entendre d'un public qui n'aimait guère que la violence, l'exagération et

Digitized by Google

l'emphase, il se voyait obligé de forcer la note, et alors il cessait d'être lui-même.

Ses véritables juges, les délicats, il s'exposait à les dérouter ou à les perdre. Quand il s'adressait à la foule, il n'écrivait plus pour eux.

On regrettait, tout en rendant justice au scepticisme élégant, à la distinction et au charme de ses articles (lorsque ses lecteurs ordinaires lui permettaient de ne pas trop les dissimuler), que des qualités aussi exquises et aussi rares n'eussent pas été réservées à des œuvres d'une plus haute portée et d'un art plus pur.

Dans le roman, au théâtre, dans les œuvres de fantaisie et d'imagination comme dans la critique, ce styliste, entraîné par les passions du jour, n'aurait-il pas été, après avoir donné mieux que des espérances, plus célèbre, sinon plus connu ? N'aurait-il pas occupé et très vite une des premières places ?

Voilà ce que pensaient bien des gens qui, l'ayant apprécié à sa valeur, le tenaient en très haute estime ; mais il pouvait leur répondre qu'on n'est pas toujours libre de choisir sa voie ; que les uns font leur destinée et que les autres la subissent ; que la pure littérature réserve trop de désillusions à ceux qui l'ont aimée d'un amour unique et fervent, et qu'avant tout il faut vivre.

La politique l'avait pris. Elle le garda. Je suis de ceux qui le regrettent un peu.

Pendant la guerre et la Commune, Henry Maret écrivit dans plusieurs journaux dont il ne reste aujourd'hui que des titres presque oubliés. Leur influence cependant fut grande, et ils eurent leur heure de célébrité. J'es-

Digitized by Google

saierai, puisque l'occasion s'en présente, de les faire revivre.

Le *Combat*, dont les bureaux étaient installés rue du Coq-Héron, n° 5, et ensuite rue Tiquetonne, n° 66, parut quelques jours après la proclamation de la République, le 14 septembre 1870. Il avait pour directeur politique Félix Pyat et comptait parmi ses rédacteurs Rogeard, l'auteur des *Propos de Labiénus*, Millière, Benjamin Gastineau, Maurice Lachâtre, Benoit Malon, Vesinier, Pierre Denis, Jules Troubat, Henry Maret.

Le premier numéro, encadré d'un filet noir, contenait, entre autres articles véhéments, sans doute pour justifier le titre du journal, cet appel patriotique, ce cri de guerre et d'alarme, où on reconnaît très vite la prose grandiloquente de Félix Pyat :

« Aujourd'hui l'arme, demain l'outil ! Le sol avant la gerbe ! La patrie avant la vie ! La France avant tout ! Même cri que nos pères : la France ou la Mort !... Après la victoire, nous quitterons le deuil, nous cesserons le feu... et nous reprendrons l'outil en gardant le fusil ! »

Dans les premiers jours d'octobre, le *Combat* donnait 5000 francs pour la fonte d'un canon qui devait s'appeler *la Commune*. Le 28, il publiait son fameux entrefilet sur la trahison de Bazaine et la capitulation de Metz, ces dix ou douze lignes qui affolèrent Paris ; — et en les relisant, en se reportant à cette époque où la France, si durement attaquée et si mal défendue, agonisait, on se sent encore envahi par la même colère, secoué par le même frisson d'horreur :

Digitized by Google

« Fait vrai, sûr et certain, que le gouvernement de la Défense nationale retient par devers lui comme un secret d'État et que nous dénonçons à l'indignation de la France comme une haute trahison.

« Le maréchal Bazaine a envoyé un colonel au camp du roi de Prusse pour traiter de la reddition de Metz et de la paix, au nom de Sa Majesté l'empereur Napoléon III.

« *Le Combat.* »

Qu'on pût être vaincu et si irrémédiablement, personne n'osait le croire. Des manifestants, les mêmes probablement qui au début de la guerre criaient : « A Berlin ! » s'emparèrent, dans les kiosques du boulevard, des numéros du *Combat* et les brûlèrent. Puis, cet auto-dafé n'ayant pas suffi à apaiser leur fureur, ils se précipitèrent dans les bureaux du journal et mirent à mal quelques-uns des rédacteurs.

Le 30 octobre, la nouvelle de la capitulation de Metz, officiellement démentie la veille, était non moins officiellement annoncée.

Bientôt après, le *Combat* ouvrit une souscription pour offrir un fusil d'honneur au soldat français qui tuerait ou qui tout au moins blesserait le roi de Prusse. Ce fusil, *le Pacificateur,* devait porter sur la crosse, gravés en lettres d'acier et entourés de branches de chêne et d'olivier, le nom du héros, la date du jour où aurait été accompli l'acte héroïque, etc.

La souscription (à cinq centimes) produisit 6000 francs. L'ouvrier Oudet, plus tard adjoint au maire du

Digitized by Google

dix-neuvième arrondissement, ajouta à ses cinq centimes une pièce de vers, qui ne valait pas beaucoup plus et qui eut cependant un grand succès :

La mitrailleuse tonne et gronde ;
Guillaume a pris le ton moqueur.
Si le Prussien était vainqueur,
La nuit régnerait sur le monde.
Que l'éclatante vérité
Ferme à jamais son œil oblique (l'œil de Guillaume) ;
Qu'il tonne pour la République,
Le fusil de la Liberté !

Le fusil de la Liberté ne tonna pas, et j'ignore ce que devinrent les 6000 francs. J'aime à croire qu'on s'en servit pour payer les rédacteurs, qui en avaient bien besoin.

Supprimé par le gouvernement de la Défense nationale, le *Combat* fut remplacé, le 7 février, avec la même rédaction, dans le même local (et plus tard boulevard Sébastopol, 38), par le *Vengeur*, dans lequel Millière publia contre Jules Favre son terrible réquisitoire, *le Faussaire*.

Si j'ai parlé un peu longuement du *Combat*, c'est parce qu'on pourra y trouver, si on veut prendre la peine de les y chercher, quelques-uns des meilleurs articles d'Henry Maret, et c'est aussi parce que ce journal, très apprécié par les collectionneurs, est un des plus littéraires de la Commune. Félix Pyat, qui le remplissait de sa prose, est un écrivain de premier ordre, auquel on ne me semble pas avoir assez rendu justice. Sauf Vallès et deux ou trois autres, je ne vois pas, en

Digitized by Google

1871, de journalistes, même célèbres, qui auraient été capables de ciseler la jolie page qu'on va lire, réponse légère et pimpante à une attaque de la *Gazette de France :*

« Je finis de corriger mes épreuves et j'entends chanter le coq !... Voici l'aube ! C'est l heure où les spectres doivent rentrer dans leur tombe. Allez vous coucher, ma mie ! Si vous tardez, on pourrait vous arrêter, reconnaître sur votre linceul le sang de la France, et dans quelques-uns de ses plis une bourse infâme, celle de Judas, pleine des deniers de la trahison... Oui, sous l'écu à la vache et le louis fleurdelisé, des frédérics et des georges, l'or anglais et l'argent prussien, l'or de Quiberon et l'argent de Waterloo ! A la tombe ! allez ! allez vous coucher en paix ! Voici le jour ! Bonne nuit ! »

En même temps qu'au *Combat*, Henry Maret collaborait au *Mot d'ordre*, dont il eut un instant la direction lorsque Rochefort alla siéger à la Chambre, à Bordeaux, — à la *Commune* de Millière, — au *Tribun du Peuple*, fondé par Valentin Simond et Edmond Lepelletier, avec Lissagaray pour rédacteur en chef, et qui ne compta que huit numéros, du 17 au 24 mai.

A l'*Action* (rédacteur en chef : Lissagaray, 6 numéros, du 4 au 9 avril 1871), c'est lui qui, le 7 avril, en quelques lignes émues, apprit aux lecteurs du journal la mort de ce Don Quichotte de la Commune, Flourens :

« La République vient de perdre un de ses plus intrépides défenseurs, la Révolution un de ses plus fermes soutiens.

Digitized by Google

« Notre ami Gustave Flourens est mort.

« Il est mort victime des hommes qu'il avait épargnés au 31 octobre ; les coups de sabre d'un gendarme l'ont étendu sur la terre, comme, au 9 Thermidor, le coup de pistolet d'un gendarme fracassa le crâne de Robespierre.

« Flourens n'est pas seulement un héros ; c'est un martyr.

« Ce furent aussi les gendarmes du temps qui lièrent le Christ sur la croix. »

Les souvenirs de la Révolution, au moment où on en faisait une si misérable parodie, semblaient le hanter, car, le lendemain du jour où il avait comparé Flourens à Robespierre, il écrivait dans un article intitulé : *Souviens-toi de Thermidor :*

« La réaction thermidorienne fut un règne d'assassins. La terreur blanche frappa dans l'ombre, bassement, hypocritement. Ce fut épouvantable et lent. On ne compte plus le nombre des victimes.

« Peuple de Paris, veille sur tes remparts, et, si tu crois devoir faire la paix, ne pose pas sans condition ta main loyale dans des mains sanglantes. Exige avant toutes choses qu'on te laisse tes armes, et que nul ne puisse être poursuivi pour un acte contraire à la journée de conciliation.

« Peuple de Paris, souviens-toi de Thermidor ! »

Un mois après, Paris tombait aux mains de l'armée de Versailles, qui allait en faire un vaste cimetière, et Henry Maret se réfugiait en Belgique chez un de ses amis très connu pour ses opinions bonapartistes. Pendant

Digitized by Google

quelques semaines, comme une bête traquée qui a pu échapper au chasseur, il respira; mais bientôt, prévenu qu'on était sur ses traces, il se hâta de fuir et trouva un nouvel asile dans la maison d'un brave homme qui était fabricant de sellerie rue du Faubourg-Poissonnière.

Il n'y resta pas longtemps. Dénoncé comme bien d'autres (1), arrêté, il fut conduit à la Conciergerie. Dans le cachot où on l'enferma il trouva placardé contre le mur un de ses articles : « le Siège de Venise », que le *Journal officiel* avait publié et que la fédération de la garde nationale avait fait afficher dans tout Paris. De la Conciergerie, il fut transféré à l'Orangerie de Versailles.

Les privations, les fatigues, cette vie d'angoisse qu'il menait depuis quelques mois, après les douloureuses émotions de la guerre, avaient profondément altéré la santé d'Henry Maret. On l'autorisa, par faveur spéciale, à subir sa prévention dans l'ambulance qui avait été installée dans le couvent de la Sainte-Enfance.

Le 21 septembre 1871, il comparut, avec son ancien rédacteur en chef du *Mot d'ordre*, Rochefort, devant le conseil de guerre, et il fut condamné à cinq ans de reclusion. C'était beaucoup pour une vingtaine d'articles d'une exaltation très modérée, si on peut réunir ces deux termes, et qui avaient au moins le mérite

(1) Dans son livre aussi sérieusement documenté que dramatique, *la Semaine de Mai*, Camille Pelletan évalue à 379,828, du 22 mai au 13 juin, le chiffre des dénonciations, chiffre qui, soit dit en passant, peut donner une haute idée de l'âme humaine en général et de l'âme parisienne en particulier.

Digitized by Google

d'être écrits en bon français. Les tribunaux militaires ont toujours eu la main lourde. Heureusement la peine, jugée trop sévère, ne tarda pas à être commuée en quatre mois de détention.

Henry Maret sortit de prison le 21 janvier 1872.

Un journal qui n'a pas eu une destinée très prospère, la *Constitution*, le recueillit. A cause de la peine de cinq ans d'interdiction des droits civils et politiques qui avait été prononcée contre lui, les articles qu'il y donna sont signés Henri Tram.

Il écrivit au *Corsaire*, à l'*Avenir national*, que dirigeait Portalis ; mais la politique à double face que soutenaient ces journaux l'obligea à donner sa démission.

Après un essai de roman populaire qui ne réussit pas, — les *Parents criminels*, commencés avec Guillemot, et qui restèrent inachevés, — Henry Maret passa aux *Droits de l'Homme*, dont les principaux rédacteurs étaient Rochefort, Sigismond Lacroix et Yves Guyot, puis à la *Lanterne*, où un article très agressif lui valut un repos de deux mois à Sainte-Pélagie.

Rédacteur en chef du *Mot d'ordre*, pour la seconde fois, il quitta ce journal pour devenir, le 1er octobre 1880, rédacteur en chef, de la *Vérité* et, le 1er octobre 1881, rédacteur en chef du *Radical*. Le 21 août, il avait été élu député de la 2e circonscription du dix-septième arrondissement.

C'est à partir de cette époque que, pourvu d'un bon journal où il avait ses coudées franches, Henry Maret sembla prendre à tâche d'habituer le public populaire, qui est le plus sot de tous les publics parce qu'il est le

Digitized by Google

plus ignorant, à la polémique incisive sans grossièreté et sans violences, à la causerie aimable et légère, au sourire de l'esprit. Il fit entrer la littérature, qui en avait été si souvent exclue, dans l'article politique. Ses adversaires ne purent s'empêcher de le lire avec un très vif plaisir et, supérieur dans un genre inférieur, il réussit à plaire également aux délicats... et aux autres. Ce qui prouve que, même pour un journaliste, la déclamation, la vulgarité, la mauvaise foi, l'art d'assaisonner les scandales et de distribuer les injures, ne sont pas toujours indispensables, et que rien n'est impossible au talent.

Digitized by Google

PAUL DE CASSAGNAC

Le père du vaillant directeur de l'*Autorité*, Bernard-Adolphe Granier de Cassagnac, avait été chargé, en 1840, par le gouvernement, d'une mission aux Antilles. A peine arrivé à la Guadeloupe, il se rangea parmi les partisans de l'esclavage et gagna ainsi les sympathies des créoles, qui hésitaient — et je crois bien qu'ils avaient raison — à considérer les nègres comme leurs égaux.

Il y avait alors à la Pointe-à-Pitre un ancien officier supérieur de l'Empire, M. de Beauvallon, issu d'une famille de réfugiés protestants de la Rochelle qui s'étaient plus tard convertis. Cet homme avait au plus haut degré les préjugés de race. Après avoir commencé par épouser ses opinions, Granier de Cassagnac finit par épouser sa fille.

Le jour du mariage était fixé, lorsqu'on reçut à la Guadeloupe un numéro du *Charivari*, dans lequel on annonçait que le délégué du gouvernement aux Antilles se disposait à épouser une mulâtresse. M. de Beauvallon prit à peine le temps de faire sa malle. Il monta

Digitized by Google

sur un bateau à voiles, resta trois mois en mer, essuya sans sourciller deux ou trois tempêtes, et, aussitôt arrivé à Paris, prit une voiture et se précipita dans les bureaux du *Charivari* pour demander une réparation par les armes. Il se serait battu avec tous les rédacteurs, l'un après l'autre, si on ne s'était décidé, sans hésitation, à reconnaître et à affirmer dans le journal que sa fille n'était pas une mulâtresse.

Après avoir ainsi obtenu satisfaction, M. de Beauvallon se hâta de quitter Paris, remonta sur un bateau à voiles, passa en mer trois autres mois et débarqua à la Pointe-à-Pitre où son futur gendre et sa fille étaient venus l'attendre. — « Rien ne s'oppose plus à votre mariage, leur dit-il en les pressant sur son cœur. Le *Charivari* a retiré le mot. L'honneur est sauf. »

Paul de Cassagnac a de qui tenir. Comme député aussi bien que comme journaliste, son père devait se signaler par un esprit à l'emporte-pièce, qui n'épargnait personne, pas plus ses amis que ses adversaires. On l'accusait d'avoir un fort mauvais caractère, et il semblait avoir à cœur de ne rien négliger pour justifier cette réputation. Ses boutades manquaient parfois d'atticisme ; mais elles étaient presque toujours très amusantes.

C'est lui qui, interrompant un jour je ne sais plus quel député très désagréable et très gros, lui cria :

— Vous êtes un porc-épic.

— Retirez le mot, dit le président.

— Je retire épic.

En 1851, Paul de Cassagnac commença au lycée

Digitized by Google

Bonaparte ses études, continuées dans divers collèges ou lycées en province, à Foix, à Tulle, à Perpignan, sous la direction de son oncle, l'abbé de Cassagnac, prêtre-universitaire, fort instruit, qui a publié plusieurs ouvrages de linguistique qui ne sont pas sans valeur.

Il fit sa première année de droit à Toulouse et les deux autres à Paris. Son père le destinait à la magistrature. Il préféra le journalisme.

Granier de Cassagnac s'efforça par tous les moyens possibles de contrarier cette vocation qui lui paraissait pleine de dangers. Il alla trouver le directeur du *Nain Jaune*, Théophile Silvestre, et lui dit :

— Je sais que mon fils vous a apporté ou se dispose à vous apporter un article. Je vous demande comme un service personnel de ne rien insérer de ce qu'il vous remettra. Il tient absolument à être journaliste, et moi je ne veux pas qu'il le soit.

Paul de Cassagnac n'en entra pas moins au *Nain Jaune*, quelque temps après, lorsqu'Aurélien Scholl en eut pris la direction. Il écrivit en 1864 dans ce journal une lettre dans laquelle, à propos des *Pommes du Voisin*, il accusait Victorien Sardou de plagiat.

Déjà, en 1862, il avait fondé, avec Gaston de Saint-Valéry et Paul de Saulnières, une revue, l'*Indépendance parisienne* (premier numéro 1er mai), qui vécut peu ; et, l'année suivante, son père l'avait pris à la *Nation*, dont il était devenu rédacteur en chef, pour y faire des articles de bibliographie. Quoique cette rubrique paisible et douce n'ait rien de particulièrement humiliant, il jugea utile d'adopter le pseudonyme de Paul Walter,

Digitized by Google

qui lui permettait sans doute de passer pour un parent éloigné de Walter Scott.

Ce fut ce même pseudonyme dont il usa dans un journal plus jeune et plus vivant que la *Nation* et où il entra dans des conditions vraiment curieuses.

Un de ses articles, dans lequel le polémiste perçait sous le bibliographe, avait été attaqué assez rudement par le *Diogène*. Il se présenta dans la salle peu luxueuse où causaient, sans songer à mal, autour d'une table couverte de tout ce qu'il faut pour écrire — des blagues à tabac, des pipes, des bocks, etc. — quelques rédacteurs du journal, Jules Claretie, Victor Köning, Charles Bataille et deux ou trois autres.

Il salua avec beaucoup de courtoisie, et très calme :

— Messieurs, dit-il, quel est celui de vous avec qui je dois me battre ?

La chose était dite avec tant de bonne grâce que les journalistes provoqués se mirent à rire ; et comme il y a dans le courage et la franchise une séduction, Paul de Cassagnac fut immédiatement sympathique à ces jeunes gens qui débutaient, qui étaient encore capables de camaraderie littéraire.

Jules Claretie appela le garçon de bureau du journal et lui montra les bocks vides, puis, pendant que le modeste serviteur se dirigeait vers la brasserie la plus voisine :

— Monsieur de Cassagnac, dit-il, donnez-vous la peine de vous asseoir. Avant de nous couper la gorge, voulez-vous que nous causions un peu ?

Le garçon de bureau revenait avec les bouteilles de

Digitized by Google

bière demandées. On causa, on but. A défaut de balles, des cigares furent échangés. Paul de Cassagnac exposa ses griefs avec beaucoup de bonne humeur et de verve. On reconnut qu'il avait parfaitement raison de se plaindre. On lui donna toutes les satisfactions qu'il désirait et, de bock en bock, il fut nommé à l'unanimité rédacteur du *Diogène*.

En 1864, une polémique qu'il dirigea dans ce journal contre Aurélien Scholl, à propos du marquis de Hallay-Coetquen, lui procura son premier duel. Après une inutile promenade en Belgique, où ils ne parvinrent pas à échapper à la surveillance de la police, les deux journalistes se battirent à Epernay, sur la grande route, à midi. Scholl, dont un des témoins était Rochefort, reçut un coup d'épée dans le côté.

Le *Diogène* mourut. Il ne lui restait plus que deux abonnés et on n'était pas sûr de les conserver. Granier de Cassagnac obligea son fils à entrer au ministère de l'intérieur, où le gouvernement lui garantissait un traitement de 125 francs par mois ; mais, pour ménager la transition, le journaliste, désormais sans journal, fut autorisé à se réfugier pendant quelques mois dans l'île de Bougival.

L'île de Bougival ne ressemble guère à l'île de la Tortue ; mais Paul de Cassagnac y mena, avec ses amis Bauer, Lefèvre et Lanzirolle, une existence mouvementée, qui se rapprochait sensiblement de celle des boucaniers. On canotait, on pêchait, on tendait des pièges, on couchait dans des huttes, on se levait à l'aube pour chasser un gibier quelquefois imaginaire.

Digitized by Google

On n'avait pas à lutter contre les Espagnols; mais il fallait éviter le garde champêtre.

Lorsque Granier de Cassagnac reprit, en 1866, la direction du *Pays*, son fils, bureaucrate malgré lui, put devenir chroniqueur tout en restant employé. Il entreprit une campagne très violente contre Adolphe Guéroult, rédacteur en chef de l'*Opinion nationale*, qu'il accusa tout simplement d'être le complice de Bismark dans les affaires d'Allemagne. Condamné à quatre mois de prison, il fut gracié par l'empereur, mais renvoyé du ministère. C'était pour lui double bénéfice.

Quelque temps après, le 1er janvier 1867, pour défendre la mémoire de Jeanne d'Arc, qui n'avait peut-être pas besoin d'être défendue, il se battait avec Rochefort.

Ce duel est absolument épique et mérite d'être raconté en détail.

Les adversaires et leurs témoins arrivent à Mouscron, première station belge. Là ils s'arrêtent afin de louer une charrette pleine de paille « pour ramener le cadavre ». Il avait été stipulé sans doute qu'il n'y en aurait qu'un. On rebrousse ensuite chemin vers Tourcoing, et juste en deçà de la frontière on fait une halte. C'est là qu'on va se battre.

Tout à coup surgissent, comme des diables d'une boîte, des gendarmes belges. Ils n'ont pas l'air bien méchant, savez-vous, mais ils sont prêts à exécuter résolument une consigne qui les ennuie. Ils feignent de ne pas comprendre, tant leur humeur est pacifique, pourquoi ces « individus », habillés de noir et très graves, sont venus là. C'est pour avoir tiré sur des

Digitized by Google

pigeons du voisinage — et encore on n'en est pas bien sûr — qu'ils veulent arrêter les témoins et le médecin.

Pendant que se prolongent les pourparlers, le bruit se répand, dans les villages des environs, qu'on vient de découvrir une bande de scélérats, armés de pistolets, de fusils et de canons. Des paysans accourent pour prêter main forte. Il en sort de partout, avec des fourches, des faux ou de solides bâtons ; mais l'attitude digne et l'aspect médiocrement terrible des criminels les déroute et les intimide.

Un des témoins de Rochefort, M. Bauchet, croit le moment venu de donner quelques explications.

D'une voix qu'il s'efforce de rendre persuasive, il commence :

— Citoyens libres de la noble Belgique (mouvement d'attention et assentiment général), souffrirez-vous que vos frères, des Français...

Des Français ! Ils viennent se battre chez nous ! Ils veulent peut-être nous annexer !

On se jette sur l'orateur, en poussant des cris de guerre. C'est une nouvelle bataille de Waterloo qui se prépare. Heureusement les représentants de l'autorité, qui savent unir à l'énergie la douceur, — car pour être gendarme on n'en est pas moins homme, — protègent le malheureux Bauchet et l'entraînent vers Mouscron.

Pendant ce temps, des douaniers français arrêtent un des témoins de Paul de Cassagnac, le comte de Puifferat, « pour contrebande et transport d'armes belges en France, sans payer les droits ». Il n'est relâché qu'après avoir fourni la preuve que les pistolets

Digitized by Google

dont il est porteur viennent de chez un armurier français.

On va chercher à Mouscron M. Bauchet. Paul de Cassagnac et Rochefort, que toutes ces émotions ont creusés et qui ont besoin de prendre des forces, se réfugient dans une ferme, et dévorent, dans deux salles séparées, quelques volailles égorgées en leur honneur.

Enfin on passe la frontière française ; mais un groupe de curieux, de plus en plus intéressés, s'attache aux pas des deux journalistes et de leur escorte. La bande des habits noirs piétine en pleine boue. Elle arrive à Tourcoing en fâcheux état, et se hâte de reprendre le train.

On avait télégraphié à Paris ; et à la gare du Nord des voitures attendaient. Vers cinq heures du matin, par un temps affreux, elles transportent les deux adversaires et leurs témoins dans la plaine Saint-Denis. C'est là que le duel a lieu. On avait mis beaucoup de temps pour y arriver. Un des témoins donne le signal. Deux coups de feu partent presque en même temps, et Rochefort est touché à la hanche (1).

A la fin de cette même année 1867, Vermorel, dans le *Courrier français*, attaqua avec une extrême violence Granier de Cassagnac, qui de son côté ne l'avait pas ménagé. Paul de Cassagnac envoya ses témoins à Vermorel, qui refusa de se battre, ne voulant pas, disait-il, qu'un duel mît fin à la polémique. Il alla alors l'atten-

(1) On a prétendu (mais c'est probablement une légende) qu'il fut sauvé par une médaille de la Vierge cachée à son insu dans la ceinture de son pantalon et sur laquelle la balle s'aplatit.

Digitized by Google

dre à la porte de son journal, et lui cracha au visage. Cette affaire, dans laquelle les torts avaient été réciproques, se termina par un procès.

C'est à cette époque que Paul de Cassagnac devint rédacteur en chef du *Pays*, où il défendit avec plus de talent que de prudence le journaliste Kerveguen, qui avait été accusé et qui fut convaincu d'avoir vendu sa plume. Une polémique moins hasardée — à propos de l'attentat de Berezowski contre Alexandre II — fut suivie d'un duel avec Jules Lermina qui, dans le *Corsaire*, avait défendu le réfugié polonais. Jules Lermina fut blessé.

Déjà le jeune journaliste du *Pays* s'était fait une réputation de polémiste ; mais il ne la mérita, comme il arrive assez souvent, que quelques années plus tard, lorsque sa prose se fut un peu assagie. Elle en avait bien besoin.

Dans les dernières années de l'Empire, il n'était pas de ceux qui se font le plus écouter, mais de ceux qui se font le plus entendre.

On ne peut pas dire qu'il n'avait pas de talent ; mais ce talent manquait de charme, de finesse et de distinction. Quand on prenait la peine de l'étudier avec soin, on y découvrait plus de vigueur que de souplesse et moins d'esprit que de violence. Trop souvent même, cette vigueur n'était que factice, et la violence avait quelque chose d'apprêté qui sentait les exagérations du matamore ou le boniment de l'hercule forain :

— Approchez, messieurs et dames ! C'est moi qui suis le terrible lutteur dont vous avez vu le nom sur

Digitized by Google

l'affiche. Tâtez mes biceps. Jamais vous n'avez eu l'honneur d'en contempler de semblables.

De ce Cassagnac de la première manière, qui n'était certes pas la bonne, voici un exemple pris entre mille, un article du *Pays* (du 3 juin 1868) contre un journaliste de dixième ordre, A. Rocher, qui faisait la critique judiciaire au *Figaro :*

« M. de Villemessant s'est souvent attiré des rancunes mortelles en ne surveillant pas assez la besogne des gens qui se glissent dans sa maison et y tripotent à son insu.

« Mais puisqu'il ne met pas ses amis, nous par exemple, à l'abri d'une attaque, nous lui demandons la permission d'agir pour son compte et d'écheniller sa feuille.

« Si, tout en la secouant, il en tombe quelqu'un, nous le laisserons par terre et ce sera fini, pour cette fois du moins.

« Nous avons secoué la branche, et M. A. Rocher est tombé.

« Il est là, étendu, jaune de visage et louche de regard.

« Nous dirons à M. A. Rocher ce que Hernani disait à Carlos :

« Va, je ne te cherchais pas. »

« Nous l'avons trouvé et nous le prenons.

« Tant pis pour lui ! Notre poignet est nerveux et le sien est flasque. Il n'est pas de taille. Tant pis pour lui !

« Ils se disent journalistes, hommes de lettres, ces gens-là, et ils n'ont ni esprit ni talent. Ils parlent, d'habitude, des cocottes, des acteurs, des scandales, et osent

Digitized by Google

parfois nous insulter, nous qui combattons fièrement pour de grandes idées, pour les idées de politique, de religion, de foi, d'ordre.

« Ils viennent à nous en rampant à travers les herbes, et ils nous mordent au talon, parce qu'ils savent que notre tête est haute et que nous ne regarderons pas en bas.

« Mordez, mordez, pucerons de lettres : vous n'arriverez pas à nous faire une blessure ; c'est tout au plus si vous produirez la démangeaison. »

Remarquons en passant que le puceron ne mord pas. Evidemment Paul de Cassagnac s'est trompé d'insecte.

Un mois après la publication de son article contre A. Rocher, le rédacteur en chef du *Pays* allait avoir affaire à un adversaire plus sérieux. Il venait d'attaquer très violemment dans son journal Jules Favre, lorsqu'un officier de marine se présenta dans les bureaux du *Pays* et demanda à le voir. Aussitôt introduit dans le cabinet directorial, cet officier, qui paraissait fort irrité, se précipita vers le rédacteur en chef et le souffleta. Des explications assez confuses qui accompagnèrent le geste il résultait que l'inconnu se faisait le champion du vieux démocrate insulté. Conservant son sang-froid, peut-être parce qu'il se demandait s'il ne se trouvait pas en présence d'un fou, Paul de Cassagnac se borna à réclamer une réparation par les armes. L'autre s'empressa de tendre sa carte de visite sur laquelle on pouvait lire :

ERNEST LULLIER

Lieutenant de vaisseau,

Digitized by Google

et il signa même, dit-on, une attestation qu'il avait, sans être provoqué, souffleté le rédacteur en chef du *Pays*. Si ce détail, que je trouve dans quelques journaux du temps et que je me garde bien de garantir, est authentique, c'est la première fois que pour une gifle on aura demandé un reçu.

Ernest Lullier, dont l'enfance avait été fort malheureuse, ce qui explique et excuse bien des choses, avait en 1868 une trentaine d'années. Il passait dans la marine pour un officier d'avenir, et était l'auteur de quelques ouvrages remarquables (1). Malheureusement, son exaltation, son excessive irritabilité, son orgueil maladif et ses idées très nettement républicaines dans le plus aristocratique de tous les corps, le rendaient suspect, lui attiraient d'irréconciliables haines, et on n'attendait qu'une occasion de le frapper. Lorsque, sur le *Fleurus*, il eut pris fait et cause pour des marins trop sévèrement punis, à son avis, par le commandant Lapière, on se hâta de le mettre en réforme pour insubordination. Il se pourvut devant le conseil d'Etat, et vint à Paris, où un de ses premiers actes fut, comme on vient de le voir, de venger, en soufflétant le journaliste qui l'avait injurié, celui qu'il appelait « son second père », ce Jules Favre qu'on s'obstinait à considérer comme un

(1) En 1866 : *De l'esprit de progrès sur la flotte* (chez Dupont) — En 1867 : *Mission politique et maritime de la France au dix-neuvième siècle* (chez Dentu) — *La vérité sur la campagne de Bohème en 1866 ou les quatre grandes fautes militaires des Prussiens* (chez Tanera) — *Essai sur l'histoire de la Tactique navale et des évolutions de mer* — *La Marine du passé et la Marine contemporaine* (chez Tanera).

Digitized by Google

grand citoyen et qui n'était à tout prendre — il le prouva en 1870 — qu'une urne lacrymatoire peinte en rouge.

Le lendemain du jour où il avait reçu la visite de l'irascible lieutenant de vaisseau, Paul de Cassagnac déclarait, dans un article à allures dédaigneuses, que Lullier était un faux officier de marine, honteusement rayé des cadres ; qu'il ne se battrait pas avec un pareil « polichinelle », et qu'il le déférait tout simplement à la police correctionnelle.

L'affaire se jugea, le 15 août 1868, devant la 6e chambre, et Lullier fut condamné à quelques mois de prison. Le même jour, Paul de Cassagnac était nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Bien récompensé, mais *très sincère* (je ne saurais trop insister sur ce point), son zèle semblait augmenter à mesure que diminuaient les chances de durée de l'Empire. En plus d'une occasion il se montra plus bonapartiste que Napoléon III. Il venait à peine d'être décoré lorsqu'il attaqua le prince Napoléon, cousin de l'empereur, et avec une telle âpreté que le gouvernement se crut obligé d'en manifester ses regrets dans le *Journal officiel*. On estimait sans doute que ceux qu'il défendait, il les défendait trop.

La série de ses duels n'était pas close, et, le 29 août 1868, il se battait avec Lissagaray. Celui-ci, qui était son cousin, — un cousin éloigné, surtout par les opinions, — avait publié contre lui et contre son père un article dans lequel il déclarait, avec une certaine inconséquence, que les Cassagnac étaient indignes de son épée et de sa plume.

Digitized by Google

— Je vous ferai avaler l'une et l'autre, répliqua Paul de Cassagnac.

Ce duel de famille eut lieu dans les bois du Vésinet. Lissagaray fut blessé à trois reprises et resta au lit pendant trois mois. Rétabli, il se hâta d'envoyer de nouveaux témoins à son cousin.

« Monsieur, répondit celui-ci, je vous ai laissé, troué comme une écumoire. J'ai pu consentir à être votre adversaire ; il me répugne d'être votre charcutier. »

Avec ce même dédain d'un haut baron du journalisme qui regarde de haut la tourbe des « folliculaires », il repoussa un duel-réclame que lui proposait ingénument un jeune publiciste, un excellent garçon, très peu instruit, très dépourvu de style, mais qui brûlait du désir de devenir célèbre — et qui en est mort : Victor Noir.

— J'ai le choix des armes, lui dit-il dans son journal. Je choisis l'orthographe. Vous êtes mort.

Se battre avec lui était devenu un nouveau genre de sport, dangereux mais passionnant. Il ne s'y prêtait pas toujours. Tout son temps y aurait passé. Estimant, à tort ou à raison, que son premier duel avec Rochefort lui suffisait, il en refusa un second qui lui était offert ; mais, en adversaire loyal qui combat avec l'épée et non avec le couteau, il ne voulut pas qu'on se servît de son refus pour nuire au célèbre lanternier ; et, afin de mettre les choses au point, il écrivit à Albert Wolff cette lettre qui donne bien l'idée de son caractère aussi généreux et droit que violent :

Digitized by Google

« Mon cher ami,

« Je reçois à l'instant un journal où je lis les lignes suivantes :

« Le sieur Rochefort a essayé de reconquérir la « considération par un duel avec M. Paul de Cassagnac : « il n'a pas réussi. Aucun galant homme ne peut plus se « trouver en présence de *l'Assommeur*. »

« Je viens protester de toutes mes forces contre une insinuation qui tendrait à me faire jouer un rôle odieux. Si je ne me suis pas battu avec M. Rochefort, c'est que je croyais en conscience n'avoir pas excédé vis-à-vis de lui mon droit légitime de discussion. Je ne puis donc admettre qu'on s'empare de mes paroles, de mes actes, de ma conduite, pour en faire un usage que je réprouve absolument. M. Henri Rochefort me comptera toujours, non seulement parmi ses adversaires politiques, mais encore parmi ses ennemis personnels. Tant que je vivrai, tant qu'il outragera ce que j'aime et ce que je défends, c'est-à-dire l'Empire et l'empereur, il me verra devant lui, passionné, acharné, implacable. Mais jamais je ne souffrirai qu'on se serve de moi pour déshonorer un homme, alors même que je le hais de toute la haine de mes principes. Je marche isolé dans ma vie de lutte et de fièvre, et aucun allié ne s'imposera à moi. Je repousse donc toute solidarité avec ceux qui poursuivent à leur façon leur œuvre de vengeance contre M. Rochefort. Pour ce que je veux faire, je me sens assez de courage et de foi, Dieu aidant, pour l'accomplir tout seul. »

Digitized by Google

A l'époque où il écrivait cette lettre, Paul de Cassagnac venait d'avoir un duel avec Flourens, qu'il avait blessé trois fois. C'était son chiffre.

L'Empire qu'il défendait si vaillamment touchait à sa fin. Peut-être y contribua-t-il, avec bien d'autres qui furent comme lui imprudents et aveugles.

Tandis que quelques sages qu'on n'écoutait pas — on ne les écoute jamais en France — s'efforçaient d'avertir, d'arrêter, toute une nation prise de vertige et qui croyait la victoire inévitable, simplement parce qu'elle la désirait, tandis qu'en province comme à Paris se multipliaient les manifestations de ce chauvinisme qui n'est que le patriotisme des imbéciles, le *Pays* attaquait le ministère Ollivier, qu'il appelait « le ministère de la honte », et poussait avec ardeur à la guerre qui était, assurait-il, « impérieusement réclamée par les besoins de la dynastie ».

D'autres, qui avaient réclamé cette guerre comme un triomphe certain pour le pays, s'abstinrent, sans doute par modestie, d'y prendre part. Paul de Cassagnac du moins, après avoir payé de sa plume, paya de son épée.

Il s'engagea dans les zouaves de la garde, corps d'élite où il fut à sa place. Il assista à la bataille de Sedan, et, fait prisonnier, fut interné à Kosel, en Silésie.

Granier de Cassagnac avait eu l'idée très heureuse de fonder un journal, le *Drapeau*, imprimé à l'étranger et envoyé aux soldats prisonniers. Son fils fut naturellement un des principaux rédacteurs de ce journal, et les articles qu'il y publia comptent parmi les meilleurs

Digitized by Google

et les plus louables qu'il ait écrits. Ranimer le courage des vaincus, apporter un peu d'espérance à ceux que la lutte a brisés et qu'humilie la défaite, faire luire dans la nuit du présent l'aurore de l'avenir, c'était servir la patrie aussi utilement que sur les champs de bataille.

De Kosel, Paul de Cassagnac alla passer quelque temps à Venise pour y rétablir sa santé. A son retour, il rédigea dans le Gers l'*Appel au peuple*, et au mois de mars 1872, il revint reprendre à Paris la direction du *Pays*.

C'est à partir de cette époque qu'il devint réellement populaire — populaire par la haine des républicains au moins autant que par l'espèce de culte qu'avaient pour lui les partisans de l'Empire.

Tant qu'il avait soutenu le régime qui venait de disparaître, ses qualités ne s'étaient pas encore suffisamment développées et étalées. Il avait besoin d'être vaincu comme homme de parti pour briller et triompher comme journaliste. Comme à tout bon polémiste, l'opposition lui était nécessaire.

Dans ce rôle nouveau, son style, d'abord trop brutal et trop mêlé de gasconnades, de *cyranismes*, acquit plus d'éclat et plus de finesse. Les outrances qui faisaient le fond de son talent, si elles ne s'atténuèrent pas, se revêtirent du moins d une forme plus littéraire. Il garda toujours la trique solide dont il s'é ait servi pendant plus de dix ans, avec autant de plaisir que de vigueur, mais il en orna la poignée de fines ciselures. Et c'est ainsi qu'il put aller, sans avoir perdu trop de temps, des passionnés aux délicats, de la foule à l'élite.

Digitized by Google

Les injures que s'adressent les défenseurs et les adversaires de régimes également mauvais ne comptent pas, s'il ne s'y mêle un peu de littérature et d'art. C'est la seule chose qui classe, au milieu des valets de plume, un véritable écrivain égaré dans le journalisme, la seule qui, longtemps après que les polémiques sont oubliées, puisse faire vivre un polémiste.

Digitized by Google

EDOUARD DRUMONT

Comme Ludovic Halévy, comme Coppée, Edouard Drumont est un Parisien de Paris.

Il est né, le 3 mai 1844, dans une maison de la rue Saint-Honoré, une maison d'aspect respectable, bien tenue, pourvue d'un escalier bien ciré et d'un concierge hostile aux visiteurs pauvrement vêtus, une maison très parisienne, dans laquelle on n'admettait pas de locataires suspects de ne pas payer leurs termes, mais où il y avait eu deux cas de folie, un suicide, trois viols et trois infanticides.

La famille paternelle de l'auteur de la *France juive* était originaire des Flandres. Depuis de longues générations elle comptait, parmi ses membres, des ouvriers, des forestiers, des gens de petite vie et de grand cœur, des Français de France habitués au travail probe et que la pauvreté n'effrayait pas. Le grand-père était peintre en armoiries pour voitures, et, de même que les artistes d'aujourd'hui mettent du métier dans leur art, ce brave homme, qui ne cherchait pas à s'enrichir, mettait de l'art dans son métier.

Digitized by Google

Le grand homme de la famille, l'oncle de la mère d'Edouard Drumont, Alexandre Buchon, a laissé un nom très estimé. D'abord journaliste, vers 1820, au *Censeur européen* et à *la Renommée*, il commença en 1824 la publication de l'énorme recueil des « Chroniques nationales françaises », qui devait fournir aux historiens une masse de précieux documents. Pour indiquer la somme de travail que représentait cette collection, il suffira de dire qu'elle comptait, en 1829, quarante-sept gros volumes in-8°.

Après avoir été répétiteur dans un collège, le père d'Edouard Drumont vint à Paris pour y suivre les cours de l'Ecole des Chartes. Secrétaire d'Alexandre Buchon, il dut à ces fonctions, qui lui rapportaient plus de travail que d'argent, de connaître et d'épouser la nièce du vieil historien. Leur amour naquit entre deux tomes des « Chroniques nationales françaises ». La seule dot que la jeune fille apporta à son mari, ce fut une place d'expéditionnaire à l'Hôtel de Ville, obtenue par l'entremise de Buchon.

Les expéditionnaires de l'Hôtel de Ville, sans doute parce qu'ils travaillent beaucoup plus que les autres commis, ne gagnent pas grand'chose ; mais ils gagnaient encore moins en ce temps-là. Le ménage Drumont était très pauvre. Il fallait des prodiges d'économie pour équilibrer un budget qui tendait toujours à boiter d'un côté ou de l'autre, et, sans les gratifications, on n'y serait pas arrivé. Malgré cette nécessité de dépenser le moins possible et de vivre de privations, l'expéditionnaire, très instruit, très intelligent, trouvait encore quelques sous

Digitized by Google

pour acheter des vieux bouquins sur les quais, et oublier, en les lisant, que l'érudit avait été obligé, pour ne pas crever de faim, de devenir un rond de cuir.

Edouard Drumont commença ses études sous la direction de son père, qui était un maître excellent. Il les continua dans une pension de la rue d'Anjou dont les élèves suivaient les cours du lycée Bonaparte. On le mit ensuite au lycée Charlemagne, avec l'espoir que cette transplantation lui permettrait de travailler un peu plus. Excellent élève jusqu'à sa troisième, il semblait s'être brusquement décidé à se reposer sur ses lauriers et à devenir, non pas un cancre, mais un de ces écoliers sceptiques et désabusés qui assistent aux leçons du professeur sans y prendre aucun intérêt et sans y trouver aucun agrément. Il passa tout de même son bachot. Des manuels, lus et relus sans plaisir mais avec une louable persévérance, lui permirent de répondre tant bien que mal aux inutiles questions que lui posèrent d'ennuyeux examinateurs.

Son père venait de mourir. A cause des excellents souvenirs qu'avait laissés ce brave homme, bon républicain (avant qu'il y eût intérêt à l'être) et fonctionnaire irréprochable, on le prit à l'Hôtel de Ville, en quelque sorte par charité.

Je ne sais pas s'il existe à l'Hôtel de Ville un bureau des champignons ; mais Edouard Drumont a raconté dans un de ses livres qu'on l'avait chargé « des expéditions et des ampliations pour autorisation d'ouvrir des carrières et des champignonnières ». Il s'acquittait d'ailleurs si mal de sa besogne qu'on lui demanda comme un service

Digitized by Google

de ne rien faire du tout. C'était plus agréable pour lui et moins coûteux pour l'Etat.

Pendant quelques mois, le jeune employé, traité en rentier, passa son temps à déambuler dans les corridors de l'Hôtel de Ville. Personne ne les connaissait mieux que lui. Etait-il fatigué de se promener, il entrait dans un des bureaux et y fumait tranquillement deux ou trois cigarettes. Ses chefs l'appréciaient beaucoup : il était à leurs yeux une sorte de commis de luxe, par lequel se manifestaient leur libéralisme et l'inépuisable largesse du gouvernement. Ses collègues lui étaient reconnaissants du travail qu'il ne faisait pas, parce que s'il l'avait fait, ils auraient été obligés de le refaire.

Il aurait pu tout aussi bien rester chez lui ; mais il connaissait ses devoirs, et il tenait à les remplir. Chaque jour, aux mêmes heures, il venait se promener devant les bureaux, sous l'œil bienveillant des huissiers. A la fin du mois, il émargeait.

On aurait tort de lui reprocher ce mépris pour les humbles besognes auxquelles s'astreignaient les autres commis. Lorsque l'Etat, qui, à toutes les époques, semble avoir pris à tâche de nourrir les imbéciles, sous prétexte qu'ils sont en majorité, fait par hasard une exception en faveur d'un homme de talent, j'estime qu'il faut lui en savoir gré.

D'ailleurs, au bout de cinq ou six mois de ces promenades bureaucratiques, Edouard Drumont se déclara satisfait, et il donna sa démission pour se consacrer à la littérature.

Dans la maison où il logeait, il avait comme voisin

Digitized by Google

un vague littérateur, Alfred d'Aunay, qui écrivait dans des feuilles bizarres, le *Triboulet*, la *Gazette du progrès*, le *Diable boiteux*, la *Banlieue*, le *Train de plaisir*, journal-indicateur, et qui venait de fonder le *Moniteur du Bâtiment*. Ce fut dans ce dernier journal, médiocrement littéraire, qu'Edouard Drumont débuta, grâce à la protection d'Alfred d'Aunay, mais bien moins comme rédacteur que comme employé chargé d'aller recouvrer les quittances d'abonnement.

Le *Moniteur du Bâtiment* cessa bientôt de paraître, et Drumont, pour s'être trop fié à un journal de maçons, resta sur le pavé. Il entra, après une période d'atroce misère, à la *Presse théâtrale*, de Giaccomelli, où avait également débuté Rochefort, et, lassé de n'avoir, en fait d'appointements, que quelques billets de concerts difficiles à caser, il alla se présenter à l'éditeur Pick de l'Isère, qui lui offrit une place de commis voyageur dans sa maison.

C'était un singulier type, un type comme on n'en voit plus, que l'habile faiseur et l'excellent homme qu'on appelait « le Balzac des éditeurs ». Je m'en voudrais, puisque l'occasion s'en présente, de ne pas le présenter au lecteur dans un ouvrage où, élargissant à dessein le cadre de mes biographies, j'essaie de multiplier, autant que possible, les anecdotes et les portraits.

Le libraire excentrique qui voulait faire entrer Edouard Drumont dans l'armée de ses commis voyageurs, s'occupait presque uniquement de colportage. Il était le Napoléon de la camelote littéraire. Ses livres, mal imprimés, *ornés* d'horribles gravures, se répandaient,

Digitized by Google

invincibles, dans toute la France et une partie de l'Europe. Dans sa boutique mal rangée où abondaient les « rossignols », il n'y avait d'intéressant que lui-même.

A l'époque où Drumont s'adressa à lui, un des auteurs de sa maison, Fernand Desnoyers, venait de le portraicturer dans une brochure fort curieuse qui a pour titre : *Une Journée de Pick de l'Isère*. Cette journée se divise en douze scènes. Les deux qu'on va lire sont les plus significatives et celles qui se rapportent le mieux à mon sujet :

« Scène 1re. PICK DE L'ISÈRE, seul, dans ses bureaux. Il a le gilet impérial broché d'aigles en soie (on entend sonner lentement l'horloge de Notre-Dame). — Déjà cinq heures du matin ! Pas un de mes commis n'est encore là ! En janvier ! Que font-ils ? Ils dorment peut-être ! Si je le savais, je les flanquerais tous à la porte ! Ma tête bout ! Un monde d'idées passe dans mon front ! Quatre cent cinquante *Code Napoléon*, six cents *Histoire héroïque des Français*, à expédier aujourd'hui ! cent soixante-quinze *Cuisinier*, deux cents almanachs ! Et le *Trésor de la maison* utile à tous, réclamé des familles, fondé par moi ! Et les cartes du *Nouveau Paris !* Comment suffire seul à tant de besogne ! Oh ! les détails, les détails, voilà ce qui me tue ! Ne trouverai-je jamais un homme, un misérable, capable de me comprendre et de m'aider !... (Parcourant sa correspondance.) Ah ! des lettres de femmes ! Insensées ! Elles croient que j'ai le temps ! — Voilà qui est plus sérieux, la correspondance de mes braves voyageurs, mes compagnons d'armes ! Qu'est-ce ? En voilà un qui ne m'envoie qu'un

Digitized by Google

mandat de quatre cents francs et ne place qu'*avec peine*, écrit-il, mon *Histoire de la Guerre d'Orient !* Mamelon vert ! Je vais le tancer comme il le mérite. — Il se dit malade, le niais ! S'il se portait bien, où serait le mérite ? — A la bonne heure, le chef de ma brigade de Bordeaux va bien. Tous les jours, des expéditions nouvelles ! Il s'est emparé de trois villages, hier, et le voilà qui marche sur Bayonne !...

« Scène IX. — PICK ; UN MONSIEUR. — LE MONSIEUR. Est-ce ici que demeure l'avoué, monsieur, s'il vous plaît ? — PICK. Non, monsieur, non. — LE MONSIEUR, se retirant. Ah !... je vous demande pardon... — PICK, le ramenant par le bras. Ce n'est pas une raison pour vous en aller, monsieur. Je suis libraire, moi, monsieur ! Qu'allez-vous faire chez un avoué ? Vous avez un procès ? Avec qui ? Avec votre beau-père, votre femme, vos enfants ? Procès en séparation de corps, peut-être ? Oh ! les femmes, les femmes ! Tenez, monsieur, je viens d'éditer précisément un petit volume sur le mariage, *le Mariage au dix-neuvième siècle*, par M. Thévenin ; votre cas s'y trouve. Ce livre fera parfaitement votre affaire. Prenez-le... — LE MONSIEUR. Vous vous trompez, monsieur ; il ne s'agit pas de procès en séparation de corps... — PICK. Ah ! très bien ! J'ai ce qu'il vous faut. Prenez mon *Véritable Conseiller en affaires ;* vous y trouverez de bien meilleurs conseils, en toute matière litigieuse, que ne pourraient vous en donner les avoués. — LE MONSIEUR. Mais, monsieur... — PICK. Mais, monsieur, je vous affirme que c'est ce livre-là qui vous convient et que vous le prendrez. Je ne suis pas un imposteur ; je sais ce qu'il vous

Digitized by Google

faut ; il ne sera pas dit que vous serez entré chez moi et que vous en sortirez les mains vides, quand je puis vous les remplir de vérités et de bons conseils. Ce n'est pas, vous pensez bien, le besoin de gagner quatre francs, prix de cet excellent ouvrage, qui me pousse à vous le faire acheter. Vous et moi, monsieur, nous sommes au-dessus de cela.

« Allons, monsieur, prenez vite, et courez lire le *Véritable Conseiller en affaires*. Faites-le lire à vos amis et connaissances. — LE MONSIEUR. Mais, monsieur... PICK (lui mettant sous le bras le volume qu'il vient d'envelopper). Mille pardons, monsieur, à une autre fois ! Je suis très pressé. Tout mon monde ne travaille que quand je le regarde. C'est quatre francs. J'ai bien l'honneur de vous saluer. (Le monsieur paie et s'en va.) »

Cette scène prise sur le vif, Pick de l'Isère la joua une fois de plus devant Drumont. Il l'accompagna chez plusieurs boutiquiers où il entra comme chez lui, et, en quelques instants, grâce à son merveilleux bagout, casa un certain nombre de *Code Napoléon* et de *Trésor de la Maison*.

— Vous voyez, dit-il ensuite en manière de conclusion, que ce n'est pas bien difficile.

L'élève essaya d'imiter le maître ; mais la foi lui manquait, et il n'avait pas l'âme d'un commis voyageur. Son échec fut complet, et il n'insista pas.

Un hasard heureux, qu'il avait bien mérité après tant de déboires, lui fit connaître un homme qui devait exercer sur son esprit, et en même temps sur sa destinée littéraire, une très grande influence.

Digitized by Google

Henri Lasserre — c'est de lui qu'il s'agit — venait de fonder le *Contemporain*. Il s'intéressa à Drumont, en qui il devina un curieux tempérament d'écrivain, une intelligence très vigoureuse, mais qui n'était pas assez sûre d'elle-même et cherchait encore sa voie. L'ayant jugé à sa valeur, il l'accueillit dans son journal et dans le groupe dont il était le maître incontesté.

Les rédacteurs du *Contemporain*, de Riancey, Léon Gautier, Arthur de Boissieu, de Freycinet (qui signait Alceste), se réunissaient chez leur directeur qui habitait alors rue de Seine. Parfois y venaient aussi Barbey d'Aurevilly, Raymond Brucker et Théophile Sylvestre.

Bien supérieur à ses œuvres et surtout à sa réputation, Henri Lasserre était un causeur brillant, un remueur d'idées, un merveilleux accoucheur d'esprits. Drumont lui doit beaucoup, et je ne crois pas qu'il l'ait oublié.

Dans ce milieu où rien n'était médiocre et banal, ni les idées ni les hommes, le jeune journaliste, qui n'avait encore produit que des œuvres sans portée, apprit également à penser et à écrire. Alors que la plupart de ses confrères faisaient leur éducation intellectuelle dans des cafés de Bohème, entre une pile de soucoupes et une boîte de dominos, il commençait à s'apercevoir que le boulevard ne forme pas tout l'univers, que l'humanité ne se compose pas uniquement d'actrices ou de jockeys, et qu'il y a des questions très hautes qui demandent à être traitées sérieusement. C'est sans aucun doute pendant cette période de sa vie que son talent s'affermit, se fortifia par la réflexion et l'étude, prit une gravité et une

Digitized by Google

vigueur qui, même dans la presse de ce temps-là, n'étaient pas communes.

Ces qualités, lorsque le *Contemporain* eut disparu, Drumont les transporta, après un court passage à l'*Univers* de Louis Veuillot, dans des journaux qui avaient la prétention d'être légers, amusants, et qui la justifiaient quelquefois. Il fut un des premiers rédacteurs de la *Chronique illustrée*, fondée par son ami Alfred d'Aunay, et qui, au mois d'août 1868, succéda au *Petit Figaro*.

Dans la *Chronique illustrée*, Drumont fit un peu toutes les besognes : des études sur le vieux Paris, qui déjà le tentaient, des comptes rendus académiques, des portraits d'hommes du jour. Ses articles sont en général fort remarquables, et pour peu qu'on ait l'habitude du journalisme, on reconnaît tout de suite, en les lisant, qu'ils n'ont pas été bâclés.

Quelque soignée qu'elle fût, sa prose lui rapportait peu. La *Chronique illustrée* ne manquait pas de rédacteurs ; mais elle manquait d'argent. Cependant on y était payé, et, deux fois par semaine, les jours où paraissait le journal, la rédaction dînait, aux frais du caissier, à la brasserie de Fleurus, dont le jardin, un jardin miniature avec des arbres nains, donnait sur le Luxembourg.

Souvent Alfred d'Aunay publiait en première page le portrait d'un des grands journalistes de Paris, auquel était consacré presque tout un numéro. Lorsqu'arriva le tour d'Emile de Girardin, Drumont fut chargé de l'étude critique et biographique qui accompagnait le portrait. Cette étude, très élogieuse, plut beaucoup à

Digitized by Google

l'ancien fondateur de la *Presse*, et, pour lui en témoigner sa gratitude, il le fit entrer à la *Liberté* dont il était alors directeur.

La *Liberté* avait été créée le 16 juillet 1865. Dirigée par un certain Charles Muller, dont le nom n'est pas passé à la postérité, elle n'avait aucune espèce d'importance. Emile de Girardin l'acheta, à la fin de l'année 1865, pour 30,000 francs, et on peut dire qu'après l'avoir achetée, il la ressuscita. Il réunit du jour au lendemain, parce qu'il sut les payer, d'excellents rédacteurs, Clément Duvernois, Vermorel, Hector Pessard, Paul de Saint-Victor, Castagnary, Oscar de Poli, Xavier Eyma et l'énorme baron Brisse, qui arrivait au journal les poches pleines de victuailles offertes à titre d'échantillons par des épiciers, des charcutiers ou des marchands de volailles.

Dans son journal, qui même aujourd'hui pourrait servir de modèle et qui était pour les débutants une très bonne école, ce qui caractérisait Emile de Girardin, c'était le génie du détail. Il pensait à tout, s'occupait de tout. Il avait pour principe qu'un habile directeur ne doit rien négliger, pas même les fausses nouvelles qui sont presque toujours les plus intéressantes (mais à condition de ne pas en abuser), pas même l'information invraisemblable, le canard, qui a son public. C'est la *Liberté* qui raconta, en 1866, que, pendant la nuit de Noël, un mauvais plaisant avait mis six écrevisses dans le bénitier de Notre-Dame de Lorette. L sacristain les y trouva et les déposa soigneusement sur les marches de l'église. Le soir, ce brave homme, qui était

Digitized by Google

allé aux Halles pour réveillonner, rencontra, rue Montmartre, les six écrevisses, qui, sans se presser, se dirigeaient vers la Seine. Cette petite histoire eut un énorme succès. Presque tous les journaux de province et de l'étranger la reproduisirent; et comme elle était imprimée, personne n'osa ne pas y croire.

A la *Liberté*, où il connut enfin la joie d'être sérieusement payé, — il avait 300 francs par mois, — Drumont faisait du reportage et rédigeait la « Dernière heure du Corps législatif ». De temps en temps on lui confiait la critique littéraire et le portrait de célébrités du jour.

Avant d'avoir obtenu de la reconnaissance d'Emile de Girardin une situation relativement avantageuse et qui pouvait lui paraître sûre, il lui était arrivé une petite aventure assez désagréable que ses ennemis ont beaucoup exagérée. Je vais essayer de la remettre au point. Il faut pour cela revenir sur nos pas, car cet épisode se déroula pendant les années 1867 et 1868.

Lorsqu'il eut quitté, par des raisons majeures, le *Contemporain*, Edouard Drumont entra, probablement sur la recommandation d'Henri Lasserre, à l'*Univers*. Il se trouva un peu gêné dans ce journal trop envahi par les polémiques religieuses, et Louis Veuillot, à son tour, l'appuya auprès de Villemessant par cette lettre du 28 mars 1867, qui a été reproduite dans le premier numéro du *Diable à Quatre:*

« M. Jouvin vous a-t-il parlé d'un jeune garçon qui me prie de le recommander à vous? Il se sent, hélas! après en avoir essayé, plus fait pour votre bâtiment que pour le mien. Il a quelque lecture, de la vivacité dans

Digitized by Google

l'esprit, de l'élégance dans la main ; il a aussi fort grand appétit, par des raisons trop légitimes. Mais je pourrais satisfaire son appétit qu'il ne me resterait pas. Pour me rester, il faut une âme de héros; ce n'est pas encore son fait. Il est oiseau, et c'est chez vous que l'on gazouille.

« Puisqu'il me quitte, prenez-le. Il en vaut d'autres, et je l aime mieux chez vous qu'ailleurs. Les écarts ne manquent pas; mais pourtant on y va moins de travers. Pauvre petit ! Vous devriez ne le faire servir que sous le masque jusqu'à l'âge de raison du *gendelettre*, vers quarante ans. »

Cette lettre, moitié miel moitié vinaigre, ouvrit à Edouard Drumont les portes du *Figaro*. « Quoique ce débutant, élevé à l'école de l'*Univers*, a écrit Villemessant, n'eût ni le talent ni même la connaissance du métier qu'on a le droit d'exiger d'une recrue, je l'engageai dans mes troupes légères pour être agréable à son ancien patron.

« Il signa chez moi quelques chroniques sans saveur quoique prétentieuses, que je lui payai aussi cher qu'au meilleur de mes rédacteurs ; après quoi, je le laissai volontiers voler à d'autres conquêtes. »

Sans accorder plus d'importance qu'il ne convient à l'appréciation littéraire de Villemessant, on peut supposer que, très versatile et sujet à des engouements et à des antipathies également inexplicables, il eut vite assez de la collaboration d'Edouard Drumont, qui, blessé dans son amour-propre, — on le serait à moins, — essaya de se venger.

Digitized by Google

Le *Figaro* avait beaucoup d'ennemis, un peu à cause de ses polémiques très agressives, et surtout à cause de son succès. Le plus bruyant, sinon le plus terrible, de ses ennemis, en 1868, était Charles Marchal dit de *Bussy*.

On a accusé ce personnage peu sympathique d'avoir été payé, soit par le ministre de l'intérieur, Pinard, soit par le préfet de police, Piétri, pour diffamer Rochefort. Rien ne le prouve. Il y a des haines qui se suffisent à elles-mêmes et qui n'ont pas besoin d'être subventionnées. Je crois que celle de Marchal de Bussy était du nombre. Loin de le soutenir, le gouvernement auquel il ne pouvait être utile, car il était complètement dénué de talent et d'esprit, lui opposa des obstacles de tout genre. Ses brochures, ses journaux, s'imprimaient, presque en secret, sur du très mauvais papier à bas prix qui ne convenait guère à un pamphlétaire officiel et bien renté. La vente sur la voie publique lui était interdite. Si réellement la police protégeait Marchal, il faut reconnaître qu'elle cachait bien son jeu.

Quelque précaution qu'il prenne et quelque honorable qu'il puisse être personnellement, il est bien difficile à un journaliste de ne pas se trouver en rapport avec un certain nombre de coquins qui, par hasard, ne disposent d'aucune influence. Drumont dut se lier à l'*Univers* avec Marchal qui, besogneux et affamé, rôdait, pour y caser ses élucubrations, autour des journaux catholiques et qui, à tout prendre, n'était pas considéré comme beaucoup moins honorable que la plupart de ses confrères. Plus tard, une haine commune contre le journal de Villemessant les rapprocha davantage.

Digitized by Google

Drumont ne fut pas, comme l'en accusa Albert Volff, le secrétaire de Marchal, — le pauvre homme n'avait guère les moyens de se procurer un secrétaire, — mais il fut son allié, avec bien d'autres qui ne s'en vantaient pas.

Lorsqu'après avoir lancé dans la circulation la plus célèbre de ses brochures, *les Impurs du Figaro*, le sire, le triste sire, de Bussy publia, du 16 juillet au 17 septembre 1868, avec le Polonais Stamir, l'*Inflexible*, le futur auteur de la *France juive* fut mêlé. je ne saurais dire dans quelle mesure, à l'éclosion et au lancement de cette feuille. Le document remis par l'imprimeur Fischlin à Albert Wolff :

Bon à tirer à 3,000 ex.
E. D.

et qui fut reproduit autographié dans le *Diable à Quatre* du 17 octobre 1868 dont j'ai déjà parlé, prouve d'une manière irréfutable qu'Edouard Drumont corrigea les épreuves d'un numéro de l'*Inflexible* à l'époque où ce journal fut forcé par le gouvernement (qui le protégeait) de se réfugier en Belgique.

Ces malheureuses épreuves lui furent reprochées avec une aigreur qui allait jusqu'à l'injustice. Il n'avait voulu peut-être que rendre service à un ami persécuté, malheureux, et on affecta de le traiter en collaborateur ou en inspirateur d'une feuille évidemment fort peu recommandable, quoiqu'elle ne différât pas autant qu'on le croirait de certains autres pamphlets qui, mieux écrits

Digitized by Google

et mieux signés, semblaient par cela même beaucoup moins répréhensibles.

Il y eut une levée de boucliers contre l'imprudent journaliste. Les petites brochures, rouges, grises, jaunes, vertes ou bleues, qui pullulaient en 1868, l'attaquèrent avec plus ou moins — surtout moins — d'à propos, de verve et d'esprit. Pour montrer jusqu'à quel degré de violence descendit la polémique, je ne citerai que ce passage d'une des imitations de la *Lanterne*, le *Coq à l'Ane* d'Edmond Renaudin (nº du 20 octobre 1868) :

> Voici qui doit charmer Cartier (1), Wolff et Dumont.
> On va juger Marchal et son ami Drumond (*sic*).
> Souhaitons qu'on les guillotine.
> — Qui ça ? Les trois premiers ?
> — Oh ! non ! la graine en est trop fine,
> Mais seulement les trois derniers.

Ajoutons — et ce sera la morale de l'histoire — que Marchal publia, en 1870, un venimeux pamphlet contre l'homme qui, pour l'aider et le défendre, avait risqué sa réputation.

Dans un milieu singulièrement blasé sur les écarts de plume et les fléchissements de conscience, cette indignation, à propos des collaborateurs, plus ou moins avoués, de l'*Inflexible*, était trop démesurée et trop factice pour avoir des conséquences durables. Au bout

(1) Henri de Villemessant, fils naturel du colonel Cartier et qui prit, à ses débuts dans le journalisme, le nom sous lequel il est le plus connu.

Digitized by Google

de deux ou trois mois on n'y pensait plus, et Drumont restait à la *Liberté* ce qu'il avait été avant ses « épreuves », un des meilleurs journalistes de Paris.

Il suivit la fortune du journal d'Emile de Girardin lorsque celui-ci l'eut vendu, en 1870, à Léon Detroyat, c'est-à-dire aux Pereire. L'année suivante, il entrait au *Bien public*.

Fondé le 5 mars 1871, avec Henri Vrignault pour rédacteur en chef, et Charles Vrignault, Frédéric Fort, Jules de Gastine, Saint-Aimé, Henri Murgeard, pour principaux collaborateurs, le *Bien public* fut un des journaux « de l'ordre » qui pendant la Commune montrèrent le plus de courage et subirent le plus de persécutions.

Supprimé une première fois le 21 avril, il publia cette note, rédigée par Edouard Drumont avec le secrétaire de rédaction Aimé Dolfus, et qui parut, malgré l'interdiction, en tête du numéro du soir :

« La Commune ose ce que jamais l'Empire n'a osé : elle supprime les journaux et ne daigne même pas leur en donner avis. Il nous plaît, devant cet étrange mépris de tous les droits et de toutes les lois, de ne point laisser croire que de telles tyrannies trouvent des servitudes à leur niveau. Nous ne nous dissimulons pas que la Commune a la force, et qu'elle peut comme elle ose tout ; mais, pour l'honneur du journalisme, nous voulons qu'on sache que si la presse a subi le joug du plus fort, elle ne l'a point subi sans protestation et ne l'a point accepté. »

Chaque fois qu'on en interdisait la vente, le *Bien*

Digitized by Google

public reparaissait sous un nouveau titre. Il devenait tour à tour la *Paix*, l'*Anonyme*, le *Républicain*. Enfin, le 18 mai, les ateliers de Dubuisson où il s'imprimait furent occupés militairement, et les rédacteurs, traqués partout, quittèrent Paris, pour ne pas être supprimés comme leur journal.

Drumont était encore plus exposé que les autres. Dans une bagarre il avait menacé Raoul Rigault d'un pistolet qui d'ailleurs n'était pas chargé. Les bons camarades se hâtèrent de le dénoncer au tout-puissant délégué à la Sûreté générale ; et celui-ci demanda si le journaliste qui osait attaquer la Commune dans le *Bien public* n'était pas le même « individu » qui avait voulu « l'assassiner ».

Des gardes nationaux vinrent pour l'arrêter dans une maison de la rue du Bac où il s'était caché. Heureusement pour lui, on put l'avertir à temps. Sans avoir l'air de se presser, ce qui eût donné l'éveil, il descendit dans la cour, entra dans l'arrière-boutique d'une boucherie comme un client qui se trompe de porte et sortit par la rue. Le factionnaire placé devant la maison le regarda tranquillement passer et n'eut l'idée de l'arrêter que lorsqu'il fut parti. Ce jour-là Drumont l'échappa belle.

En 1872, nous le retrouvons à la *Liberté*. Il y était payé 300 francs par mois pour trois articles par semaine. Plus tard, choisi par Paul de Saint-Victor pour le remplacer comme critique d'art, on l'augmenta de 100 francs, et dans les dernières années il toucha jusqu'à 500 francs par mois.

Digitized by Google

Sans se mêler beaucoup à ses confrères, Edouard Drumont faisait partie du groupe qui se réunissait, le jeudi soir, chez Mario Proth, rue Visconti. Mario Proth logeait dans l'ancien hôtel de Rannes — bâti sur l'emplacement du Petit Pré-aux-Clercs — où Racine était mort en 1699, Adrienne Lecouvreur en 1730, et qu'avaient également habité le poète épicurien Des Yveteaux, la Champmeslé et mademoiselle Clairon.

Là venaient régulièrement Ernest d'Hervilly, Paul Arène, Monselet, Valade, Sigismond Lacroix, Yves Guyot, Richepin. Ils parlaient beaucoup et avaient souvent soif. Heureusement, une brasserie s'était établie dans le voisinage. On avait persuadé au propriétaire de cet établissement qu'il avait le plus grand intérêt à répandre ses produits, pour leur faire de la réclame. Cet homme devait être passablement naïf, à moins qu'il ne fût, à sa manière, un protecteur des lettres. Il accepta de fournir tous les jeudis une bière d'autant plus appréciée qu'elle était gratuite.

Le journalisme, à la longue, fatigue et ennuie ces malheureux qu'on envie et qui ne sont en réalité, toujours astreints aux mêmes besognes et pour ainsi dire condamnés à la phrase à perpétuité, que les forçats de la chronique. Drumont voulut essayer du théâtre. Cette tentative qui s'était fait longtemps attendre — mais il n'est jamais trop tard pour mal faire — donna les résultats les plus médiocres. La pièce en un acte : *Je déjeune à midi*, commise avec la complicité d'Aimé Dolfus et jouée au Gymnase en 1875, n'eut aucun succès. La chaleur cette année-là fut intolérable. Peut-être ce

Digitized by Google

four exceptionnel y contribua-t-il ; mais je n'ose pas l'affirmer.

L'auteur infortuné de *Je déjeune à midi* se tourna alors vers l'histoire, où ses qualités d'érudit minutieux et de pénétrant observateur devaient trouver beaucoup mieux leur placement.

Les *Fêtes nationales de la France*, qui parurent en 1878, essayèrent de vulgariser, d'une manière moins banale et moins aride qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, un sujet souvent traité ou, pour être plus exact, souvent maltraité.

L'ouvrage publié l'année suivante avait une tout autre valeur. *Mon vieux Paris*, auquel l'Académie, qui ne couronne pas toujours, comme on le croit, des œuvres médiocres, accorda le prix Jouy, était un de ces livres qui intéressent et passionnent, qui ont une intelligence et une sensibilité, une âme qui touche l'âme du lecteur. Il ne suffisait pas, pour l'écrire, d'être un érudit, un curieux des choses d'autrefois, un chercheur plus ou moins heureux de documents rares ; il fallait aussi et surtout avoir vécu près des vieux monuments dont on évoquait la dramatique histoire ou la glorieuse vieillesse, avoir respiré la même atmosphère que les personnages qu'on faisait revivre, et, pour tout dire d'un mot, il fallait aimer Paris, parce qu'on ne parle bien que de ce qu'on aime.

Au moment où il donnait ce livre d'une érudition si pittoresque et si vivante, — et qui n'eut pas d'ailleurs le succès qu'il méritait, — Edouard Drumont s'occupait déjà d'un autre ouvrage dont la publication n'alla pas,

Digitized by Google

comme nous allons le voir, sans quelques difficultés.

Dans les archives du ministère des affaires étrangères, au fond d'un carton qu'envahissait la poussière et que couvraient des toiles d'araignées, enlevées de temps en temps par le plumeau dédaigneux d'un huissier, dormaient, à l'abri des regards profanes, les papiers inédits de Saint-Simon.

On savait qu'ils existaient ; mais on ne les avait pas vus. Personne n'était admis à les contempler que l'archiviste qui, occupé par d'autres besognes, n'en avait pas le temps ni peut-être le désir.

L'homme au masque de fer dans l'île Sainte-Marguerite, Louis XVII dans la prison du Temple, n'étaient pas mieux gardés que ces papiers mystérieux. Il faut dire qu'ils se rapportaient à l'ambassade de Saint-Simon en Espagne, et qu'ils contenaient — on le supposait du moins — des choses terribles. A l'idée qu'un jour quelque historien aurait l'outrecuidance de vouloir les publier, au risque de provoquer une guerre entre la France et l'Espagne, tout le personnel des affaires étrangères, depuis le ministre jusqu'au concierge, ne pouvait s'empêcher de frémir.

Comment Drumont, que tentait cette périlleuse aventure, parvint-il à la mener à bonne fin ? Fit-il agir de « hautes influences » ? Pendant la nuit et masqué, réussit-il à pénétrer dans la salle où un archiviste jaloux cachait ces précieux documents ? Ce qui est certain, c'est qu'il s'était promis de publier les papiers inédits de Saint-Simon, et qu'en effet, sans provoquer de conflagration européenne, il les publia.

Digitized by Google

La même année, parut *la Mort de Louis XIV* (*Journal des Anthoine*).

Dans la période qui suit, je ne vois à signaler qu'un très intéressant article sur « Louis Veuillot publiciste », qu'il donna dans le numére du 15 avril 1883 de la *Revue du monde catholique*, tout entier consacré au grand écrivain qui venait de mourir.

Nous voilà arrivés à l'année 1886, si décisive pour Edouard Drumont. Quelle était à cette époque sa situation littéraire ?

Il avait écrit, dans une trentaine de journaux ou de revues, plusieurs centaines d'articles. Il avait publié quatre volumes dont trois au moins étaient des œuvres très remarquables. Au milieu des amuseurs, des conteurs d'historiettes, des fabricants d'échos, il se distinguait par des goûts de lettré et d'érudit, par un véritable tempérament d'écrivain.

Il avait plus de quarante ans, et, en revivant son passé, en mesurant le chemin parcouru, si lentement, avec tant de peine, il pouvait se demander si le résultat correspondait à l'effort et si sa réputation égalait son mérite.

Etait-il arrivé au public, au grand public ? Non. Quelques érudits connaissaient ses livres d'histoire, qui s'étaient médiocrement vendus. Dans les journaux où il écrivait, on ne le jugeait pas indispensable, et on lui préférait des confrères plus aimables, plus remuants, qui ne le valaient pas. Son nom ne disait rien. Son œuvre, énorme mais éparpillée dans mille feuilles, inspirée par l'actualité d'aujourd'hui, emportée par celle de demain, n'existait pas.

Digitized by Google

Que lui réservait l'avenir ? La continuation de cette machinale et stérile besogne qui de plus en plus l'excédait... ou encore la misère, la lamentable misère, et l'abandon dans lequel végètent tous les vieux littérateurs qui ont mérité le succès, mais ne l'ont pas obtenu, et qui meurent méconnus, oubliés ?

Il regardait autour de lui, et il voyait les meilleures places, dans les lettres, occupées par dix ou douze hommes de talent qui avaient été heureux, mais surtout par des commerçants habiles et d'insatiables mendiants.

Sans doute, il se sentait vaincu, menacé dans le peu qui lui restait encore — talent ignoré, force perdue, comme il y en a tant dans ce misérable pays qui a la haine des supériorités, qui a été livré pour toujours à la meurtrière domination des médiocres.

Avec huit ou dix années encore de cette précaire existence au jour le jour, usé, vieilli, il était perdu. Un livre le sauva. Ce livre fut la *France juive*.

Dans une étude qui veut rester documentaire, je n'ai ni à attaquer ni à défendre les théories d'Edouard Drumont. Qu'on me permette simplement de remarquer qu'il n'a pas créé l'antisémitisme, mais qu'il l'a généralisé.

Sa sincérité, qui a été contestée, me paraît hors de doute. Evidemment il est aussi naturel que commode d'admettre chez un adversaire, et pour cette unique raison qu'il ne pense comme nous, l'absence de conviction ; mais on n'atteint pas, sans croire à ce qu'on dit, à cette puissance dans l'invective, à cette admirable

Digitized by Google

force de démonstration. Un sceptique peut plaire à une élite ; il n'entraîne pas derrière lui des millions d'hommes.

La *France juive* ne fut donc pas un accident, un épisode dans la carrière littéraire d'Edouard Drumont. Il était plein de ce livre. Il le portait dans le cœur et dans les entrailles.

Longtemps il hésita à le publier.

L'ouvrage devait avoir deux volumes. N'était-ce pas trop pour le public français, que la lecture fatigue si vite ? Et en admettant qu'on se résignât à le lire, quoiqu'il ne fût ni léger ni pornographique, n'allait-il pas soulever des haines terribles, provoquer des procès innombrables ? L'homme le mieux trempé avait le droit de reculer, de défaillir, au moment d'attaquer le plus redoutable des adversaires, l'Argent.

Plus d'une fois sans doute, avant de commencer la lutte, l'auteur, troublé et effrayé lui-même par les pages violentes qu'il venait de tracer, interrogea, avec angoisse, sa conscience et son cœur. Ne risquait-il pas d'être injuste en attaquant en bloc toute une race ? Ne s'était-il pas laissé dominer par le fanatisme du catholique fervent ou l'envie du pauvre, du plébéien ? De ses préjugés et de ses rancunes n'avait-il pas fait des convictions ? Son livre était-il une œuvre de haine ou une œuvre de pitié ?

Il croyait en Dieu. Il eut recours à celui en qui il voyait un infaillible guide, pour vaincre ses dernières hésitations. « Je me mis à genoux, dit-il, dans mon cabinet de travail ; et quand j'eus prié, je murmurai l'*A Dieu vat* !

Digitized by Google

que nos marins lancent gravement et gaîment à la fois au moment de détacher le bateau. »

Le manuscrit fut confié à Alphonse Daudet, qui l'envoya lui-même à Marpon, rue Racine. Marpon était un libraire fort estimable, mais dont la culture littéraire laissait à désirer. Il prit l'ouvrage sans le lire : s'il l'avait lu il ne l'aurait probablement pas pris. Ce qui l'encouragea à le publier, c'est que l'auteur, en cas de non-réussite, s'engageait à payer les frais.

Cette non-réussite, inscrite dans le traité, était prévue, escomptée d'avance par l'excellent éditeur. Il avait soulevé l'énorme manuscrit, pour juger l'œuvre au poids : « Deux volumes ! hum !... C'est beaucoup... C'est trop... Enfin, puisque M. Daudet le désire, nous ferons pour le mieux. »

Le libraire, l'auteur, les amis de l'auteur — naturellement — personne n'avait confiance. Lorsque Drumont arrivait pour apporter des épreuves corrigées, les commis se disaient entre eux :

— C'est l'homme aux deux volumes !

Et ils avaient des sourires apitoyés.

Aussitôt que l'ouvrage fut complètement imprimé, il parut un peu meilleur, et le pessimisme professionnel de l'éditeur diminua dans d'assez fortes proportions.

M. Jehan Soudan se trouvait, avec quelques amis de la maison, dans le cabinet de Marpon, lorsqu'un des commis, Génin, apporta le premier volume de la *France juive* qui arrivait du brochage. Il a raconté, dans un article de revue, la scène, qui est très caractéristique.

Digitized by Google

Marpon prend le volume et le remet à M. Jehan Soudan.

— Regardez donc ça, dit-il. Vous me direz ce que vous en pensez.

Un peu au hasard, on feuillette le livre. On parcourt rapidement plusieurs passages, et M. Jehan Soudan exprime par une série d'exclamations le sentiment général.

— Vingt procès ! Dix duels (il exagérait) ! tapage d'enfer ! un rude succès ! une bonne affaire ! toutes nos félicitations !

La figure de Marpon s'illumina. Il commença à croire sérieusement que le livre se vendrait.

Sur ces entrefaites on vit entrer, très humble, très timide, — il n'y a guère que les imbéciles qui aient partout et toujours de l'aplomb, — un homme de haute taille, dont les yeux craintifs se cachaient sous des lunettes et qui portait de longs cheveux de vieux rapin en retraite et une barbe inculte à la Proudhon. Rien ne rappelait moins l'Apollon du Belvédère, et rien non plus ne donnait aussi peu l'idée d'un lutteur résolu, d'un courageux polémiste.

Cet homme, qui était Edouard Drumont, gêné comme un ours qui entrerait par hasard dans une cage de singes, ébaucha un salut circulaire, et, s'approchant de l'éditeur, murmura quelques mots qu'on entendit à peine.

Aussitôt qu'il fut parti, il y eut une explosion de rires.

— Mais c'est un juif ! dit un des loustics de la bande.

Et la chose parut très amusante.

Digitized by Google

Du cabinet de Marpon, où il avait pris naissance, le bruit se répandit sur le boulevard, dans les cafés, dans les salles de rédaction, que l'auteur de la *France juive* était juif.

Le livre parut, et la librairie Hachette commença par en interdire la vente dans les gares.

La critique fut désorientée et comme étourdie par cette œuvre puissante, chargée de mitraille. Il était difficile de la lire froidement et de la juger sans prendre parti. On préféra en général feindre de l'ignorer ou n'en parler qu'avec des phrases à côté, en multipliant les précautions et les restrictions. La louer ou la blâmer paraissait également dangereux. Quel était cet homme qui ne ménageait personne ? Un révolutionnaire ou un clérical ? Les prudents arbitres de la littérature ne le savaient pas ; et pour ne pas se compromettre, ils attendaient les événements.

Benoît Malon, avec son esprit perspicace et vigoureux, entrevit à peu près seul la valeur d'un livre où cependant la plupart de ses idées étaient combattues. Armand de Pontmartin se souvint des *Jeudis de Mme Charbonneau*, qu'il considérait comme un chef-d'œuvre, — il en était l'auteur, — et reprocha au vigoureux polémiste qui luttait visière déployée, l'épée au poing, de n'avoir pas fait, en déguisant les noms, « des portraits dans le genre de La Bruyère ».

Pendant ce temps, à la grande surprise du bon Marpon, les éditions s'enlevaient. Le succès avait été immédiat, colossal, aussi bien favorisé par la haine des uns que par l'enthousiasme des autres.

Digitized by Google

Beaucoup de lecteurs, plus ou moins victimes de la féodalité financière, considéraient ce pamphlet en deux volumes comme une sorte de revanche personnelle, y cherchaient l'expression de leurs propres idées, y écoutaient l'écho de leurs plaintes. Ceux-là se préoccupaient fort peu du talent de l'auteur. D'autres, qui même dans l'œuvre d'un polémiste ont besoin de trouver les qualités d'un écrivain, se passionnaient pour ce livre, sans en adopter les théories et les conclusions, et simplement par amour de l'art, — de même que sous l'Empire plus d'un bonapartiste lisait avec un plaisir coupable mais très vif la *Lanterne* de Rochefort.

La *France juive* n'était pas, il faut le reconnaître, une de ces œuvres « vingt fois remises sur le métier, polies sans cesse et repolies ». Longuement mûrie, mais écrite à la diable, elle sentait la hâte et l'improvisation. On constatait çà et là, même sans être un puriste, des lourdeurs et des vulgarités de style; et le robuste ouvrier qui avait forgé ce livre n'avait ni la correcte élégance de Paul-Louis Courier ni l'originalité savoureuse de Veuillot. Il était un polémiste de notre époque, d'une époque où on ne se soucie pas de l'élégance de l'arme, pourvu qu'elle frappe fort.

Mais, avec des défauts très réels, Edouard Drumont avait des qualités singulièrement captivantes. Parmi les scribes cosmopolites qui vivent de l'imitation de l'étranger et qui font blanchir leur littérature à Londres, il était bien Français ; mieux que Français, Gaulois, de la forte race qui va de Rabelais à Proudhon en passant par Regnier et La Fontaine. Pas de puérilités chez

Digitized by Google

lui, ni de marivaudages. Pas le moindre cabotinage de style. Aucune de ces préciosités et de ces miévreries où excellent nos stylistes de décadence. Plus de vigueur que de délicatesse et plus de verve que d'esprit. Une sorte d'éloquence impétueuse, familière et narquoise, qui rappelait parfois les prédicateurs de la Renaissance ou les auteurs de la Satire Ménippée. Des plaisanteries un peu grasses, mais qui avaient, comme un vin généreux, le goût du terroir. Une gaîté saine de plébéien. Et par-dessus tout, un souffle de probité et de franchise, qui en dépit des exagérations et des injustices du polémiste emballé, rendait sympathique et faisait aimer ce livre de bonne foi et de bonne humeur.

L'auteur pouvait se tromper ; mais il se trompait avec une crânerie et une bravoure auxquelles ses ennemis eux-mêmes rendaient hommage ; et son livre de bataille — si agressif en apparence et au fond si attendri — chez tous ceux qui avaient su garder une âme française, éveillait, dans des pages émues, le souvenir des petites gens d'autrefois, du paysan qui peinait sur son sillon, de l'artisan qui dans son obscure boutique aunait du drap, taillait le bois ou forgeait le fer, fabriquait l'arme ou l'outil, de ces humbles, dédaignés par l'Histoire, et qui lentement, patiemment et sans gloire, ont fait la patrie.

Car il y avait chez Edouard Drumond, — et c'est là ce qu'il fallait voir et ce dont presque personne ne s'aperçut, — non seulement un merveilleux évocateur, mais un représentant attardé de la vieille France, que bien des gens préfèrent à la nouvelle. Cet homme à l'esprit si

Digitized by Google

alerte et si renseigné sur les choses du présent se rattachait au passé par sa foi naïve, son mysticisme d'*ymagier*, son courage de chevalier errant, — qui a remplacé la lance par le livre, — sa robuste probité et ces nobles colères que ne connaissent plus nos détraquements et nos défaillances.

Tout cela existait dans la *France juive* et en formait la plus noble partie ; mais un livre presque toujours ne réussit que par ses défauts, et ce furent les exagérations de sa polémique qui firent le succès de l'écrivain, dans lequel on n'avait pas su reconnaître un des plus grands historiens du siècle.

Quoi qu'il en soit, après ce livre si mal compris et si universellement lu, Edouard Drumont fut lancé, — lancé comme un obus dans une forteresse.

Digitized by Google

EMILE BERGERAT

Il existe, dans le monde des lettres, une maladie assez répandue, qui atteint, au moment où ils débutent, la plupart des écrivains, et dont quelques-uns ne guérissent qu'après quatre ou cinq années du traitement énergique que leur font subir les directeurs de théâtres et les critiques dramatiques.

Cette maladie, très curieuse à étudier et qui se rattache directement à la graphomanie ou manie d'écrire, est connue sous le nom de *delirium scenicum*.

Elle commence, entre dix-huit et vingt-cinq ans, par un désir immodéré de fréquenter les coulisses et de voir de près, de très près, les actrices, jugées, peut-être à tort, bien supérieures aux autres femmes, et douées — par l'habile collaboration des couturiers, des coiffeurs, des manucures, des peintres en bâtiments, en vieux bâtiments, des émailleurs, des médecins spécialistes et autres rapetasseurs, ressemeleurs, récrépisseurs de devantures et ornemanistes — d'une de ces beautés solides, résistantes, à l'épreuve du froid et du chaud, de

Digitized by Google

la poussière et de la pluie, et d'une de ces jeunesses éternelles qui sont garanties sur facture.

Elle s'accroît ensuite par cette surexcitation de la vanité et cette hypertrophie du Moi, qui caractérisent, comme on sait, presque tous les aliénés et particulièrement les gens de lettres.

Le malade, tantôt en payant sa place, tantôt avec des billets dits de faveur, qui en général reviennent plus cher que les autres, fréquente assidument les théâtres. Il n'y garde pas l'attitude discrète et en quelque sorte désintéressée d'un spectateur qui se porte bien et qui n'est venu là que pour digérer paisiblement, en bonne compagnie. Il refait, plus mal, toutes les pièces qu'il voit jouer, et, se considérant déjà comme un confrère de ceux dont on représente les œuvres, il ne les applaudit jamais.

Entre temps, il essaie lui-même de charpenter, puisque les auteurs dramatiques ne sont aujourd'hui que des charpentiers, une comédie ou un drame. Souvent il a commencé au collège. Il fabrique patiemment des vers trop longs ou trop courts. Il se révèle dans ses premiers essais comme un innovateur et un chef d'école : ses drames font rire et ses comédies font pleurer.

Le cabinet de travail, modeste et mal meublé, où il se prépare à devenir grand homme, il le remplit de ses rêves et de ses illusions.

Il se voit acclamé par la foule. Un public enthousiaste crie : L'auteur ! l'auteur ! Il s'incline. Il triomphe avec une orgueilleuse modestie. Sa « principale inter-

Digitized by Google

prète, » jeune, jolie, et embellie encore par le succès, se jette à son cou, avec une émotion et une gratitude qui lui promettent des heures très douces. En attendant il lit par anticipation les comptes rendus nécessairement élogieux, et il dépouille son courrier plein de lettres enthousiastes. Il se regarde dans la glace, relève ses cheveux en coup de vent et trouve qu'il a bien l'air d'un homme qu'attend la gloire. Puis, s'enveloppant dans un vieux pardessus qui semble souffrir d'avoir été si longtemps porté, il va manger, dédaigneux et stoïque, dans un restaurant à vingt-cinq sous.

Cependant, de chez l'heureux auteur, d'autant plus heureux qu'il n'a encore rien fait jouer, les manuscrits émigrent chez le copiste. Pouvoir dire : « Ma pièce... mon copiste », c'est une première joie. Elle coûte cinq francs par acte.

Il ne s'agit plus que de se mettre en quête d'un directeur assez intelligent, assez soucieux de ses intérêts, pour accepter — avec enthousiasme — le chef-d'œuvre qui régénérera la scène française.

Deux fois, trois fois, vingt fois, — le précieux cahier jaune ou bleu déposé chez le concierge du théâtre,— le débutant, l'aspirant au *delirium scenicum* va chercher une réponse qui n'arrive jamais. Douloureuses attentes dans des antichambres poussiéreuses, sous l'œil ironique des huissiers, au milieu des entrées et des sorties des acteurs, du va-et-vient des solliciteurs de billets ! Attentes interminables, pendant lesquelles les énergies les mieux trempées se désagrègent, et qui n'aboutissent le plus souvent qu'à une entrevue rapide avec un homme

Digitized by Google

pressé, ahuri, qui ne sait pas ce dont on lui parle et ne tient pas à le savoir !

Enfin la pièce est reçue. Elle est jouée.

On peut considérer le malade comme perdu. Rien désormais ne le guérira.

Il y a, dans les journaux et dans les revues, des braves gens qui n'ont peut-être pas plus de talent que les autres et qui souvent en ont moins, mais qui se donnent comme mission d'apprendre à un auteur dramatique s'il a réussi ou s'il a échoué. Ces juges avertissent charitablement le malade qui a eu sa première crise, c'est-à-dire sa première pièce. Avec des précautions et des ménagements, — car il ne faut désobliger personne, — ils multiplient les exhortations inutiles et prodiguent des conseils qu'on ne suivra pas :

— Prenez garde ! murmurent-ils avec douceur. Vous ne savez pas où vous conduira ce goût dangereux pour la scène à faire. Il n'est que temps de vous arrêter.

— Ce sont des imbéciles ! se contente de dire le malade chez qui le *delirium scenicum* a déjà exercé ses ravages.

Son âme est pour toujours emprisonnée dans ces salles de spectacles qu'il a aimées trop tôt et trop passionnément. Il voit dans ses rêves des ouvreuses et des contrôleurs. Et dans l'exaltation de son orgueil de monomane, il divise l'humanité en deux catégories : ceux qui admirent ses pièces — il en exagère le nombre qui est très réduit — et ceux qui ne les admirent pas.

Dix ans, vingt ans se passent. Le malade a des cheveux gris ; mais il a gardé toutes ses illusions, ses illu-

Digitized by Google

sions sur lui-même. Il ne compte, dans sa carrière dramatique follement prolongée, que des échecs. Il n'est responsable d'aucun.

Les directeurs de théâtre sont des ânes. La critique dramatique n'encourage et ne loue que des œuvres stupides, celles de ses confrères. Quant au public, il n'est composé que de sots. Il faut en croire sur ce point Diderot, qui lui aussi faisait des pièces.

C'est la seconde période du *delirium scenicum* et la plus grave. Pour défendre ses œuvres qui, hélas ! ne se défendent pas elles-mêmes, le malade incurable écrit des articles « pro domo » et des préfaces apologétiques.

Sans se laisser décourager, il récidive, et comme l'obstination et la confiance en soi, surtout quand elle n'est pas justifiée, aplanissent tous les obstacles, il case un peu partout ses redoutables productions.

Il trouve des collaborateurs, des lieutenants dévoués, qu'il entraîne avec lui à la défaite.

D'ailleurs il a l'insuccès bruyant et impérieux.

Les directeurs le craignent plus encore que ses pièces, et tenant un de ses ours en laisse, il entre dans leur cabinet, si inaccessible aux autres, comme en pays conquis.

Un de ces malheureux n'accueille-t-il pas avec assez d'empressement la pièce qui mécontentera ses abonnés et videra sa caisse ? Cet homme est évidemment un gredin, et le monomane dramatique le poursuit de sa haine obstinée, inapaisable.

Critiques, régisseurs, contrôleurs, artistes, spectateurs, tout l'univers est ligué contre le pseudo grand homme qui se croit méconnu ; mais il résiste victo-

Digitized by Google

rieusement à tout l'univers. Il dit aux directeurs : « Vous me jouerez, que vous le vouliez ou non ! » Et on le joue. Il dit au public : « Tu avaleras mon drame ! » Et le public l'avale — comme une purge.

Ainsi l'écrivain qui a été atteint, au début de sa carrière, du *delirium scenicum*, en bénéficie plus encore qu'il n'en est victime. Il reste jusqu'à sa mort celui qui ne remplit pas les salles, mais qui remplit les affiches, et qui gagne de l'argent avec des pièces qui n'en font pas.

Emile Bergerat est né à Paris, le 29 avril 1845. La maison habitée par son père se trouvait dans une des rues les plus anciennes du quartier du Pont-Neuf, la rue de la Vieille-Monnaie, qui portait déjà ce nom au treizième siècle.

« Vous devez être de Paris, vous ! lui disait, une trentaine d'années plus tard, Jules Vallès, dans la préface d'un de ses livres. Vous avez joué aux billes avec des balles quand vous étiez gamin. Vous avez filé du collège pour l'enterrement de Lamennais ; vous êtes à la coule de tout ce qui s'est passé sur le pavé de la ville, au moment des coups de chien. Ça vous connaît, rien que parce que votre berceau a posé sur cette terre qui a avalé, depuis cent ans, de la mitraille au quintal et bu du sang à la barrique. »

Placé en pension dans le collège des Jésuites de la rue de Vaugirard, Emile Bergerat s'en évada, non pour assister à l'enterrement de Lamennais, — qui ne l'intéressait guère, — mais simplement parce que l'internat lui paraissait fort peu agréable.

Digitized by Google

On le mit au lycée Charlemagne, et, pour stimuler son zèle, ses parents lui donnèrent pendant les vacances, qu'il passait à Dourdan, un répétiteur, un jeune universitaire que l'enseignement n'amusait pas beaucoup et qui allait bientôt publier dans le *Figaro*, en les signant « Satané Binet », des « Lettres d'un provincial ». Ce répétiteur, qui s'appelait Francisque Sarcey, lui apprit la grammaire et l'orthographe ; mais il négligea de lui apprendre l'art dramatique, que peut-être d'ailleurs il ignorait.

Encouragé par un de ses maîtres, M. Thiénot, dont on ne saurait trop déplorer l'imprudence, l'élève Bergerat, négligeant les thèmes et les versions, fit des vers, composa des drames et des comédies. Après deux ou trois années de cette éducation très littéraire, il fut presque en même temps, et au grand désespoir de sa famille, collé au baccalauréat et reçu à la Comédie-Française. Il avait dix-neuf ans, lorsque se produisirent ces deux événements, dont le premier était prévu et ne présenta rien d'exceptionnel.

Alors comme aujourd'hui et peut-être même plus qu'aujourd'hui, la Comédie-Française était inabordable aux jeunes écrivains, qu'ils eussent ou non du talent. Elle était protégée contre l'audace des débutants par une barrière infranchissable, ce terrible Comité de lecture dont Théodore de Banville, dans une brochure publiée en 1863 (1), nous a donné un tableau trop peu bienveillant pour ne pas être très exact :

(1) *La Comédie Française racontée par un témoin de ses fautes*,

Digitized by Google

« Le Comité est un ensemble d'armoires de chêne à rideaux verts, dans une salle verte. Il y a une table à tapis vert, des sièges verts, des bustes verts, et les sociétaires se placent en face de réflecteurs verts, afin que leurs visages paraissent verts. En voyant tout cela, l'auteur s'émeut et devient vert. Avant qu'il ait ouvert son manuscrit, M. Samson s'endort d'un sommeil farouche et surprenant, et ronfle. Quelques sociétaires causent entre eux ; d'autres n'écoutent pas. Geffroy fait des bonshommes sur un album. Edouard Thierry baisse la tête. L'auteur est reçu à corrections, à condition qu'il n'en fera pas ; il porte sa pièce au Gymnase et gagne de l'argent. »

On peut juger de l'accueil qui devait être réservé à un inconnu devant cette dédaigneuse assemblée.

Lorsque le bruit commença à se répandre que la Comédie-Française venait de recevoir une pièce, la première pièce — du moins on le croyait — d'un débutant qui sortait à peine du collège, tout le monde d'abord se refusa à y croire ; mais il fallut bientôt se rendre à l'évidence.

Alors, dans les milieux dramatiques, parmi les trois à quatre mille fabricants de produits scéniques, parmi les jeunes qu'on ne trouvait pas assez vieux, et les vieux qu'on ne trouvait plus assez jeunes, il y eut une véritable stupeur.

Le Théâtre-Français, c'est ou plutôt c'était la Mecque

Paris, Edmond Albert, 1863, plaquette sans nom d'auteur, qui avait paru pour la première fois, sous la signature de *l'Inconnu*, dans le *Nain Jaune* d'Aurélien Scholl.

Digitized by Google

des auteurs dramatiques. Avec l'espoir d'y être joués, des malheureux se résignaient à toute sorte d'ennuis et d'humiliations. Ils faisaient et refaisaient des pièces en vers ou en prose, imitaient tantôt Alfred de Musset, tantôt Augier ou Dumas, passaient la moitié de la journée devant la table incommode d'un cabinet de travail mal aéré et l'autre moitié dans des antichambres obscures. Et voilà qu'un gamin de dix-neuf ans — qui n'avait aucun talent puisque sa pièce était reçue — entrait comme chez lui dans ce temple sacré dont Edouard Thierry était le grand prêtre.

De quel charme invincible, de quelles incantations, de quel philtre mystérieux s'était-il servi pour apprivoiser les féroces gardiens qui veillaient sur le seuil ? Avait-il agi par la ruse ou par la force ? S'était-il présenté à la porte avec l'épée d'un conquérant ou simplement avec la lyre d'un poète ?

Tandis que dans tous les journaux paraissaient des articles venimeux par lesquels une fois de plus s'affirmait la camaraderie littéraire, les indifférents, ceux qui ne s'occupaient des théâtres que pour assister aux représentations, cherchaient à connaître les causes d'un fait aussi exceptionnel dans les annales dramatiques.

L'explication du « miracle » était bien plus simple qu'ils ne croyaient.

Plein de ces illusions juvéniles et de ces ambitions démesurées qu'on avait encore en ce temps-là, Emile Bergerat avait déjà présenté au Comité de lecture plusieurs pièces en un acte, — neuf pièces, assurait une

Digitized by Google

petite revue qui était en général bien informée. La dixième, qui avait pour titre *l'Amie*, obtint l'appui d'une sociétaire dont l'influence était prépondérante à la Comédie-Française.

Sujette, comme beaucoup de femmes et presque toutes les actrices, à des engouements médiocrement justifiés, Madeleine Brohan, qui était « aussi bonne que belle », s'intéressa à ce jeune écrivain qui avait le feu sacré, et étalait, avec une ingénuité très habile quoique sincère, l'orgueil d'un maître du théâtre. Elle s'intéressa aussi à la pièce. Elle y vit un rôle qui lui plaisait et qui se rapprochait beaucoup — qui se rapprochait même un peu trop — de ceux qu'elle avait tenus, avec tant d'esprit et de grâce, dans certains proverbes de Musset.

Jouer un acteur de dix-neuf ans qui n'avait encore rien donné au théâtre, ce paradoxe plut au Comité de lecture. N'était-ce pas une réponse décisive à ceux qui accusaient le Théâtre-Français de repousser les jeunes?

Il s'était produit au dernier moment — il s'en produit toujours — quelques difficultés, quelques froissements d'amour-propre. On avait osé demander à l'auteur des changements. Après la première répétition, il annonca qu'il se retirait sous sa tente, c'est-à-dire qu'il partait pour la campagne, où il attendrait qu'on lui envoyât son service de première.

Les billets ne furent pas envoyés, et le lendemain de la première, Madeleine Brohan reçut, dit-on, cette dépêche :

« Pas de service ! Auteur pas content ! Oh ! non, pas content !

« EMILE BERGERAT. »

Digitized by Google

Jouée le 9 septembre 1865, *Une Amie* était un proverbe en vers, une conversation un peu longue entre une marquise et un duc (de Richelieu) sur les mérites respectifs de l'amitié et de l'amour. Le sujet n'était pas très neuf, le style non plus, mais il y avait, çà et là, quelques vers assez bien tournés ; et les acteurs, Leroux, qui jouait le rôle de duc, et Madeleine Brohan, qui représentait la marquise, furent, comme toujours, excellents.

La critique se montra aussi indulgente que l'avaient été le Comité de lecture et le public. Elle tint compte de la jeunesse et de l'inexpérience de l'auteur, et lui fit crédit. Il n'a pas encore payé sa dette.

Deux ans après, le nom d'Emile Bergerat paraissait une seconde fois sur les affiches du Théâtre-Français. Le 15 janvier 1867, à l'occasion du 245e anniversaire de la naissance de Molière, on joua *le Misanthrope* et le *Malade imaginaire ;* et entre les deux pièces Leroux lut un à-propos de l'auteur d'*Une Amie,* à-propos supérieur, il faut le reconnaître, à la plupart des œuvres de ce genre confiées en général à des spécialistes fort médiocres.

On remarqua surtout les deux premières strophes de cet *Hommage à Molière :*

Molière !... A ce nom seul tout homme se découvre !
Pauvre dans un grenier, empereur dans un Louvre,
Chacun n'a qu'une fête et qu'un saint aujourd'hui,
Nous, prêtres de son temple et clercs de son école,
Nous gardons le feu pur de sa sainte parole,
Nous venons vous parler de lui !

Digitized by Google

Heureux celui qui l'aime et lui reste fidèle :
Il a du même coup le maître et le modèle !
Ne cotoyant du mal que le plaisant côté,
Il ne s'approche point des défenses du code :
Il apprend la vertu par une autre méthode,
La méthode de la gaîté !

Après ces deux premières tentatives dramatiques, — un proverbe et un à-propos, — Emile Bergerat se reposa, et sans doute malgré lui, pendant quelques années. Il n'était plus assez jeune, et il n'était pas encore assez âgé, pour faire jouer ses pièces.

Repoussé par les directeurs, dont il devait si cruellement se venger, il essaya du journalisme. En 1869, nous le trouvons au *Figaro*, où il donnait les « lettres de Jean Rouge ».

Le théâtre, qui ne lâche point sa proie, le reprenait en 1870, et il faisait jouer à Cluny, le 21 juin de cette année qui vit tant d'autres catastrophes, un drame en trois actes, *Père et Mari*, qui n'eut aucun succès.

Le moment, à vrai dire, était assez mal choisi, et, en fait de drame, le public s'intéressait beaucoup plus à celui qui se préparait. On vivait dans l'attente, dans l'angoisse de la guerre, et on n'avait pas d'autre préoccupation. L'auteur de *Père et Mari* put s'imaginer, et je suppose qu'il n'y manqua pas, que dans des circonstances moins graves sa pièce aurait admirablement réussi.

Pour se consoler ou prendre sa revanche, il publia, comme Coppée, comme Banville et bien d'autres, des

Digitized by Google

opuscules patriotiques, *le Maître d'école, les Cuirassiers de Reischoffen*, etc., réunis en volume sous le titre de *Poèmes de la Guerre* (1871).

L'année suivante — qui fut celle de son mariage avec Estelle Gautier, la seconde fille du poète — il avait conquis une place assez distinguée dans la presse parisienne. Il écrivait au *Gaulois*, au *Bien public*, qui se signalait par son âpreté contre les vaincus de la Commune.

La plupart des écrivains restent jusqu'à la fin ce qu'ils ont été à leurs débuts. Ils ne font que se perfectionner dans leurs défauts, qu'ils prennent pour des qualités. Emile Bergerat avait déjà, en 1869 et en 1872, ces travers d'esprit et de style dont il n'a jamais voulu ou pu se corriger.

Sous prétexte de fantaisie, sa phrase contournée se disloquait comme un clown, se tordait comme un serpent à qui on marche sur la queue. Elle était mêlée d'incidentes, de parenthèses, d'appels répétés à l'attention du lecteur. Dans cette recherche du mot à effet, du tour nouveau, de l'expression originale, on sentait autant d'effort que de prétention. Ce n'était, en somme, que du Vallès de province, sans l'âpre ironie et les fortes images du grand écrivain. Et ce style, à la longue, avec ses déhanchements et ses grimaces de paradiste, avec son panache usé et ses paillettes ternies, produisait un insurmontable énervement.

Notez qu'Emile Bergerat avait de l'esprit et qu'il en eut même beaucoup dans certains articles où il se résigna à ne pas en avoir trop ; mais un désir excessif

Digitized by Google

d'*épater* le public changeait en défauts presque intolérables de très réelles qualités.

Le même homme qui s'évertuait si péniblement dans l'article de polémique ou d'actualité faisait preuve, au contraire, d'un talent très sûr et très fin dans ses critiques d'art du *Journal officiel,* inaugurées en 1874 et qui contiennent de fort jolies pages. Là, sa personnalité était obligée de s'effacer, et il devenait beaucoup plus intéressant.

Par malheur, le rôle de critique, où il excellait, lui paraissait trop modeste, et il retombait sans cesse dans sa manie dramatique. Il voulait être « créateur », et ce qu'il créait avait existé de tout temps.

Avec Armand Silvestre il avait donné, le 25 juillet 1873, au Vaudeville, *Ange Bosani*, comédie en trois actes, à laquelle des spectateurs très ennuyés réservèrent un accueil peu encourageant.

Le 11 mars 1874, au Vaudeville également, il contribua, avec sa pièce, *Séparés de corps*, à rendre plus complet et plus irréparable l'insuccès du *Candidat* de Flaubert.

Ce qu'avait été cette première, à laquelle fut déplorablement mêlé Emile Bergerat, l'auteur de *Madame Bovary* nous l'apprend dans une lettre très intéressante :

« *Paris, vendredi* 20 *mars* 1874.

« Mon cher, c'est fini ! Le bouillon est avalé. Je ne l'ai pas trouvé si amer qu'on le prétend. Je vous assure que votre ami a été sublime de calme et d'indifférence.

Digitized by Google

Je me suis étonné moi-même par mon absence de nerfs : voilà la vérité.

« Quant aux causes de ma chute : 1° j'ai dupé tous les partis politiques et tous m'en ont voulu ; 2° ma pièce manquait de femmes (elle était comme son auteur !) ; 3° l'administration du Vaudeville m'a complètement lâché ; on ne m'a pas donné un billet le second, ni le troisième jour, et je suis encore à connaître la figure du chef de claque ; 4° j'ai été débiné longtemps à l'avance par les gens mêmes du théâtre ; 5° la répétition générale avait été pitoyable comme public, toute la petite presse de Paris et tous les faiseurs... Bref, j'ai retiré ma pièce sur 5,000 francs de location, ce qui a fort surpris ces messieurs ! Mais la vue de Delannoy qui rentrait dans la coulisse les larmes aux yeux m'a navré ; je ne pouvais souffrir que l'on insultât quelqu'un à cause de moi. La troisième et la quatrième représentation avaient marché sans encombre ; mais il était trop tard pour revenir sur une décision que d'ailleurs je ne regrette pas. « Il aurait fallu lutter !... » Merci !...

« Je n'ai fait aucune visite aux critiques, procédé original qui en a blessé quelques-uns. Que dites-vous de mon ami X..., qui a demandé à faire l'article sur *le Candidat* afin de m'éreinter ? Et j'ai autrefois fortement « obligé » ledit sieur !... etc... On a fait des articles sur mes pantoufles, sur mon pantalon et sur mon chien ! Le tout assaisonné — obligatoirement et invariablement — d'éloges de *la Bovary*.

« Cette semaine vous recevrez *le Candidat* imprimé.

Digitized by Google

Je soulignerai dans votre exemplaire les passages qui furent principalement empoignés, et vous jugerez le niveau où la société parisienne est descendue. Un joli mot a été dit par Labiche pendant la première : « Avant dix ans il n'y aura plus moyen de faire une pièce ; le public ne voudra plus que des opérettes! » ...

Dans *Séparés de corps*, qui ne manquait pas de femmes, Emile Bergerat n'avait dupé aucun parti politique. On lui avait donné ses billets d'auteur, le second, le troisième jour, et les jours suivants. Il connaissait probablement la figure du chef de claque, et celle, non moins importante, des critiques assermentés. Homme de théâtre, il était au courant de ce qui peut aider au succès. Il n'avait négligé qu'une seule chose : de faire une bonne pièce.

Prit-il son parti de cet échec trop mérité avec plus de philosophie — apparente — que Flaubert ? C'est peu probable. Sans doute, se conformant aux traditions, il accusa, lui aussi, mais avec moins de raisons, les directeurs, le metteur en scène, les acteurs, les actrices, les faiseurs, la petite presse — la presse qui ne vous loue pas assez est toujours *petite* — et le public. Il promena sur les boulevards, dans les cafés, de la Madeleine à la rue du Faubourg-Poissonnière, des colères bruyantes et des indignations qu'on trouvait un peu monotones. Sans en être meilleurs, ses articles devinrent plus amers et plus agressifs. De tous les animaux, le plus terrible est un auteur sifflé.

Comme on ne peut pas passer tout son temps à se plaindre de ses contemporains, fussent-ils directeurs ou

Digitized by Google

critiques, et qu'il faut vivre, le théâtromane se réfugia momentanément dans les régions sereines de l'art. Il donna, en 1875, un ouvrage fort intéressant sur *les Peintures décoratives du foyer de l'Opéra*, puis, épousant la gloire de Théophile Gautier après avoir épousé sa fille, il le jugea d'abord comme peintre, dans une curieuse plaquette tirée à cent exemplaires, et lui consacra, en 1879, une étude d'ensemble, qui est, sans contredit, l'ouvrage le plus complet, le mieux documenté, qui ait été écrit sur le poète de la *Comédie de la Mort*.

Les journaux accueillaient avec un charitable empressement l'enfant prodigue qui leur revenait après quelque malheureuse fugue théâtrale. *Homme masqué* au *Voltaire*, *Caliban* au *Figaro*, chroniqueur un peu partout, Emile Bergerat ne se laissait pas endormir ou désarmer par ses succès de publiciste, et il comptait comme perdus, non seulement pour lui-même, mais pour le renom littéraire de la France, les jours, trop nombreux, hélas ! où on ne jouait pas ses pièces.

Il s'obstinait à colporter des manuscrits devant lesquels les directeurs les plus courageux reculaient avec terreur. Il frappait à toutes les portes, laissant ici un drame, là une comédie, également dangereux avec un ou plusieurs actes, en prose et en vers, adoptant tous les genres, mais de préférence le genre ennuyeux. Aucun théâtre, subventionné ou non, n'était à l'abri de ces criminelles tentatives.

La représentation de *Le Nom* en 1883 fut le résultat de ces démarches répétées et de cette ténacité invin-

Digitized by Google

cible. Un des avantages de la carrière dramatique, c'est que l'auteur, célèbre ou non, qui a commis une mauvaise pièce, arrive à la faire jouer beaucoup plus facilement que si elle était bonne.

Le Nom avait été présenté à la Comédie-Française, où Got devait jouer le principal rôle, celui de l'abbé. Définitivement repoussée après des pourparlers assez longs, la pièce se dirigea vers l'Odéon, où un imprudent directeur la reçut.

On s'occupa sans retard de la distribution, et les rôles les plus importants furent confiés à Adolphe Dupuis, prêté par le Vaudeville (le fermier Blondel), Porel (l'abbé), Chelles (Philippe), Mlle Malvan (Hélène).

Par sa critique dramatique du *Voltaire*, où il affectait une sévérité qui de sa part était un peu surprenante, Emile Bergerat avait considérablement augmenté la collection de ses ennemis. Les auteurs dramatiques de notre époque savent peut-être qu'ils ne sont ni des Corneille, ni des Shakespeare, ni des Hugo ; mais ils n'aiment pas qu'on le leur dise trop souvent. Ce juge sévère qui les traitait si dédaigneusement et leur reprochait surtout d'avoir du succès, ils l'attendaient à l'œuvre.

Il combla leurs espérances.

Le Nom fut joué, devant une salle aussi peu sympathique que possible, le 3 février 1883. A la surprise générale, le premier acte — mais par malheur la pièce en comptait cinq — eut un succès très vif. Déjà aux fauteuils d'orchestre, dans quelques loges, on voyait se rembrunir des figures bien connues, celles des amis

Digitized by Google

et des confrères de l'auteur. L'attitude du public ne tarda pas à les rassurer.

La plupart des spectateurs s'ennuyaient avec simplicité et sans phrases. D'autres, par habitude de philosopher ou par devoir professionnel, cherchaient à savoir pourquoi ils s'ennuyaient. Il leur semblait que cette pièce interminable, ils la connaissaient déjà. Et en effet, sous les titres divers de *Mademoiselle de la Seiglière*, du *Roman d'un jeune homme pauvre*, du *Fils naturel*, elle avait été jouée sur différents théâtres, en France, en province et à l'étranger. Elle racontait, moins bien qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, dans un style singulièrement compliqué et alambiqué, l'histoire, l'éternelle histoire de la jeune fille noble qui, à cause de son nom, ne veut pas épouser un plébéien, doué — puisqu'il est pauvre — de toutes les qualités et de toutes les vertus.

Ainsi, tant de dissertations acrimonieuses, tant de tirades sur la rénovation du théâtre, sur la nécessité d'être original et de briser les vieux moules, aboutissaient à cette œuvre douceâtre et banale qui ressemblait à un plagiat et n'était qu'une imitation ratée.

Tous les critiques et les sous-critiques s'en donnèrent à cœur-joie. Autour du malheureux auteur qui avait fait, bien malgré lui, une mauvaise pièce, mais qui pouvait être tout de même un bon citoyen et un brave homme, ils dansèrent la danse du scalp. Arnold Mortier, courriériste au *Figaro*, se montra, je ne sais pour quelle cause, un des plus acharnés, et c'est lui qui,

Digitized by Google

le lendemain de la première, lança dans la circulation cette charade-épigramme :

Mon premier borde la prairie,
Où pousse l'herbette fleurie,
Et mon second est un rongeur;
Mon tout est un mauvais auteur.

Mauvais auteur dramatique, on ne pouvait guère en douter ; — mais à ce degré, aurait pu répondre Emile Bergerat, ne l'est pas qui veut.

Au théâtre, tous les spécialistes en conviennent, deux fours valent un succès, et l'échec du *Nom* avait été si retentissant qu'il contribua beaucoup à la réputation de l'auteur. Le public n'a pas le temps de se rappeler si une pièce, qu'il ne connaît en général que par les affiches, a échoué ou a réussi ; mais il retient, pour ne plus les oublier, les noms qu'il a vus souvent répétés dans les journaux.

De même qu'il y a l'Homme du siècle, l'Homme-serpent, l'Homme des bois, l'Homme qui rit, l'Homme de la montagne, et à un degré au-dessous, les Hommes-sandwichs, Emile Bergerat, depuis le 3 février 1883, était définitivement l'*Homme des Ours et des Fours*. Il le déclarait lui-même non sans quelque fierté. Tout le monde le connaissait sous ce titre auquel on s'était habitué. Il s'était fait une spécialité de l'insuccès dramatique, et dans cette partie, où les concurrents sont nombreux, il occupait sans conteste la première place.

Berger redoutable, il conduisait dans Paris ses ours mal muselés. Il les présentait au public, les flattait, les

Digitized by Google

caressait et ne négligeait aucune occasion de louer leur gentillesse et leur esprit. Plusieurs fois par an il les lâchait, pour se distraire, dans des cabinets de directeurs ou dans des salles de spectacles.

Et c'est ainsi que lui vint la gloire.

Digitized by Google

CLÉMENCEAU

Une ironie du hasard a voulu que Clémenceau fût Vendéen. Il est né le 28 septembre 1841, à Mouilleron-en-Pareds, petit village retiré, près de Fontenay-le-Comte. Son père avait été arrêté au 2 décembre pour ses opinions notoirement républicaines.

Comme Jules Verne, mais une dizaine d'années plus tard, il fit ses classes au lycée de Nantes. Bachelier, il vint à Paris pour y étudier la médecine, et encore plus la politique, qui commençait dès cette époque à être son sport préféré.

Interne dans un hôpital, Clémenceau travaillait beaucoup et préparait très sérieusement ses examens; mais son activité, déjà très grande, pouvait suffire à plusieurs besognes différentes, sinon contradictoires. L'étudiant en médecine, à certaines heures de la journée, devenait journaliste.

Vers 1865, le quartier latin comptait un assez grand nombre de revues et de journaux dont l'opposition au gouvernement aurait pu être assez dangereuse si elle n'avait pas été aussi complètement ignorée. En effet, la plupart de ces feuilles n'étaient tirées qu'à un très

Digitized by Google

petit nombre d'exemplaires et ne s'adressaient qu'à un public convaincu d'avance, et qui, pour chacune, ne devait pas être très supérieur à une cinquantaine de personnes, en y comprenant l'imprimeur, les rédacteurs et leurs amis.

La jeunesse des Ecoles se divisait alors en deux groupes — sans compter les étudiants dont la seule ambition était de passer leurs examens le plus tôt possible et d'aller les utiliser en province : — ceux qui faisaient de la littérature et ceux qui faisaient de la politique. Ils se méprisaient mutuellement ; mais les derniers étaient de beaucoup les plus ennuyeux.

Avec Pierre Denis, ancien cordonnier qui laissait traîner quelques cuirs dans ses articles, Ferdinand Taule, et deux ou trois autres, Germain Casse avait fondé le *Travail*. Clémenceau fut un de ses collaborateurs. On ne s'occupait guère dans cette revue que des questions sociales, pour les résoudre ou pour les embrouiller. La littérature et surtout les vers en étaient, sauf de rares exceptions, soigneusement exclus. Emile Zola, comme j'ai eu l'occasion de le raconter, ne réussit qu'à grand-peine à y caser un poème, *Doute*, dont les tendances parurent beaucoup trop religieuses.

Le *Travail* mourut d'un article dans lequel Clémenceau conviait les étudiants à se rendre sur la place de la Bastille pour célébrer l'anniversaire du 24 février. Le gouvernement, pour répondre à cette invitation, convia ceux qui l'avaient faite à se rendre à Sainte-Pélagie, et faute de rédacteurs, la revue fut supprimée.

Digitized by Google

Clémenceau écrivait également dans deux feuilles d'opposition, le *Matin* et la *Jeune France*.

La *Jeune France* avait été fondée, au commencement de l'année 1861, par plusieurs étudiants en droit, au nombre desquels se trouvaient Vermorel et Ducleuziou. Ils se donnaient comme but de moraliser la jeunesse en cherchant à combattre l'athéisme. C'est du moins ce qu'ils dirent à l'imprimeur, un certain Desloges, qui n'eut pas à se féliciter de les avoir crus sur parole. Le 13 juillet 1861, le journal fut poursuivi (et supprimé) pour avoir publié, le 9 juin, un article de Germain Casse, *le Diable est mort*, qui tournait en ridicule quelques-uns des dogmes de la religion catholique.

Quoique la bohème, dans ce quartier qui se souvenait de Murger, eût encore de nombreux représentants, Clémenceau affectait d'être très correct dans sa tenue, et il ne s'attardait pas plus qu'il n'était nécessaire dans ses cafés et ses brasseries où beaucoup de ses camarades se préparaient à la politique par l'alcoolisme.

Ses études sociales ne l'empêchèrent pas de suivre très assidûment les cours de la Faculté de médecine. En 1865, il passa son doctorat; sa thèse: *De la génération des éléments anatomiques*, résumé intelligent des théories du professeur Robin, fut considérée comme une des meilleures qui aient paru dans les dernières années du second Empire.

Décidé à se fixer à Paris, mais plutôt comme politicien que comme médecin, Clémenceau voulut d'abord faire un voyage aux Etats-Unis, pour observer de près les mœurs et les institutions d'une pseudo-démocratie qui n'était

Digitized by Google

en réalité qu'une ploutocratie ; mais on n'en savait rien encore, et les libertés américaines étaient volontiers opposées à nos servitudes de pays trop vieux.

Pendant son séjour de quatre années aux Etats-Unis, il traduisit un volume de Stuart-Mill sur Auguste Comte. Auguste Comte n'était pas Américain. La traduction, d'ailleurs très remarquable, d'un ouvrage anglais sur un économiste français, ce fut le principal résultat et peut-être le seul de ce long voyage.

Après avoir constaté probablement que les Etats-Unis étaient bien surfaits, Clémenceau revint à Paris en 1869 et se fixa à Montmartre.

Il existe entre la médecine et la politique de secrètes affinités. L'art de gouverner son prochain semble se rattacher à l'art de le guérir... ou de le tuer. Nous n'avons eu que trop d'occasions de le constater, mais sans être arrivés encore à en deviner les causes. Il n'y a qu'une chose dont on ne peut pas douter, c'est que le pays n'a jamais été plus malade que depuis qu'il est soigné par tant de médecins.

Quelques consultations médicales gratuites, et des consultations politiques gratuites également, en attendant d'être très chèrement payées, donnèrent assez vite au docteur Clémenceau la popularité dont il avait besoin.

Cette population de Montmartre, superlativement parisienne, est en même temps très frondeuse et très naïve. Elle a édifié plus de réputations qu'elle n'en a démoli. Surtout à ce moment, où l'Empire croulait et où tant de gens

Digitized by Google

s'efforçaient de remplacer les maîtres de la veille, elle était à la merci de tous les rhéteurs, de tous les phraseurs, de tous les marchands de mensonges.

Très aristocratique dans ses goûts, mais capable, quand les circonstances l'exigeaient, de se montrer démocrate, servi par ce don de la parole, qui, en France, tient lieu des autres mérites, et beaucoup plus intelligent, on doit le reconnaître, que la moyenne des vulgaires ambitieux qui vivent de cette politique dont meurt le pays, Clémenceau était rapidement devenu un des hommes à qui la sottise populaire réservait ses plus flatteuses sympathies.

Après le 4 septembre 1870, il fut nommé par le gouvernement maire de Montmartre, et maintenu dans ces fonctions par le vote du 5 novembre, quoiqu'il eût démissionné quelques jours auparavant.

C'est à cette époque que se place l'histoire des *bombes Orsini* (1).

Le préfet de police Cresson fut avisé que dans une maison d'une impasse de Montmartre se trouvaient des bombes Orsini.

On fit des perquisitions et on ne put rien découvrir. Quelque temps après, des renseignements, qui paraissaient très sérieux, apprirent au préfet de police que ces redoutables engins, dont on ne parvenait pas à

(1) Pour le rôle de Clémenceau pendant la Commune, v. *Dépositions des témoins de l'Enquête parlementaire sur l'Insurrection du 18 mars*, classées et résumées par Henri Ameline. Paris, Dentu, 1872. (Dépositions de M. Cresson, du général d'Aurelles de Paladines, du colonel Langlois, etc.)

Digitized by Google

s'emparer, avaient été fabriqués par les soins et sous la direction du maire de Montmartre.

Mandé dans le cabinet de M. Cresson, Clémenceau n'hésita pas à reconnaître l'exactitude des renseignements donnés. Il déclara que les bombes étaient destinées aux Prussiens, mais que, dans les circonstances actuelles, elles pouvaient devenir un danger pour la ville de Paris, et qu'il était très disposé à les remettre à un délégué du ministère des travaux publics.

Accompagné de ce délégué, un chef d'escadron d'artillerie alla prendre dans la maison indiquée par le maire de Montmartre six cents bombes. Il les fit transporter, dans un chariot, au pas, avec les plus grandes précautions, de Montmartre au fort de Vincennes ; et, le soir, en rendant compte au préfet de police de cette opération délicate, il lui avoua que jamais il n'avait eu plus peur que ce jour-là. Le moindre choc aurait pu provoquer une explosion formidable.

Plus tard, vingt-trois mille bombes furent découvertes et saisies.

M. Cresson supposa que ces bombes, fabriquées avec grand soin, et qui n'étaient pas, tant s'en faut, d'innocents joujoux de conspirateur en chambre, devaient remonter aux dernières années de l'Empire. On en trouva du même modèle, ou à peu près, dans les collections de la préfecture de police. A quel usage étaient-elles destinées ? Il serait difficile de le dire. Leur histoire reste mystérieuse.

Aux élections du 8 février 1871, Clémenceau fut élu

Digitized by Google

représentant de la Seine à l'Assemblée nationale. Il alla siéger à l'extrême gauche, et vota contre les préliminaires de paix.

Le 4 mars, il présenta et appuya une pétition du club républicain positiviste demandant que la France restituât la Corse à l'Italie (1). — Le club républicain positiviste et son porte-parole en cette mémorable occasion sacrifiaient la Corse, qui « faisait géographiquement partie de l'Italie » et à laquelle on reprochait d'ailleurs Napoléon Ier et sa famille; mais ils consentaient à laisser à la France, la Savoie et les Alpes-Maritimes. Dans le cas où Clémenceau serait devenu ministre des affaires étrangères comme Jules Ferry, pour lequel il se montra si sévère, cette théorie des rattachements géographiques aurait pu le mener loin.

Pendant que le politicien fantaisiste qu'il avait élu comme maire cédait la Corse à l'Italie, le quartier de Montmartre s'apprêtait à commencer, avec d'excellentes intentions, la guerre civile.

L'insurrection du 18 mars est la page sinon la plus glorieuse, du moins la plus mouvementée, de la carrière civique de Clémenceau. Elle mérite d'être racontée en détail. Je le ferai sans aucun parti pris et en m'appuyant sur des documents dont l'authenticité n'est pas contestable.

Le gouvernement avait laissé à Neuilly et dans l'avenue de Wagram, emplacements qui devaient être occupés par les Prussiens pendant leur séjour à Paris, un grand

(1) *Journal officiel* du 8 mars.

Digitized by Google

nombre de canons. Ce renseignement donné par quelques journaux qui en exagéraient l'importance excita dans les quartiers populaires une vive irritation. On craignit ou on feignit de craindre que les Prussiens ne s'emparassent de ces canons, supposition absurde, puisque la guerre était terminée, mais très sincèrement admise par ceux que leur patriotisme affolait et qui servit aux autres de prétexte pour donner à l'émeute qui s'organisait les armes qui lui étaient nécessaires.

Le 28 février 1871, le *Comité central*, plus maître de Paris que le gouvernement, fit sonner le tocsin. Réunis à la hâte, des bataillons de la garde nationale se dirigèrent vers Neuilly et en ramenèrent sur divers points les canons.

Montmartre, pour sa part, en eut 171, qui furent d'abord placés boulevard Ornano.

Peu après cette « campagne », survint la loi sur les échéances qui augmenta le mécontentement de la population. Cette loi n'était qu'une maladresse. On voulut y voir une nouvelle mesure de la réaction contre Paris.

Dans une réunion qui eut lieu salle Robert, près du boulevard Rochechouart, on décida que les canons seraient transportés sur la butte, afin d'inspirer une salutaire terreur à ceux qui pourraient avoir l'idée de restaurer la monarchie. Un comité, qui siégea rue des Rosiers, n° 6, fut formé, sous la présidence du citoyen Landowski, pour la défense de l'arrondissement.

Quelques jours auparavant, des modérés s'étaient réunis dans la même salle et avaient rédigé un ordre du jour,

Digitized by Google

reproduit par le *Rappel*, qui engageait Montmartre à rendre les canons.

Il est probable qu'avec un peu d'habileté, d'apparentes concessions et quelques phrases patriotiques, on serait arrivé à la solution que désirait le gouvernement.

Le général d'Aurelles de Paladines raconte, dans sa déposition pour l'enquête parlementaire que le 11 ou 12 mars (il ne précise par la date), Clémenceau vint le trouver et lui dit que les gardes nationaux de son quartier étaient très portés à rendre les pièces d'artillerie, qui leur imposaient un service pénible et ennuyeux, et qu'il suffirait qu'on les plaçât dans un endroit où elles seraient gardées, partie par l'armée, partie par la garde nationale.

Le maire de Montmartre ajouta qu'on pouvait compter sur son dévouement à l'ordre ; « que, malgré ce qu'on disait de lui, il y était attaché ; qu'il comprenait très bien qu'une révolution ne pouvait conduire le pays qu'à d'autres malheurs que ceux dont on voulait sortir ; que par conséquent il était disposé à faire tous ses efforts pour que son arrondissement rendît les armes. »

On ne saurait douter que dans ces déclarations il ne fût très sincère. Le gouvernement lui avait formellement promis que rien ne serait tenté sans qu'on l'eût prévenu ; mais les hommes qui étaient alors au pouvoir se défiaient de lui presque autant que de ses électeurs.

Le 17 mars, au soir, l'affaire semblait à peu près arrangée, et Montmartre ne demandait qu'à se débarrasser

Digitized by Google

de son artillerie. Malheureusement on s'était décidé à la lui prendre.

Le 18 mars, dans la matinée, le gouvernement avait fait placarder une proclamation dans laquelle il adressait un appel au patriotisme des habitants de Paris pour la restitution des canons, sans qu'on eût besoin de recourir à la force. Et à ce moment même, des troupes escaladaient la butte !

Vers trois heures du matin, sous la direction du général Lecomte, Montmartre commençait à être envahi et cerné par une petite armée de 3000 hommes, parmi lesquels 200 gendarmes ou gardiens de la paix.

Un factionnaire nommé Turpin, posté devant le nº 6 de la rue des Rosiers où se trouvait un poste de la garde nationale, voit monter la troupe, fait quelques pas, croise la baïonnette, et crie : « Qui vive ? » On lui répond par une décharge qui le blesse grièvement.

Une dizaine de canons sont enlevés, et des attelages les dirigent par la rue des Rosiers vers la place du Tertre. Les chasseurs de Vincennes détruisent les tranchées et les retranchements construits sur la butte ; mais les attelages ne sont pas arrivés en nombre suffisant, et on les attend, l'arme au pied, de cinq heures à huit heures et demie.

Cependant Montmartre s'éveille. Les ménagères sortent pour faire leurs provisions et s'attroupent dans les rues. Des curieux se mettent aux fenêtres. Le pas des soldats, les coups de fusil ont jeté l'alarme dans le quartier. On bat le rappel. On sonne le tocsin. Aux cris des enfants, aux plaintes ou aux vociférations des femmes,

Digitized by Google

se mêlent des appels, des commandements, le bruit des marches précipitées, des cliquetis d'armes. Ce sont les premiers grondements de l'émeute.

« Vers sept heures, M. Clémenceau, maire de Montmartre, arriva sur le plateau supérieur pour faire donner, a-t-il dit, des secours au garde national blessé dont il a été parlé plus haut. Il se rendit tout droit à la maison où ce blessé était déposé et voulut le faire enlever sur un brancard pour le porter à l'hôpital. C'était évidemment une imprudence des plus dangereuses que de faire traverser les rues de ce quartier dans un pareil moment à un homme couvert de sang. C'était faire la promenade du cadavre, cette manœuvre élémentaire de toute insurrection parisienne.

« M. le commandant Vassal comprit qu'elle allait faire crier, comme toujours : « On assassine nos frères ! Aux armes, etc. » Il s'y opposa. M. Clémenceau insista en sa qualité de maire. Cependant il consentit à en référer au général qui se trouvait à peu de distance.

« Le général défendit d'enlever le blessé, dont un médecin militaire s'occupait assidûment d'ailleurs. Ensuite, interpellant M. Clémenceau comme maire, il lui demanda ce que signifiait tout le bruit qu'il entendait en bas et pourquoi surtout on battait la générale.

« Au dire de plusieurs témoins des plus honorables qui ont assisté à cette conversation, M. Clémenceau se confondit en protestations contre le sentiment de défiance qu'inspirait ce quartier, assura que ces batteries et ces sonneries n'appelaient que des hommes d'ordre disposés à aider à l'enlèvement des canons dont Mont-

Digitized by Google

martre était finalement embarrassé, et termina en disant solennellement qu'il répondait de la tranquillité de son arrondissement.

« Devant une telle assurance donnée par un magistrat, le général continua à attendre les attelages et ne prit même aucune mesure nouvelle de sûreté. Il est superflu de dire que sans ces paroles le général eût pris des précautions et que les abominables scènes qui vont suivre eussent été empêchées (1). »

Une cinquantaine de gardes nationaux s'étaient groupés au bas de la rue Muller. Précédés par trois gardes, dont l'un avait mis son mouchoir au bout de son fusil, ils gravissaient la butte.

En les apercevant, la sentinelle s'était repliée. Le général Lecomte ordonna à ses soldats, postés sur ce point, de mettre en joue ; puis il commanda le feu. Il n'y eut qu'un coup de fusil tiré sur la petite troupe, par un des gardes nationaux qui marchait en tête à côté du parlementaire et qui était un sergent de ville déguisé.

La foule criait : « Ne faites pas feu ! Nous sommes vos frères ! »

Trois fois le général répéta son commandement et trois fois on refusa de lui obéir.

— Alors, rendez-vous ! dit-il d'un ton ironique.

Une voix gouailleuse répondit :

— Nous ne demandons que cela.

Et les fusils furent jetés à terre.

(1) *Le Dossier de la Commune devant les Conseils de guerre.* Paris, Librairie des Bibliophiles, 1871. Les assassins des généraux Clément Thomas et Lecomte. Rapport, p. 211 et suiv.

Digitized by Google

Comment admettre que des soldats, conduits à l'indiscipline, il faut bien l'avouer, par le peu de confiance que leur inspiraient des chefs trop souvent si incapables, accepteraient de faire feu sur des vieillards, des femmes, des enfants, mêlés à des gardes nationaux qui semblaient résolus à ne pas se défendre ? Ce fut, de la part du général Lecomte, une lourde faute que de ne pas comprendre que la partie était perdue, et qu'il ne restait plus qu'à se replier en bon ordre, puisqu'on n'avait pas su s'emparer des canons par surprise et sans coup férir. Cette faute on doit la constater, mais sans trop la reprocher au malheureux qui l'a commise : il l'a expiée par sa mort tragique.

Levant la crosse en l'air, les gardes nationaux fraternisaient avec les soldats. Il y eut un moment d'enthousiasme et d'attendrissement, bientôt suivi par l'arrestation du général Lecomte, conduit avec tout son état-major au Château-Rouge, où se trouvait un poste de gardes nationaux commandé par les capitaines Garcin et Simon Mayer, du 169e bataillon.

Sur les autres points du quartier, de mêmes faits d'insubordination se produisaient.

Les chasseurs à cheval postés, sous les ordres du général Susbielle, place Pigalle, refusaient de charger la barricade vivante formée presque entièrement par des femmes, au bas de la rue Houdon. Seul le capitaine qui commandait l'escadron s'élance en avant, frappe la foule avec son sabre et atteint un soldat de la ligne. Celui-ci fait feu sur lui, le blesse. Les gardes nationaux l'achèvent.

Digitized by Google

On fraternise également place Blanche, pendant que le général Vinoy se retire sur la place Clichy.

Les canons dont la troupe s'était emparée au début de l'action avaient été amenés dans la rue Lepic, à la hauteur du Moulin de la Galette. La foule criait aux artilleurs, immobilisés à côté de leurs pièces : « Rendez les canons ! Remontez les canons ! » Encouragés par leur silence et convaincus qu'ils n'ont pas la moindre intention de résister, des gardes nationaux, des femmes, des enfants, coupent les traits, écartent les chevaux, et à force de bras, tout joyeux de cette petite fête, ramènent les canons sur le haut de la butte.

Vers dix heures l'armée était vaincue partout, sans combat. Jamais opération militaire n'avait été aussi imprudemment entreprise et aussi mal exécutée.

Quel avait été, pendant cette première partie de la journée, le rôle de Clémenceau ? Le rapporteur du conseil de guerre devant lequel comparurent les assassins des généraux Clément Thomas et Lecomte, nous l'a déjà indiqué, mais avec une malveillance très visible. Consultons des témoins moins suspects.

Le colonel Langlois (député) raconte qu'il était rentré chez lui le 18 mars, vers neuf heures, après avoir assisté à la défaite des troupes envoyées par le gouvernement, lorsque Tolain, son collègue à la Chambre, se présenta, très ému, et lui dit :

« Il y a Clémenceau, le maire de Montmartre, qui est là-bas ; il est très gêné ; il a un prisonnier, le général Lecomte ; il craint de ne pouvoir le sauver. Il demande qu'un certain nombre de ses collègues de la députation

Digitized by Google

de Paris viennent à Montmartre pour se joindre à lui et l'aider. »

Le colonel Langlois se rendit à l'état-major et de là au ministère des affaires étrangères, où Thiers l'engagea à se rendre sans retard dans le quartier conquis par l'émeute : « Il faut voir Clémenceau. Dites-lui de faire tout son possible pour que le général Lecomte soit sauvé. »

A deux heures, dans la réunion qui eut lieu à la mairie de Montmartre et à laquelle il assista avec Tolain, Edouard Lockroy, des chefs de bataillon de la garde nationale et des représentants de la municipalité, le maire donna des nouvelles rassurantes : « Le général, affirma-t-il, est en lieu de sûreté, il est au Château-Rouge. Il est gardé ; il ne risque rien ; il y a des gens qui en répondent. »

Mais, quelques heures après, lorsque le colonel Langlois revint à la mairie, on lui dit : « M. Clémenceau vient de partir. On vient d'arrêter Clément Thomas. M. Clémenceau est parti pour aller le sauver ; mais on ne sait pas où il est passé. Si vous voulez le savoir, allez à la chaussée Clignancourt, à ce qu'on appelle le *Comité de vigilance.* »

Au Comité de vigilance, où il s'était hâté d'aller chercher des renseignements, le colonel Langlois ne précéda que de très peu Clémenceau, qui, sans attendre qu'on l'interrogeât, s'écria : « Je suis arrivé trop tard ! » Il était, remarque le témoin, « dans un état d'indignation profonde... Il ne savait comment lui-même avait échappé. »

Digitized by Google

Voilà ce qui s'était passé, dans l'après-midi, entre le moment où Clémenceau déclarait que le général Lecomte ne risquait rien, jusqu'au moment où le général Lecomte était assassiné.

Des barricades s'élevaient comme par enchantement dans plusieurs rues de Montmartre, qu'occupaient peu à peu des bataillons révolutionnaires venus de tous les points de Paris.

Du Château-Rouge, le général Lecomte avait été livré, à une heure, par Simon Mayer (qui avait répondu de lui) à un capitaine « qu'il ne connaissait pas, mais qui se présentait avec un ordre écrit, portant quatre signatures inconnues ». Escorté par des gardes nationaux qui n'essayaient pas de le protéger contre les insultes de la foule et qui marchaient très lentement, — comme à un enterrement, dit un des témoins de cette scène, — le général arriva, vers deux heures, au no 6 de la rue des Rosiers (1), où siégeait le Comité de Montmartre. Devant la porte stationnaient une centaine de

(1) « Il y avait alors, 6, rue des Rosiers, une maison qui en a su long sur l'horreur des guerres civiles. Maison petite, basse, en recul sur la rue, reconnaissable à la marquise qui abritait la porte, avec un de ces pauvres jardins bourgeois, étriqués et malingres, qui verdissent tristement dans les quartiers excentriques. L'éternelle allée de tilleuls, sous laquelle l'ombre moisit, occupait un des côtés. Le reste était partagé en compartiments par des treillages dont les portes avaient des sonnettes. A chacun son jardinet, avec quelques pieds de fleurs et un massif de groseilliers. D'un côté une grille ouvrait sur un vaste horizon de plaine avec des fumées des toits en zinc, et des cheminées d'usines en briques. D'un autre côté surgissait un grand mur avec des arbres fruitiers en espalier. » (Camille Pelletan, *La Semaine de Mai*, p. 66.) Cette maison appartenait à la veuve de Scribe.

Digitized by Google

soldats de ligne qui ne se montrèrent pas les moins acharnés contre le malheureux qui marchait à la mort.

On l'avait poussé plutôt que conduit dans une des salles de la maison. A l'exception d'un capitaine âgé, nommé Garcin, et d'un docteur en uniforme, en proie à une sorte de folie furieuse, les officiers de la garde nationale qui étaient là s'efforçaient de le protéger contre l'exaspération de la foule. Le lieutenant Meyer, debout sur le seuil, avait toutes les peines du monde à repousser les énergumènes qui voulaient pénétrer dans la salle.

On improvisa un conseil de guerre présidé par un officier garibaldien de l'armée des Vosges et formé de quelques gardes nationaux plus ou moins gradés.

Le général Lecomte nia d'abord avoir commandé le feu, puis, sur la déposition d'un sergent qui affirmait le fait, il n'hésita plus à en convenir. On lui demanda s'il n'en éprouvait aucun regret et si, le cas échéant, il agirait de même :

— Ce que j'ai fait, répondit-il, a été bien fait.

Une discussion s'engagea entre les membres du conseil. Quelques-uns, pour se décharger d'une responsabilité qui leur semblait trop lourde, proposèrent de ramener le général au Château-Rouge. Un délégué fut envoyé à la mairie de Montmartre, afin d'avertir la municipalité des graves événements qui se préparaient.

Au dehors la foule, de plus en plus surexcitée, poussait des cris de mort. Elle était venue là pour tuer un

Digitized by Google

homme ou pour le voir mourir, et elle n'entendait pas qu'on lui arrachât sa proie.

Le conseil de guerre hésitait, essayait de gagner du temps.

A ce moment les clameurs devinrent plus fortes, et une violente poussée porta au milieu de la salle un homme petit et gros, au visage dur et énergique. C'était le général Clément Thomas.

Il descendait de voiture, vers trois heures et demie, place Pigalle, et se dirigeait vers le boulevard Rochechouart lorsqu'un des gardes nationaux l'aperçut et le reconnut.

— N'êtes-vous pas, demanda cet homme, le général Clément Thomas?

Et comme le passant interpellé répondait par un geste de dénégation :

— Je ne crois pas me tromper cependant, reprit-il ; je vous reconnais à votre barbe blanche.

Le général répliqua résolument :

— Eh bien ! quand ce serait moi ? Est-ce que je n'ai pas toujours fait mon devoir ?

— Vous n'êtes qu'un misérable et un traître.

En prononçant ces mots, le garde national saisit le vieillard au collet, et, appelant à son aide quatre ou cinq de ses compagnons, il le conduisit jusqu'à la rue des Rosiers.

Il y avait eu pour le général Lecomte un simulacre de conseil de guerre. Clément Thomas avait soulevé trop de haines pour qu'on lui accordât la même faveur. Il fut à peine interrogé. Il entendit, de côté et d'autre,

Digitized by Google

des accusations auxquelles on ne lui permit pas de répondre. Les uns lui reprochaient d'avoir tiré sur le peuple en 1848, d'autres de s'être signalé, comme général, par une sévérité impitoyable. Presque tous assuraient qu'il avait été surpris au moment où il espionnait les travaux de défense de Montmartre. On ne le jugea pas. On se borna à reconnaître son identité.

Entraîné dans le jardin à coups de poing, à coups de crosse de fusil,— j'ai déjà dit que c'était un vieillard,— il reçut, au moment où il descendait les marches, un premier coup de feu qui traversa son chapeau.

Le petit jardin de la rue des Rosiers, où les arbres gonflés de sève allaient fleurir, formait ce jour-là, à quatre heures et demie, une sorte de salle de spectacle. Les murs, qui tenaient lieu d'amphithéâtre, étaient couverts de spectateurs. En bas, une foule immense se répandait jusque dans la rue, inondait les jardins voisins, jaillissait de toutes les fenêtres. Ceux qui ne voyaient pas avaient au moins le plaisir d'entendre.

Jamais drame ne passionna au même degré un public populaire. On insultait les deux hommes qui jouaient les rôles de traîtres. Des poings crispés se tendaient vers eux. D'ignobles bouches, d'où semblaient couler de la bave et du sang, crachaient des injures sur leur passage. Il y avait là des femmes qui étaient peut-être des mères, des enfants qui sans doute n'avaient pas assez vécu pour savoir ce que c'est que la haine — et on lisait sur leurs visages une horrible joie.

La représentation était à peine à son milieu, et on

Digitized by Google

brûlait d'en voir le dénouement. On réclamait le cinquième acte.

Enfin il commença, et les plus exigeants durent en être satisfaits. Clément Thomas fut fusillé *en détail* Qu'il ait reçu quatorze balles sans tomber, comme l'ont affirmé certains journalistes, je n'ose pas le croire ; mais il est certain que son cadavre portait la trace de soixante-dix balles, qui ne furent pas envoyées en même temps. Dans tous les drames il faut un comique. Lorsque le corps de Clément Thomas fut étendu sur le sol, au milieu d'une mare de sang, un concierge, le sieur Gobin, s'approcha, le souleva un peu et le tira par sa barbe blanche. Cette petite plaisanterie fut très goûtée.

Le général Lecomte parut à son tour. Il n'avait encore parcouru que la moitié du chemin lorsqu'un coup de fusil le fit tomber sur les genoux. On le releva, on le plaça à côté du cadavre de Clément Thomas, et une décharge l'étendit raide mort.

Il y eut des cris de joie, quelques applaudissements, et les spectateurs peu à peu se retirèrent pour laisser place à un interminable défilé de curieux qui pendant une grande partie de l'après-midi vinrent voir les branches cassées, la trace des balles sur le mur, les flaques de sang et ces deux corps horriblement mutilés, qu'on laissa là jusqu'à six heures. On se décida alors à les déposer dans une salle du rez-de-chaussée sur deux vieilles persiennes arrachées du mur, et pendant la nuit on les transporta dans un caveau provisoire au cimetière Saint-Vincent.

Digitized by Google

Vers 5 heures, un sergent-major du 169e bataillon rencontra, au moment où il sortait de la maison de la rue des Rosiers, le maire de Montmartre, qui se disposait à entrer, revêtu de ses insignes municipaux. Il ne savait encore rien sur le sort des deux généraux. Le sergent-major lui apprit qu'ils venaient d'être fusillés. Pendant quelques instants il resta dans la rue, accueilli par les murmures de la foule qui lui reprochait de l'avoir trompée en affirmant qu'il n'y aurait pas de coup de force. Il accompagna ensuite jusqu'au Château-Rouge plusieurs officiers de la ligne qui avaient été arrêtés à Montmartre et qu'on relâcha le lendemain.

L'attitude de Clémenceau pendant la journée du 18 mars donna lieu à bien des critiques plus ou moins justifiées. Il se défendit par une lettre circulaire adressée à plusieurs journaux, et qui peut compter parmi ses meilleurs articles :

« Monsieur le Rédacteur,

« Vous avez publié dans votre numéro du 27 courant un récit de la journée du 18 mars par M. le capitaine Beugnot, officier d'ordonnance du ministre de la guerre.

« On me le communique, et j'y relève les deux phrases suivantes :

« Nous tenons seulement à constater que M. Clémen-
« ceau n'a paru au milieu de ces scènes honteuses et
« sanglantes, qu'il aurait pu peut-être empêcher, qu'à six
« heures du soir, après l'assassinat des deux généraux.

« ... Ce qui est plus triste à constater, c'est que... les

Digitized by Google

« autorités municipales de Montmartre ne parurent ni
« au Château-Rouge, ni à la maison de la rue des Rosiers,
« et ne firent dans la journée aucun effort apparent pour
« sauver les apparences. »

« Je ne m'arrête pas à ce qu'il y a de contradictoire à me reprocher, d'une part, de n'être venu qu'à six heures à la maison de la rue des Rosiers, et, d'autre part, de n'y être pas venu du tout.

« Je n'insiste même pas sur une troisième phrase où l'auteur du récit, qu'une émotion bien naturelle a sans doute empêché de se rendre un compte exact de la situation, se plaint de ce que les efforts que je fis en sa faveur faillirent lui être fatals.

« Je veux seulement déclarer que les deux phrases que je viens de citer renferment un reproche que je n'accepte pas et une insinuation sur laquelle je suis heureux de voir M. Beugnot s'expliquer.

« Je passai la journée du 18 mars à la mairie, où me retenaient de nombreux devoirs, dont le plus impérieux peut-être était de veiller sur le sort des prisonniers qu'on m'avait amenés le matin. Il est inutile d'ajouter que je n'avais et ne pouvais avoir aucune connaissance des faits qui étaient en train de s'accomplir, et que rien ne pouvait faire prévoir.

« J'ignorais absolument l'arrestation du général Clément Thomas, que, sur la foi des journaux, je croyais en Amérique.

« Je savais le général Lecomte prisonnier au Château-Rouge ; mais le capitaine Mayer, dont le nom revient à plusieurs reprises dans le récit de M. Beugnot, et qui

Digitized by Google

avait été chargé par moi de pourvoir à tous les besoins du général, m'avait affirmé que la foule n'était point hostile. Enfin, je m'étais assuré que le Château-Rouge était gardé par plusieurs bataillons de la garde nationale.

« De nombreux groupes armés défilèrent tout le jour sur la place de la mairie au son d'une musique joyeuse. Je le répète, rien ne pouvait faire prévoir ce qui se préparait.

« Vers quatre heures et demie, le capitaine Mayer accourut et m'apprit que le général Clément Thomas avait été arrêté, qu'il avait été conduit, ainsi que le général Lecomte, à la maison de la rue des Rosiers, et qu'ils allaient être fusillés si je n'intervenais au plus vite. Je m'élançai dans la rue en compagnie du capitaine Mayer et de deux autres personnes. J'escaladai la butte en courant.

« J'arrivai trop tard. J'omets à dessein de dire quels risques j'ai courus et quelles menaces j'ai bravées au milieu d'une foule surexcitée qui s'en prenait à moi du coup de force tenté le matin par le gouvernement, à mon insu. Je demande seulement à M. le capitaine Beugnot de me dire avec une netteté parfaite ce que j'aurais pu faire, que je n'aie pas fait.

« Je lui demande surtout de s'expliquer clairement sur la phrase où il reproche aux autorités municipales de Montmartre « de n'avoir pas fait d'effort apparent pour sauver les apparences ».

« Si, ce que je me refuse à croire, il entendait par là que j'ai connu le danger que couraient les deux géné-

Digitized by Google

raux, et que c'est en connaissance de cause que je me suis abstenu d'intervenir jusqu'à quatre heures et demie (et non pas six), je me verrais dans l'obligation de donner à cette assertion le démenti le plus formel et le plus catégorique, démenti que je pourrais appuyer du témoignage de personnes qui ne m'ont pas quitté de toute cette journée.

« Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur », etc...

Pour tout esprit impartial, ce qui se dégage, je crois, du long récit qu'on vient de lire et de la lettre apologétique qui le termine, c'est que Clémenceau ne fut pas, comme l'ont supposé, bien à tort, quelques-uns de ses adversaires, le complice des assassins de Lecomte et de Clément Thomas. Il n'avait rien d'un criminel. Il fut tout simplement un politicien qui vit du suffrage universel et cherche à ne pas trop déplaire à ses électeurs. Il s'efforça, ce qui aux époques troublées n'est pas sans danger pour soi-même — et pour les autres, — à ménager la chèvre révolutionnaire et le chou gouvernemental. Et dans cette politique tortueuse, ondoyante, il révéla (ceci me paraît très important à constater) une remarquable ignorance de l'âme populaire, une stupéfiante naïveté de libérâtre et une absence complète de ces qualités et de ces dons qui, pour ne pas être oratoires, n'en apprennent pas moins à un homme à prévoir et à gouverner.

Quoique le Comité central l'eût mis en accusation, Clémenceau ne sortit pas de cette tragique aventure du 18 mars avec une popularité trop compromise, et il ne négligea rien, dans la suite, pour l'augmenter.

Digitized by Google

Le 20 mars, dans cette fameuse séance où Jules Favre parla du « niveau sanglant qui est dans la main d'une minorité factieuse », avec MM. Langlois, Brisson, Léon Say, il déposa un projet de loi tendant à autoriser l'élection d'un conseil municipal de Paris composé de quatre-vingts membres, et il fut un des signataires de la convention entre les représentants de la Seine, les maires et adjoints et le Comité central, convention qui fixait au 26 mars les nouvelles élections municipales. Elu à ce scrutin, il donna sa démission de député et de conseiller, après avoir vainement essayé d'amener un rapprochement entre Paris et Versailles. Lorsqu'à la suite de ces inutiles tentatives, dans lesquelles, de part et d'autre, on montrait d'égales exigences, fut formée la *Ligue d'Union pour les droits de Paris*, l'ancien maire de Montmartre en fut un des membres les plus actifs.

Le 23 juillet 1871, le quartier Clignancourt l'adopta comme conseiller municipal. Montmartre s'obstinait à lui rester fidèle. Tour à tour secrétaire, vice-président, président du conseil municipal, il prononça, au mois de novembre 1875, en prenant possession du fauteuil présidentiel, un discours où s'affirmaient ses idées, je veux dire celles de son parti, et dans lequel il disait, entre autres choses :

« Le caractère dominant de notre politique municipale, — et en cela surtout nous sommes les vrais représentants de Paris, — c'est d'être profondément imbue de l'esprit laïque, c'est-à-dire que, conformément aux traditions de la Révolution française, nous voudrions séparer le domaine de la loi, à qui tous doivent obéis-

Digitized by Google

sance, du domaine du dogme, qui n'est accepté seulement que par une fraction de citoyens. »

« Pratiquons donc notre droit. Montrons à tous ce que peuvent l'application aux affaires, le travail, le désintéressement, la probité. Mettons notre gestion à l'abri de toute critique ; associons, par la liberté et la publicité de nos discussions et de nos actes, la cité tout entière au contrôle incessant de ses élus. Nous aurons par là victorieusement gagné la cause des franchises municipales, et réalisé pour toujours cette belle promesse si longtemps ajournée : Paris aux Parisiens, pour le bien de la France et de la République. »

Cette habile mise en œuvre des vieux clichés du jacobinisme eut les résultats qu'on pouvait en espérer. En France, il vaut infiniment mieux pour un homme politique annoncer comme prochaines des réformes impossibles que réaliser sans retard des réformes essentielles. L'électeur, ce roi d'aujourd'hui plus sot que tous ceux qui l'ont précédé, s'étonne qu'on le trompe, et il ne demande qu'à être trompé.

Clémenceau fut élu, le 20 février 1876, député du dix-huitième arrondissement dans le quartier des Grandes Carrières (politiques) où s'était faite la sienne. Son discours, très beau comme forme, en faveur de l'amnistie, le 16 mai 1876, commença sa réputation, qui pendant quinze ou vingt ans ne devait que grandir.

Dans le journal comme à la tribune, Clémenceau apportait des qualités « extérieures » qu'on n'était pas

Digitized by Google

habitué à y voir. Il n'avait pas, comme Gambetta, le *moule oratoire*, la période ample, sonore et creuse. Sa voix, un peu aiguë, ne s'y prêtait pas, ni cet essoufflement, dissimulé avec beaucoup d'habileté, qui l'obligeait à s'arrêter à intervalles très rapprochés pour reprendre son élan. Il procédait par petites phrases, courtes, incisives, dans lesquelles l'idée était concentrée. En apparence, aucune préoccupation d'art dans ses discours d'un art d'autant plus sûr qu'il ne se montrait pas. Pas d'autre procédé qu'une dialectique très sûre, sans inutile apparat, et, dans l'attaque, une merveilleuse vigueur, un entrain endiablé, et comme une sorte de joie à foncer sur l'adversaire, à le cribler de coups d'épée.

Un grand talent sans contredit, auquel il était difficile de résister, mais un talent *négatif*, aussi admirable que peut l'être ce qui est faux et stérile. Comme fond de ces pages si finement ciselées, les théories d'un Homais qui aurait été, par aventure, un homme d'esprit et un styliste. Du Robespierre et du Rousseau délayés dans de l'eau-de-vie. Pas la moindre compréhension des intérêts, intérieurs ou extérieurs, du pays. La politique aveugle et sotte d'un sectaire qui n'a rien étudié, rien observé, rien compris. Un tempérament fait pour démolir et incapable de construire. Et une sorte de dilettantisme perfide et rageur de politicien raté qui ne peut pas arriver au pouvoir et ne se résigne pas à y laisser les autres.

Voilà ce qu'était Clémenceau lorsqu'il prononçait à la tribune ses premiers discours, si remarquables par

Digitized by Google

leur littérature et, à n'en retenir que les idées et les tendances, si niais et si dangereux.

Jamais homme ne devait rester plus fidèle à ses débuts ni faire, avec autant de talent, autant de mal.

Digitized by Google

JULES VERNE

Vers 1850, dans les salons du musicien Talexy, rue Louis-le-Grand, où fréquentaient Philoxène Boyer, Lépine (Quatrelles), Henri d'Ideville, Nadaud, Hignard, Pierre Véron, etc., on remarquait un jeune homme à barbiche blonde, qui semblait avoir pour fonction spéciale de réciter, avec conviction, des vers élégiaques. Ce jeune homme, qui se destinait à être un poète, un grand poète, se nommait Jules Verne. Né à Nantes, le 8 février 1828, il était venu faire à Paris ses études de droit, mais les avait rapidement interrompues pour s'occuper de littérature.

Ses parents avaient décidé qu'il serait avocat; mais il s'était juré — à treize ans — de devenir écrivain; et à son départ de Nantes il emportait, comme provision de voyage, une demi-douzaine de tragédies, pleines de crimes, d'usurpations, de songes, et fabriquées d'après les meilleurs modèles.

En attendant de les faire jouer, il composait d'innombrables poèmes dont il ne reste guère que la *Chanson des Gabiers*, mise en musique par un des

Digitized by Google

meilleurs amis de l'auteur, Aristide Hignard, et que chantait le baryton Charles Bataille :

En partant du bord,
Vous voyiez naguère
Pleurer sur le bord
Votre vieille mère !

Dans son triste adieu,
A la sainte Vierge
Elle a fait le vœu
De brûler un cierge,

Si son pauvre fils,
Sauvé de l'orage,
Revient du rivage,
Revient au pays !

Hardis matelots,
Montez dans la hune,
Pour chercher la dune
Au milieu des flots.

Alerte !
Alerte, enfants, alerte !
Le ciel est bleu, la mer est verte,
Alerte ! alerte !

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de faire remarquer à ceux qui viennent de lire cet extrait de la *Chanson des Gabiers*, combien nous devons nous féliciter que Jules Verne ait sagement renoncé à faire des vers.

Après avoir essayé de la poésie, qui ne lui procura que de médiocres satisfactions, il se tourna vers le théâtre. Avec Pitre-Chevalier, brave homme de lettres qui n'avait rien d'un pitre ni surtout rien d'un chevalier, il

Digitized by Google

écrivit une pièce intitulée : « Pierre qui roule n'amasse pas mousse », et qui fut insérée, faute de mieux, dans le *Musée des Familles*.

Les mines de la Californie attiraient alors de toute l'Europe des aventuriers, des gens de sac et de corde, qui, après avoir mérité la corde, allaient obtenir le sac, et aussi un assez grand nombre d'imbéciles qui, là comme ailleurs, devaient être dupes. Les deux auteurs représentaient, dans leur comédie, un bon bourgeois, qui partait pour la Californie et en revenait victime de ses illusions, plus pauvre qu'auparavant. Dans le même volume du *Musée des Familles*, Jules Verne donnait une nouvelle mexicaine, *Martin Paz*, dans laquelle on peut constater une habile mise en scène et des qualités très dramatiques.

La première pièce *jouée* — car il en avait déjà écrit un grand nombre qu'il garde encore en portefeuille — fut représentée au *Théâtre Historique*. Elle avait pour titre : *les Pailles rompues*. On prétend qu'Alexandre Dumas fils y collabora. C'est une erreur. Le seul collaborateur de Jules Verne en cette occasion, ce fut l'auteur de *Monte-Cristo* qui, sur la recommandation du chevalier d'Arpentigny, le célèbre chiromancien, reçut la pièce du débutant et la joua, non sans y avoir fait — car c'était assez son habitude,— quelques changements.

Comment Alexandre Dumas était-il devenu directeur? Puisque l'occasion m'est offerte de consacrer quelques lignes à cette partie, assez peu connue, de l'existence si fertile en métamorphoses du grand romancier, je

Digitized by Google

n'hésite pas à en profiter. Je ne vois aucun avantage, ni pour moi, ni pour le lecteur, à m'enfermer dans le cadre étroit d'une biographie.

Pendant une répétition des *Mousquetaires* à l'Ambigu, Alexandre Dumas, toujours entraîné vers de nouveaux projets, confia à Hostein, alors chargé de la mise en scène, son désir, son intention de créer un théâtre.

Il fallait pour cela beaucoup d'argent. Hostein, qui était un habile homme, en trouva. Pour lui en témoigner sa gratitude, Dumas s'empressa de le nommer directeur, aussitôt qu'il eut obtenu, grâce à la protection du duc de Montpensier, le privilège qu'il sollicitait.

La nouvelle salle avait été appelée Théâtre Montpensier ; mais, sur le désir de Louis-Philippe, le nom fut changé en celui de Théâtre Historique.

Une société dont les gérants étaient MM. Ardouin et Bourgoin, et Vedel, ancien directeur du Théâtre-Français, acheta — pour six cent mille francs — le terrain sur lequel s'élevaient, boulevard du Temple, l'hôtel Foullon et le cabaret de l'Epi-Scié, où se réunissaient des marchands de contre-marques et, dans une petite salle, qui ne s'ouvrait que sur un mot de passe, des repris de justice et des forçats libérés. En quelques jours la pioche et le marteau des démolisseurs détruisirent ce repaire de mercantis et de galériens, mais on détruisit également, et c'était plus regrettable, le merveilleux salon de l'hôtel Foullon, décoré, avec un goût exquis, de lambris sculptés.

L'architecte Dedreux et le peintre décorateur Sochan

Digitized by Google

avaient été chargés de la construction et des ouvrages d'art, qui coûtèrent huit cent mille francs. Ils s'acquittèrent de leur tâche avec une rapidité et un succès que constatent tous les journaux du temps.

L'entrée du Théâtre Historique était particulièrement réussie. Deux cariatides de Klagmann supportaient une galerie en forme de balcon à balustrade sur laquelle s'ouvrait une voûte en cul-de-four peinte par Guichard. Au-dessus, le fronton était dominé par le génie des Arts qui tenait une couronne de laurier, et, de chaque côté, deux groupes représentaient le Cid et Chimène, Hamlet et Ophélie.

Au lieu de s'étendre, comme d'habitude, en demi-cercle, la salle offrait, par une innovation qui fut très appréciée, la forme d'une ellipse, ce qui permettait de voir de partout.

La scène était grande, bien disposée.

Les places coûtaient de soixante-quinze centimes à six francs, et il y en avait près de deux mille.

Tel était ce Théâtre Historique qui n'eut pas, tant s'en faut, le succès qu'il espérait.

Il ouvrit le 21 février 1847, et ce fut un événement « bien parisien ».

Dès la veille, à la tombée de la nuit, on commença à faire queue. Vers dix heures du soir, pour permettre à cette foule qui augmentait sans cesse de ne pas mourir de faim, arrivèrent, avec tout leur attirail, des marchandes de bouillon, bientôt suivies par des boulangers ambulants, qui vendaient des petits pains, encore chauds, et qui sortaient à peine de la fournée.

Digitized by Google

Des marchands du voisinage avaient eu l'idée d'offrir, à des prix très abordables, des bottes de paille sur lesquelles on essaya de dormir. Des lanternes venues on ne sait d'où, des lampions allumés çà et là, fournirent un éclairage insuffisant, mais très pittoresque, à ceux qui préféraient veiller.

Le lendemain, il y avait autour de ces malheureux, fatigués, transis par une nuit d'hiver passée à la belle étoile, tout un petit peuple de cafetiers, de mitrons, de pâtissiers. Les charcutiers eurent leur tour à midi. On aurait nourri pendant une semaine la population d'un assez gros village avec ce qui se débita, ce jour-là, de gâteaux, de petits pains, de brioches, de tablettes de chocolat, de cervelas, de tranches de jambon, de pâtés froids, etc., etc.

Un camelot un peu poète, qui faisait queue, comme les autres, depuis le matin, eut l'idée, après avoir réservé sa place, de courir à une petite imprimerie de la rue de la Harpe, où il était fort connu. Il en revint, deux ou trois heures après, avec une chanson, composée par lui dans le trajet, imprimée précipitamment, et qui, vendue à profusion, eut un succès énorme.

Comme on va en juger, cette chanson pourrait difficilement passer pour un chef-d'œuvre; mais elle n'est pas beaucoup plus bête que la plupart de celles qu'on chante aujourd'hui, et le brave homme qui la composa dans le seul but de gagner une vingtaine de francs ne se donnait probablement pas pour un rival de Béranger ou de Nadaud.

Digitized by Google

LE THÉATRE DUMAS
(Sur l'air de : *Veux-tu t'taire.*)

On dit qu'au Théâtre Dumas,
On pourra prendre ses ébats ;
Vive l'auteur des *Mousquetaires !*
Veux-tu t'taire, veux-tu t'taire,
Bavard, veux tu-t'taire !

Le théâtre ouvert, aussitôt
On y jouera *la Reine Margot* ;
Fureur, bien sûr, elle va faire.
Veux tu t'taire....

Dans les pièces de poison,
On y mourr'ra pour de bon.
Au public ça pourra plaire.
Veux-tu t'taire...

Les Funambules, les Français
Ne feront plus pour leurs frais.
Debureau se désespère.
Veux-tu t'taire....

Les directeurs de Paris
De c'la ne sont pas ravis.
Ils seront forcés de mieux faire.
Veux-tu t'taire...

C'est ainsi que s'exprimait, dans l'après-midi du 21 février 1847, la muse naïve d'un admirateur d'Alexandre Dumas.

Enfin, vers cinq heures et demie, les portes s'ouvrirent, et la foule se précipita. Elle en eut pour son argent. L'interprétation de la *Reine Margot* avec Rouvière (Charles IX), Mélingue (Henri de Béarn), Lacressonnière

Digitized by Google

(La Môle) était excellente, et la pièce, à laquelle assista le duc de Montpensier, dura de six heures du soir à trois heures du matin, ce qui, pour ceux qui avaient payé soixante-quinze centimes, représentait à peu près deux sous par acte. Ils ne pouvaient pas dire qu'on les avait volés.

Ce fut la plus belle journée du Théâtre Historique, qui compta parmi ses acteurs — avec Varney comme chef d'orchestre, — Mélingue, Lacressonnière, Rouvière, Barré, Colbrun, Laferrière, Mmes Perier, Atala Beauchêne, Person, joua les *Girondins*, *Catilina*, *Monte-Cristo*, *la Jeunesse des Mousquetaires*, *la Marâtre* de Balzac, et, après deux ans de luttes et d'efforts malheureux, n'échappa aux griffes des syndics de faillites que pour tomber entre les mains des entrepreneurs de démolitions.

Parmi les pièces qui y furent représentées, je ne crois pas qu'il y en ait eu de plus ignorées que les *Pailles rompues*. Cette opinion sera certainement partagée par Jules Verne, qui a obtenu, avec le *Tour du Monde en quatre-vingts jours*, un des plus grands succès dramatiques du siècle et qui a le droit de ne pas manifester une trop vive admiration pour ses premières tentatives.

Après une assez longue période de piétinement sur place, pendant laquelle il fut quelque temps secrétaire général du Théâtre lyrique, sous la direction Emile Perrin, et que remplirent sans profit des œuvres peu remarquées et parfois remarquables — comme un « Drame dans les airs » publié par le *Magasin pittoresque*, — l'auteur encore très obscur des *Pailles rompues* fit jouer au Vaudeville, le 1er juin 1861, une comédie en trois actes,

Digitized by Google

Onze jours de siège, faite en collaboration avec Charles Wallut, plus tard directeur du Crédit Mobilier, et Victorien Sardou, qui se borna sans doute au rôle de conseiller et dont le nom ne parut pas sur l'affiche.

La donnée de *Onze jours de siège* est curieuse. Elle roule sur une thèse de droit : les conséquences d'un changement de nationalité.

Robert Maubray, né dans l'Ile de France, qui a été, en 1814, annexée à l'Angleterre sous le nom d'île Maurice, se croit toujours Français et néglige de se mettre en règle avec les prescriptions de la loi anglaise relativement au mariage. Sa femme, informée que son mariage, auquel elle tient beaucoup, est menacé de nullité, fait tous les efforts possibles pour régulariser sa situation et y parvient à la dernière limite accordée par la loi, le onzième jour. Le lendemain elle n'aurait plus été que la maîtresse de son mari.

D'un autre côté, une femme dont la vie se passe à voyager, Mme de Vanvres, s'est engagée à épouser un autre nomade, Maxime Duvernet, s'il réussit à la retenir onze jours à Paris. Inconsciemment elle s'y prête un peu, et cet amusant défi se termine par un mariage qui ne sera peut-être pas aussi amusant.

Il y avait en réalité deux pièces ; mais ces deux pièces juxtaposées et jouées en même temps n'en valaient pas une seule qui aurait été bonne. Cependant les quelques critiques qui voulurent bien ne pas ignorer *Onze jours de siège* y constatèrent l'instinct des situations dramatiques et originales, qui devait caractériser plus tard l'auteur des Voyages extraordinaires.

Digitized by Google

Jules Verne à cette époque fréquentait assidûment la Bourse. Il avait songé jadis, aussi aventureux que ses héros, à partir pour la Californie, afin d'y chercher de l'or ; mais la Californie était trop éloignée. Puisqu'il ne pouvait être mineur, il se résigna à devenir coulissier. Il faisait des reports et des livrets d'opéra-comique, des vaudevilles et des opérations à terme. Il mêlait la littérature à la finance. Ni l'une ni l'autre ne lui rapportaient beaucoup.

En réalité, quoiqu'il eût débuté dans les lettres depuis une douzaine d'années, il cherchait encore sa voie. Un de ses meilleurs amis, dont l'influence sur lui fut très grande et très heureuse, l'aida à la trouver.

Depuis longtemps Jules Verne était lié avec Nadar, plus âgé que lui de quelques années. Il y avait entre ces deux hommes qui se ressemblaient si peu une vive sympathie.

Félix Tournachon qui avait préféré — et on le comprend sans peine — s'appeler Nadar, était un de ces esprits remuants, hasardeux, qui essaient de tout... et de tout d'une manière originale. Tour à tour journaliste, secrétaire de Charles de Lesseps, fondateur de la *Revue comique* en 1849, romancier, faiseur de pantomimes, historiographe de la Bohème et de Murger, dessinateur, caricaturiste, photographe, dans aucune de ces situations il ne s'était montré banal.

Vers 1862, il fut soudainement atteint de cette *aérostomanie* que nous voyons aujourd'hui exercer tant de ravages. La théorie du *plus lourd que l'air* qu'il avait adoptée, il la défendait avec une passion et une ténacité qui lui

Digitized by Google

attirèrent d'assez nombreuses épigrammes, parmi lesquelles celle-ci, intitulée : « Conseil à un photographe » :

Soyez moins sublime, ô Nadar !
Ne quittez plus notre planète.
C'est bon pour ce fou de Godard :
Soyez moins sublime, ô Nadar !
Si vous tombez du ciel de l'art,
Adieu l'artiste et ses lunettes !
Soyez moins sublime, ô Nadar !
Ne quittez plus notre planète.

Nadar laissait dire et prêchait la foi nouvelle. Le 30 juillet 1864, après deux ou trois années d'apostolat, il réunissait chez lui les plus fidèles de ses disciples, et le lendemain paraissait dans la *Presse* un manifeste qui commençait par ces mots : « Ce qui a tué, depuis quatre-vingts ans tout à l'heure qu'on la cherche, la direction des ballons, c'est les ballons (*sic*). » Ce manifeste, incisif comme un pamphlet, violent comme une déclaration de guerre, fut répandu à profusion. Le savant Babinet, qui aimait assez les théories nouvelles, même quand leur justesse était douteuse, fit des conférences pour soutenir l'*autolocomotion*.

Pendant ce temps, Nadar, infatigable, multipliait les conversions, encourageait ses collaborateurs et, pour trouver de l'argent contre les ballons, que devait remplacer la fameuse machine plus lourde que l'air, fabriquait un ballon de 6.000 mètres cubes, le *Géant*, exhibé au Champ-de-Mars et dans lequel on allait entreprendre de longs et intéressants voyages.

Le premier de ces voyages eut lieu le 4 octobre 1864.

Digitized by Google

Treize voyageurs faisaient partie de l'expédition : Nadar, Jules de Saint-Félix, Thirion, Saint-Martin, E. Delessert, Jules Verne... et un nègre. Pourquoi ce nègre ? Je ne me charge pas de l'expliquer.

Comme on ne savait combien de temps on resterait en route et sur quelle terre lointaine, civilisée ou barbare, le ballon aborderait, on avait emporté, pour ne pas être pris au dépourvu :

1° Une imprimerie ;

2° Des provisions de bouche, des volailles, un coq de bruyère, des pigeons, des radis, du blé, des poules vivantes, des canards, des gigots, du muscat de Lunel, du vin de Malaga... et des appareils à faire les sorbets ;

3° Des fusils et des carabines (mais pas de canons) ;

4° Des lettres écrites en sept langues : latin, anglais, allemand, russe, tchèque, italien et espagnol.

Les voyageurs emportaient des volailles crues, et ils étaient obligés de les manger sans les faire cuire, car le 4e article du règlement leur interdisait d'avoir sur eux des allumettes et aucune matière inflammable.

Il ne reste qu'un petit détail à ajouter : le ballon descendit à Meaux.

Nous pouvons juger de l'impression que produisit le fantastique nautonier du *Géant* sur Jules Verne par le portrait qu'en a tracé celui-ci dans son roman *De la Terre à la Lune,* et que je cite d'autant plus volontiers que c'est une de ses meilleures pages.

Nadar dans le roman s'appelle Michel Ardan.

« C'était un homme de quarante-deux ans, grand, mais un peu voûté déjà, comme ces cariatides qui por-

Digitized by Google

tent des balcons sur leurs épaules. Sa tête forte, véritable hure de lion, secouait par instants une chevelure ardente, qui lui faisait une véritable crinière. Une face courte, large aux tempes, agrémentée d'une moustache hérissée comme les barbes d'un chat et des petits bouquets de poils jaunâtres poussés en pleines joues, des yeux ronds un peu égarés, un regard de myope, complétaient cette physionomie éminemment féline. Mais le nez était d'un dessin hardi, la bouche particulièrement humaine, le front haut, intelligent et sillonné comme un champ qui ne reste jamais en friche. Enfin un torse fortement développé et posé d'aplomb sur de longues jambes, des bras musculeux, leviers puissants et bien attachés, une allure décidée, faisaient de cet Européen un gaillard solidement bâti, « plutôt forgé que fondu », pour emprunter une de ses expressions à l'art métallurgique.

« Les disciples de Lavater et de Gratiolet eussent déchiffré sans peine sur le crâne et la physionomie de ce personnage les signes indiscutables de la combattivité, c'est-à-dire du courage dans le danger et de la tendance à briser les obstacles ; ceux de la bienveillance et de la merveillosité, instinct qui porte certains hommes à se passionner pour les choses surhumaines ; mais, en revanche, les bosses de l'acquisivité, ce besoin de posséder et d'acquérir manquaient absolument.

« Pour achever le type physique du passager de l'*Atlanta*, il convient de signaler ses vêtements larges de forme, faciles d'entournures, son pantalon et son paletot d'une ampleur d'étoffe telle que Michel Ardan se surnommait lui-même « la mort au drap », sa cravate

Digitized by Google

lâche, son col de chemise libéralement ouvert, d'où sortait un cou robuste, et ses manchettes invariablement déboutonnées, à travers lesquelles s'élançaient des mains fébriles. On sentait que, même au plus fort des hivers et des dangers, cet homme-là n'avait jamais froid — pas même aux yeux.

« D'ailleurs, sur le front du steamer, au milieu de la foule, il allait, venait, ne restant jamais en place, « chassant sur ses ancres », comme disent les matelots, gesticulant, tutoyant tout le monde et rongeant ses ongles avec une avidité nerveuse. C'était un de ces originaux que le Créateur invente dans un moment de fantaisie et dont il brise aussitôt le moule. »

On ne se trouve pas impunément en contact avec une personnalité aussi vigoureuse et aussi « rayonnante ».

Par des imitations d'Edgar Poë, par quelques nouvelles à demi fantastiques données çà et là, Jules Verne était entré, mais un peu au hasard et sans y attacher d'importance, dans le véritable genre qu'il devait illustrer. Je suis convaincu que l'influence de Nadar, l'atmosphère de fantaisie scientifique dans laquelle il vécut à côté de cet illuminé, qui semblait sortir d'un conte d'Hoffman, transforma en dessein bien arrêté, en parti pris, en obsession, sans même qu'il s'en soit rendu compte, ce qui n'avait été qu'une banale tentative, essayée après bien d'autres. Il me paraît incontestable que *Cinq semaines en ballon*, le premier roman « extraordinaire » de cette inépuisable série qui dure encore, fut inspiré par les paradoxes aérostatiques de Nadar.

A l'époque où Jules Verne, son roman terminé, se

Digitized by Google

préoccupait d'en tirer le meilleur parti possible, il existait à Paris un éditeur fort habile, auteur de plusieurs ouvrages remarquables, publiés sous le pseudonyme de Stahl, et qui n'était un bon commerçant que parce qu'il était aussi un fin lettré.

Depuis qu'il avait fondé, vers 1840, sa librairie, Jules Hetzel, qui trouvait le temps de lire et de juger les livres qu'il vendait, s'était particulièrement préoccupé de cette question si délicate de la « littérature d'étrennes ». Il avait été frappé de la multitude d'œuvres insignifiantes qui, dans la dernière quinzaine de décembre, inondaient toute la France.

Comme aujourd'hui, car les choses malheureusement n'ont pas beaucoup changé, des spécialistes, recommandés par leur absence de style et la modestie de leurs prétentions, des vieilles dames ou des auteurs trop jeunes, publiaient, au rabais, de ridicules historiettes qui atteignaient aux dernières limites de l'imbécillité. De ce flot de sottise émergeaient quelques œuvres intéressantes, qui n'étaient pas toujours les plus appréciées.

Sans donner aux enfants, qui veulent avant tout être amusés, les oraisons funèbres de Bossuet ou les tragédies de Racine, dorées sur tranche, sans trop chercher à les instruire, il était possible et facile de leur raconter autre chose que les aventures d'un âne, fût-il savant, d'un chien, d'une grande cousine ou d'une petite sœur. Rien n'obligeait un littérateur, quand il s'adressait à eux, à se dispenser de toute littérature.

Voilà ce que pensait Hetzel, et il avait donné lui-

Digitized by Google

même l'exemple de ce qu'il désirait pour sa petite clientèle enfantine en publiant les *Scènes de la vie publique et privée des animaux* et d'autres ouvrages aussi réussis, que les enfants et les grandes personnes lisaient avec le même plaisir. Mais Stahl, on le comprend, ne pouvait pas écrire tous les livres d'étrennes que vendait Hetzel, et il se demandait si la Providence, qui se mêle parfois de nos affaires, ne lui enverrait pas un brave homme de littérateur qui saurait écrire en bon français, même pour des petits garçons et des petites filles, et qui serait à la fois instructif comme un vieux savant et amusant comme un bon romancier.

Sur ces entrefaites, Jules Verne, recommandé par Alfred de Bréhat, se présenta dans le cabinet de l'éditeur, en portant sous son bras le manuscrit de *Cinq semaines en ballon.*

Ainsi se trouvèrent réunis, vers le milieu de l'année 1862, un auteur qui était en quête d'un éditeur, et un éditeur qui cherchait un écrivain ; et ces deux hommes allaient former une association qui fût à l'un et à l'autre également profitable. Un livre et un littérateur ont l'importance des jugements qu'on porte sur eux et valent ce qu'on les paie. Nadar avait inspiré Jules Verne, Hetzel le devina.

Publiées comme livre d'étrennes en 1863, *Cinq semaines en ballon* eurent un succès énorme, auquel l'auteur n'était pas encore habitué, et dont il éprouva une vive surprise. Peut-être ne s'était-il pas aperçu — car un littérateur se fait illusion sur ses qualités presque autant que sur ses défauts — de tout ce qu'il y

Digitized by Google

avait de nouveau et de profondément original dans le genre qu'il inaugurait.

Pour qui connaît l'histoire du roman en France, cette originalité ne paraîtra pas douteuse.

Notre ancienne littérature compte dix ou douze écrivains, presque tous médiocres et fort ignorés, dont certaines œuvres peuvent être rapprochées de celles de Jules Verne.

Sans parler de Cyrano de Bergerac, très connu depuis que M. Edmond Rostand, qui venait de le découvrir, a révélé son existence à la plupart des Français, l'abbé Bordelon, qui disait ingénument : « Je sais que je suis un mauvais auteur ; mais du moins je suis un honnête homme », avait publié *Gongam ou l'homme prodigieux transporté sur la terre et sous les eaux*, et, en 1753, les *Imaginations extravagantes de M. Ouffle*. La même année paraissait le *Voyage de Nicolas Klimius dans le monde souterrain*, — ouvrage tiré de la bibliothèque de M. B. Abelin et traduit du latin par M. de Mauvillon.

Un des plus curieux livres de Restif de la Bretonne et que l'auteur appelle un « roman physique » a pour titre : la *Découverte australe par un homme volant ou le Dédale français* (1781). On y retrouvait quelques traits du fameux roman anglais, *les Hommes volants*, dont la traduction, par M. de Puisieux, avait paru en 1763.

Plus près de nous, Boistard a donné, dans le *Musée des familles*, des nouvelles fantaisistes à allures scientifiques.

Digitized by Google

Les œuvres que je viens d'énumérer et deux ou trois autres qu'on pourrait y ajouter encore, offrent en général le même caractère : ce sont des imitations plus ou moins ingénieuses de Swift ou de Rabelais, dans lesquelles les auteurs n'ont d'autre but que des placer, dans un cadre absolument factice, des satires dirigées contre leur siècle ou leur nation.

Ainsi, dans les *Imaginations extravagantes de M. Ouffle*, l'abbé Bordelon ridiculise la manie du surnaturel, et Restif de la Bretonne peuple sa *Terre australe* d'hommes-ours, d'hommes-chiens, etc., — pour essayer de prouver, ce qu'on savait déjà, que la plupart des hommes ne se distinguent que très incomplètement des animaux auxquels ils ont la faiblesse de se croire supérieurs.

Il y a, comme on voit, une certaine analogie dans les titres, en même temps qu'une différence absolue dans les sujets traités.

Ce qui constitue la personnalité littéraire de Jules Verne et permet d'attribuer à son œuvre une place à part, c'est le mélange du fantastique *apparent* et du réel, et ce qu'on pourrait appeler l'invraisemblance du vrai.

En le lisant on avait le double plaisir que procure la recherche de l'extraordinaire et la curiosité des problèmes scientifiques. L'imagination était vivement frappée, et la raison ne protestait pas.

Pour comprendre l'attrait qui se dégageait de ses œuvres, il n'est pas inutile de savoir comment il les écrivait.

Digitized by Google

Un écho, un fait-divers, une menue anecdote perdue dans un journal et qui pour la plupart des gens passait inaperçue, lui donnait son sujet. Ainsi le *Tour du Monde en quatre-vingts jours* est né d'une annonce de l'agence Cook.

Le sujet choisi, l'intrigue suffisamment charpentée, la documentation commençait, complète, minutieuse, très longue. Et l'auteur arrivait avec ce procédé et cette méthode à une rigueur scientifique, dans l'ensemble et dans les détails, qui lui valut d'être fort apprécié par des savants authentiques, officiels, comme l'astronome Janssen et le mathématicien Joseph Bertrand, pour ne citer que ceux-là.

A ces côtés de vulgarisateur très sûr, il ajoutait à un très haut degré le sentiment de la situation dramatique que l'homme de théâtre avait appris au romancier.

Enfin le style clair, facile, vivant — style de reporter exceptionnellement doué — était bien celui qui convenait à un écrivain qui n'avait pas la prétention de s'adresser à des délicats et des raffinés, mais à un public qui veut comprendre vite et cherche dans un livre, non la perfection de la phrase, mais la variété des épisodes et l'intérêt du drame.

Ces qualités, que l'on trouve dans tous les livres de Jules Verne et qui apparurent dans le premier, conquirent tous ces jeunes lecteurs, qui, jusqu'alors, n'avaient pas été gâtés. Les enfants, plus difficiles à satisfaire qu'on ne pense, et qui sont parfois des juges fort clairvoyants, eurent désormais leur grand homme.

Digitized by Google

Cette gloire, faut-il l'avouer ? ne parut pas suffisante à Jules Verne.

On prétend que, voulant augmenter la taille de ses admirateurs, — quoique beaucoup dans le nombre fussent déjà très loin de leur enfance, — il rêva une série de romans dans laquelle il aurait étudié la société de son temps.

En homme pratique et en libraire avisé, Hetzel le ramena dans le bon chemin, celui qui conduit à la réputation et à la fortune.

— Mon cher ami, lui dit-il, croyez-en ma vieille expérience. Gardez-vous bien d'éparpiller vos forces. Vous venez, sinon de fonder un genre, tout au moins de renouveler, d'une façon piquante, un genre qui paraissait épuisé. Labourez ce sillon que le hasard et votre génie naturel vous ont fait découvrir. Vous y ramasserez beaucoup d'argent et de gloire, à condition de vous y tenir et de ne pas vous égarer, comme tant d'autres, dans les chemins de traverse, qui ne mènent à rien. Voilà qui est convenu. A partir d'aujourd'hui, vous me donnerez deux romans par an. »

On signa le traité le lendemain.

Auteur, éditeur et public s'en sont également bien trouvés.

Digitized by Google

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE

Je dois tout spécialement, avant d'aborder la biographie des frères Margueritte, insister sur quelques points très essentiels qui m'ont guidé dans ces études d'histoire littéraire.

1° La carrière d'un écrivain est presque toujours une série d'injustices qui se termine — quelquefois — par une éclatante réparation, que j'appelle, pour simplifier, *la gloire*, et qui est en réalité la seule forme de gloire que comprennent les imbéciles (c'est-à-dire presque tous les hommes), *le succès*.

2° Ce succès que beaucoup d'écrivains de grande valeur ont inutilement attendu toute leur vie, n'est pas l'admiration d'une élite qui, en France, existe peu et ne compte pas. Il n'est pas non plus l'estime plus ou moins sincère des camarades et des confrères dont la plupart manquent absolument de bienveillance ou de sens critique.

On ne peut lui donner qu'une seule base sérieuse, *la vente*, et il se mesure, non à l'effort littéraire dépensé, mais au résultat pécuniaire obtenu.

Digitized by Google

Tant qu'un écrivain ne vend pas ses livres, rien ne prouve, pas même à lui, malgré la vanité professionnelle, qu'il a du talent. L'importance du tirage fait foi, et nul homme de bon sens ne saurait rien lui répliquer. Au-dessous du premier mille, à peine si on existe. On est « éminent » à la quatrième édition, et « illustre » à la vingtième.

L'argent gagné, tel est, dans ces études, le critérium dont je me suis servi, comme le public, comme la critique. J'ai admis que la gloire ne commençait réellement pour un littérateur — bien après la publication de livres admirables — que lorsqu'il devenait, même avec des livres moins bons, mais plus connus, un notable commerçant.

Si on objecte que rien n'est bête comme le succès, entendu de cette manière, je me contenterai de répondre que je ne l'ignorais pas, et qu'il m'a été fort agréable d'en donner de nouvelles preuves.

*
* *

Paul Margueritte qui, ainsi que bien d'autres, devait connaître et savourer longtemps l'injustice du public, si indulgent pour les médiocres, est né à Laghouat (Algérie) en 1860.

Une partie de son enfance s'écoula à Alger, où son père était en garnison, dans une maison qu'a fait revivre une des pages les plus émues, les plus pénétrantes, du *Jardin du Passé :*

« Voici la grille, la petite porte à côté de la grande :

***

Digitized by Google

elle est ouverte, et tout le jardin vert apparaît. Là-bas, au fond d'une avenue de platanes, blanche derrière son balcon, balustré à jour, je reconnais la maison d'antan.

« C'est bien cela : le jardin semble avoir gardé les mêmes lignes. Les platanes ont grandi, ils interceptent le soleil. L'ensemble conserve son air paisible ; seulement on n'entend plus le grincement de la noria, le pas de la mule aux yeux bandés qui tirait l'eau de la citerne. Et les tourterelles roucoulant tout le jour dans le grand acacia ne gémissent plus. La maison est fermée. Le jardin est vide. »

Au lycée d'Alger où il commença ses études, Paul Margueritte ne se révéla que comme un cancre, dont l'incapacité et le mauvais vouloir paraissaient incurables. Il manifesta un tel dégoût pour la classe de huitième qu'on fut sur le point de la lui faire tripler : ce qui de mémoire de professeur ne s'était jamais vu.

Les observations l'ahurissaient, et il ne comprenait rien à la discipline. Il se demandait — les enfants ont de ces curiosités — à quoi pouvaient bien servir ces hommes sévères et ennuyeux qui, à demi enfermés dans une chaire, parlaient tantôt en grec, tantôt en latin, donnaient des devoirs, faisaient réciter des leçons et empêchaient leurs « victimes » de dessiner des caricatures sur les cahiers de brouillon, d'attraper des mouches, de taillader les bancs à coups de canif, ou de fixer au plafond de petites figurines de papier, que le moindre souffle de vent agitait, douait, pendant quelques secondes, d'une âme légère et quasi fantastique.

Sa véritable éducation d'enfant, ce ne fut pas le lycée

Digitized by Google

qui la lui donna, mais la terre ardente et l'éclatant soleil de cette Algérie que ses livres devaient si souvent évoquer. Il se grisa de sa couleur et de sa lumière. Il garda au fond de l'âme et pour toujours, comme tous ceux qui savent voir, ses paysages divers, les maisons semblables à d'énormes blocs de craie, les rues escarpées et ombreuses d'où s'exhale une odeur de musc, le sol rougeâtre, les aloès et les cactus, le balancement des palmiers sur leur tige grêle, le vol majestueux et lent des cigognes et la tiède douceur des nuits et la beauté de cette mer où les barques, animées par leurs grandes ailes, glissent entre l'azur des flots et le bleu tendre du ciel.

L'Algérie parla, avec une égale puissance, à son imagination et à son cœur. Il sentit l'invincible charme de cette terre, si captivante que ceux qui l'ont connue et l'ont aimée, partout ailleurs éprouvent comme une sensation d'exil.

La mort héroïque de son mari, à Sedan, où, frappé par un obus prussien, il continua à diriger pendant quelques instants sa brigade, obligea Mme Margueritte à se séparer de son fils, à qui on avait fait obtenir une bourse au Prytanée militaire de la Flèche.

Dans cette demi-caserne aux murs percés de grillages, aux portes soigneusement verrouillées, et dont l'unique charme était une cour d'honneur, assez aérée, plantée de gazon, dans ce milieu rude, épris de brimades et de quarantaines, et très dur pour les faibles, le petit écolier de dix ans souffrit beaucoup. Sa sensibilité très vive, un peu morbide, ne parvenait pas à s'accommo-

Digitized by Google

der de la brusquerie agressive de ses camarades, de la brutalité du commandement et de ces éternels roulements de tambour qui, dans les corridors sonores, retentissaient du matin au soir.

Là aussi il fut l'élève-épave, puni sans savoir pourquoi, qui allait, avec la même attitude ahurie et navrée, de la classe à l'étude, de l'étude à la récréation, et ne se trouvait heureux que lorsque, envoyé par hasard à l'infirmerie, il pouvait y être seul et y dormir tranquille.

Le long séjour que fit Paul Margueritte au Prytanée de la Flèche eut le résultat, qu'on n'avait certes pas prévu, de lui inspirer le dégoût de la carrière militaire. Bachelier, — car on a beau être un mauvais élève, on passe tout de même son baccalauréat, — il déclara énergiquement qu'il ne tenait pas du tout à devenir officier. Toutes les démonstrations auxquelles se livrèrent, pour lui persuader qu'il avait tort, les amis de sa famille furent inutiles, et, en 1880, il entra comme expéditionnaire au Ministère de l'Instruction publique.

Dans ces modestes fonctions, très modestement exercées, il passa inaperçu.

Il allait à son bureau et en revenait, aux heures réglementaires. Il faisait preuve à l'égard de ses chefs et de ses sous-chefs du respect, dosé avec soin, qu'exigent les différents degrés de la hiérarchie. Comme il avait une assez bonne écriture, lisible et courante, on pouvait croire qu'il était un bon employé.

En attendant de publier lui-même des livres, il lisait ceux des autres, et y trouvait un très vif plaisir. Peu à peu s'éveillait en lui cette passion de la littérature *lue*,

Digitized by Google

qui, de même que l'ambition ou l'amour, a sa fièvre et son ivresse. Les jeunes gens qui ne l'éprouvent pas, à cet âge où l'âme a soif d'enthousiasme et d'admiration, pourront fabriquer des vers ou de la prose, des nouvelles, des contes ou des romans : ils ne seront jamais des écrivains.

Dans un livre, *Tous quatre*, qui est plein de lui, Paul Margueritte nous apprend que, dans cette période où, en fréquentant d'excellents maîtres, il apprenait à écrire, — ce qui n'est jamais inutile, — son admiration était allée successivement du romantisme à l'école parnasienne et de l'école parnassienne au réalisme. Vers 1882, au moment où allaient paraître ses premières œuvres, Flaubert et Zola régnaient despotiquement sur son esprit.

On sait que le futur romancier débuta par une pantomime. Il voulut ressusciter une figure qui s'effaçait un peu, celle d'un personnage trop important et trop sympathique pour ne pas nous arrêter quelques minutes.

Tous les manuels classiques nous apprennent où sont nés, où sont morts et ce qu'ont fait pendant leur vie Alexandre, Attila, Omar, Gengis-Khan, Tamerlan, fléaux du genre humain. — Mais qui connaît, même parmi les lettrés, la biographie de Pierrot? qui sait seulement que Pierrot est notre compatriote, et que, toujours amoureux, toujours dupé, il peut se vanter plus que personne d'être bien français ?

Les lexicographes, les historiens ont dédaigné cette attachante figure, ou ne lui consacrent que quel-

Digitized by Google

ques lignes dédaigneuses. Puisque Paul Margueritte avec sa pantomime nous en fournit l'occasion, réparons de notre mieux une grande injustice.

Dans les premières représentations que donnèrent, à la fin du dix-septième siècle, les Comédiens italiens, Pierrot n'existait pas encore. Incarné par Biancolelli, qui au théâtre portait le nom de Dominique, Arlequin avait été en Italie un ignorant, un lourdaud, comme ces paysans de la banlieue de Bergame dont il restait le prototype. Dominique, humilié sans doute de faire la bête pour amuser le public, transforma Arlequin en homme d'esprit. Cette innovation fut assez goûtée ; mais on ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle privait la troupe d'un rôle dont elle avait besoin, celui d'un valet naïf et balourd.

Pierrot naquit, à Paris, sous le grand roi, de cette constatation. Son visage enfariné permet de croire qu'il inaugura ses fonctions par un rôle de garçon meunier.

A côté de Cassandre, d'Arlequin et de Colombine, en plein jour ou au clair de la lune, il promena sur la scène, avec ses yeux en accent circonflexe et sa bouche en O, un éternel ahurissement ; mais jusqu'à notre siècle on ne sut ni l'utiliser ni l'apprécier à sa valeur. Son heure n'était pas encore venue. On se servit de lui presque uniquement pour parodier les tragédies ou les opéras à la mode. Il fut tour à tour Pierrot-Cadmus, Pierrot-Roland, Pierrot-Tancrède... mais il ne fut pas Pierrot, L'ancien régime ne l'a pas compris.

Après une assez longue absence — comme un grand

Digitized by Google

seigneur il avait émigré et sous l'Empire il s'était tenu coi — on vit reparaître, vers 1830, notre héros, mais réduit à des rôles insignifiants, dans des mélodrames pyrotechniques, au milieu des fusées et des évolutions militaires, mêlé à des combats et à des sièges, lui qui était l'homme le moins courageux du monde.

Humilié, méconnu, traité en écuyer de Franconi, Pierrot avait perdu son âme : Deburau la lui rendit.

Ce fut une âme de plébéien, de valet exploité, affamé, battu, en même temps que d'amant trahi.

On le méprise et on le bafoue. Coups de pied, coups de poing, coups de canne, coups de batte, il les reçoit tous, d'où qu'ils viennent, sans protester, comme s'il était né pour les recevoir. Cassandre le rudoie, Arlequin le frappe, Colombine le trompe et le raille, et il reste impassible. Pas un muscle de sa face palote ne bouge. Est-il le valet « honnête et bon » dont parle Jules Janin, et qui, par dévouement et générosité native, se laisse maltraiter ? On aurait tort de le croire. Gourmand, paresseux, maladroit, sournois et lâche, Pierrot n'a que des défauts et des vices. Il désire se venger ; mais il se sent le plus faible. Il ne se plaint pas. Il attend.

La foule, qui prend toujours le parti des forts, rit de ce paria, et se moque de ce souffre-douleur. Elle ne voit pas ce qui se cache d'amertume et de haine sous son apparente résignation.

Attendez quelques années. Un Pierrot macabre et tragique, une sorte de Hamlet-Jocrisse va se révéler. Valet de la mort, il est vainqueur de celle à qui personne ne

Digitized by Google

résiste ; mais, dégoûté de lui-même et des autres, il se pend (1).

Hélas ! le pauvre garçon, qu'il le veuille ou non, ne peut pas mourir. Il faut qu'il vive pour souffrir et pour se venger.

Assurément, Paul Margueritte ne s'est pas douté que son Pierrot qu'il croyait nouveau était bien le même que celui du milieu du siècle, et qu'on pouvait prévoir, en 1847, qu'en 1882 il tuerait sa femme. Oui, Pierrot, qui avait passé par le suicide, devait aboutir au crime. Dans le valet grotesque et l'amant ridicule existait déjà le mari justicier ; et Paul Margueritte, en le présentant au public, n'a fait que suivre inconsciemment la voie que lui traçaient Deburau, Théophile Gautier, Gérard de Nerval et Champfleury.

Pierrot assassin de sa femme parut pour la première fois, en 1882, au théâtre de Valvins.

Qu'était ce théâtre de Valvins qui occupera une bonne place, une place glorieuse, dans l'histoire des spectacles de société ?

Au fond d'une cour, au-dessus d'une grange, s'élevait un vaste atelier, où l'excellent artiste A. de Neuville peignit quelques-uns de ses tableaux. On voyait encore une grande tache brune que son pinceau avait faite sur le mur.

Cet atelier, dont la baie vitrée s'ouvrait sur la Seine, était traversé par une énorme poutre, qui soutenait la toiture.

(1) Pantomimes de Champfleury : *Pierrot valet de la mort* (1846). *Pierrot pendu* (1847).

Digitized by Google

En face de l'immense fenêtre, et séparée des spectateurs par deux draps blancs, qui jouaient sur une tringle, une planche, une rampe en fer-blanc, trois paravents, sur lesquels s'entrelaçaient de vagues verdures, et qui tour à tour représentaient un fond d'appartement, la ville, la forêt ou la mer. C'était la scène — réduite à sa plus simple expression.

A droite, une buvette familière, où un naturel du pays, barnum sans prétention, vendait de la limonade.

La troupe se composait des frères Margueritte, de Stéphane Mallarmé, leur parent et leur voisin, de Mlle Geneviève Mallarmé, du poète Mestrallet, aujourd'hui rédacteur à l'Hôtel de Ville, et de deux ou trois autres amis des « directeurs ».

Pour ne pas augmenter les frais, les acteurs étaient en même temps auteurs, copistes, souffleurs, régisseurs, costumiers, peintres, décorateurs, machinistes, etc.

La saison dramatique remplissait les deux mois de vacances, août et septembre.

Des pièces en vers — on n'en joua qu'une en prose, *Gringoire*, parce qu'elle était d'un poète — formaient le répertoire : *Pierrot posthume*, de Théophile Gautier ; *Pierrot héritier*, de Paul Arène ; *les Fourberies de Nérine*, de Banville ; *le Passant*, de Coppée, la *Part du Roi*, de Catulle Mendès, etc. On se hasarda même à donner *Hernani*, mais avec un succès médiocre.

Tous les dimanches, des affiches manuscrites étaient appliquées contre une des piles du pont de Valvins, et le soir, de tous les villages du voisinage, des paysans se dirigeaient vers ce théâtre, dont les représentations un

Digitized by Google

peu trop littéraires les déroutaient un peu, mais qui avait pour eux l'inappréciable avantage de ne rien coûter. Vieux et jeunes, tous se hâtaient pour ne pas arriver en retard, et vers huit heures, des petites lanternes brillaient comme des vers luisants, dans les sentiers envahis par la nuit.

La foule, après avoir escaladé le petit escalier de bois qu'éclairait ou plutôt que n'éclairait pas une bougie honoraire plantée dans un vieux chandelier de cuivre, s'entassait dans la salle, qui était vite remplie.

Pendant ce temps, des poules, des canards, des ânes, des cochons, éveillés par le bruit des voix et des pas, protestaient à leur manière.

Singulier public que celui de ce théâtre de campagne : des villageois gênés dans leurs costumes du dimanche ; des vieillards qui, pendant la plus grande partie de la représentation, appuyés sur leurs cannes, sommeillaient ; des enfants qui ne comprenaient pas grand'chose à la pièce, mais que les gestes de Pierrot et les évolutions de Colombine plongeaient dans le ravissement ; des jeunes filles qui minaudaient comme à la Comédie-Française ou à l'Opéra ; des commères au visage hâlé par le soleil — les joyeuses commères de Valvins — qui tendaient des seins volumineux à leurs nourrissons. Ceux-là n'avaient pas besoin de limonade.

Un soir, on signala un cocher, avec sa houppelande et son chapeau de cuir bouilli. Ce cocher fut très correct, et il eut le bon esprit de ne pas faire claquer son fouet au milieu d'une tirade.

Devant ces spectateurs peu raffinés et probablement

Digitized by Google

incapables de sentir tout ce qu'il peut y avoir de tragique dans une pantomime, Paul Margueritte, couvert d'une casaque blanche, le visage plâtré, avec deux taches noires qui étaient les yeux et une tache rouge qui était la bouche, mima

L'histoire de Pierrot qui chatouilla sa femme
Et la fit de la sorte, en riant, rendre l'âme.

Les rideaux glissent sur leurs tringles. Sur la scène, il y a un bahut, une étagère, une table, une chaise, un lit, par terre des bouteilles renversées, et au fond, bien en vue, le portrait de Colombine. Pierrot revient de l'enterrement, soutenu par un porteur des pompes funèbres, le croque-mort classique, le chapeau penché sur l'oreille, la plaque de fer-blanc attachée à l'habit, le nez bourgeonnant, la trogne rouge, un peu ivre, et très jovial, comme il convient à un homme que la vieille faucheuse n'effraie pas, puisqu'elle le nourrit (1).

Ce croque-mort a la sensibilité verbeuse qui distingue les ivrognes. Il a voulu accompagner Pierrot et, de son mieux, il essaie de le consoler. Après tout, Colombine n'était qu'une femme... sa femme! Pourquoi tant se lamenter ? Pierrot se verse un verre, deux verres, trois verres de cognac, et brusquement, indigné de l'insistance de cet étranger qui veut boire avec lui, il le chasse à coups de pied dans le dos et même un peu plus bas.

(1) Ce croque-mort était Mestrallet, qui remplit aussi les rôles du gendarme et de la sage-femme, dans les deux autres pantomimes que Paul Margueritte joua, à Valvins, *Pierrot et le gendarme* — *Pierrot et la sage-femme.*

Digitized by Google

La fuite éperdue du croque-mort l'amuse et il rit. Mais quel est ce bruit ?... qui va là ?... Pierrot se dresse, tend l'oreille, écoute le silence... et voilà que lui revient tout à coup le souvenir de son crime. Ce crime, dans une hallucination d'alcoolique, il le revit. Il s'approche du lit, et, douloureusement comique avec ses gestes de fantoche qui poursuivent une ombre, il garrotte Colombine, Colombine morte, enterrée, mais qui pour lui est toujours là. Il l'entend. Il la voit. Il pose la main sur sa bouche, la chatouille éperdument jusqu'à ce qu'elle en meure, dans un dernier sanglot. Et c'est lui qui rit et sanglote et pousse des cris de détresse.

Enfin elle est morte... Pierrot, hagard, le visage convulsé, les yeux pleins de l'horreur du meurtre qu'il vient de commettre, s'étend sur le lit, mais il se relève aussitôt, tout son corps secoué par l'angoisse. Une main invisible le chatouille à son tour. Il veut fuir, échapper à l'horrible supplice. Il court, il saute. Il parcourt la chambre sur la pointe des pieds, puis, sauvé, s'arrête et boit....

Soudain, de tous les coins de la pièce surgit Colombine, et Pierrot, autour de lui, ne voit qu'elle. Elle est l'ombre qui se dessine sur le mur. Elle est la bouteille pressée sur ce cœur qui plus que jamais lui appartient. Elle est le portrait qui s'anime et sourit.

Extasié, les bras tendus, Pierrot lentement s'approche et devant l'image, mort de terreur, de remords et d'amour, il tombe.

Ceux qui ont vu Paul Margueritte dans ce rôle effrayant, avec sa taille très mince, ses longues jambes

Digitized by Google

et son visage naturellement mélancolique, assurent qu'il s'y montra excellent.

Son succès d'ailleurs fut très grand, même dans cette salle remplie de paysans, ce qui semblerait prouver que les choses réellement belles vont droit au cœur de la foule ; — mais ce fut un succès local, que signalèrent, en passant, quatre ou cinq journaux, qui excita quelque curiosité dans certains cénacles, mais dont le résultat littéraire fut à peu près nul.

En 1884, Paul Margueritte publia à ses frais chez un imprimeur-éditeur de la rue Perronet, Paul Schmidt, un ouvrage, *Mon Père*, qui n'était pas, à vrai dire, destiné à la vente, et dans lequel il faut voir simplement une manifestation de piété filiale.

Son véritable début fut *Tous Quatre*, un roman très touffu, lentement écrit — on s'en aperçoit très vite — et qui parut en 1885.

Alors presque autant qu'aujourd'hui, il était difficile à un inconnu de trouver un éditeur. Paul Margueritte fit d'inutiles démarches auprès des principaux représentants de la corporation et, de guerre lasse, il s'adressa à E. Giraud qui avait fondé, rue Drouot, n° 18, la *Nouvelle Librairie parisienne*. Quelques jeunes écrivains, Elémir Bourges, Jean Lorrain, Robert Caze, avaient publié leurs premiers livres dans cette maison d'édition, qui n'en marchait pas beaucoup mieux.

Tous Quatre est l'histoire, assez triste, d'un début littéraire dans lequel l'auteur, sous le nom de Paul Violas, se met souvent en scène. On y trouve quelques portraits — et en général médiocrement flattés — de

Digitized by Google

jeunes écrivains qu'il ne serait pas trop difficile de reconnaître. A de curieux détails sur les tares professionnelles et la situation misérable du « surnuméraire » de lettres, se mêlait la description d'un ménage à quatre.

Malgré des maladresses de style et des affectations de réalisme, ce livre, très fouillé, très minutieux, plein de petites notations et d'observations aiguës, annonçait une personnalité. On sentait que l'auteur, encore tenu en laisse par des sympathies et ses admirations, n'était encore qu'un élève, mais qu'il y avait, dans cet élève, de quoi faire, plus tard, un maître. L'influence de Zola apparaissait très visiblement. Qu'on en juge par cette page, sur les ports de Marseille :

« Les ports aussi faisaient la joie de Tercinet. Tout ce que la vie dégage là d'intensité, de mouvement et de rêve, il le sentait et en jouissait. Le vieux port l'attirait étrangement. Les bateaux se touchaient, comme enlizés dans une vase épaisse, enfoncés les uns dans les autres. L'eau était fétide, couleur sale, d'un vert olivé : et une odeur d'excrément s'exhalait, formidable, de la mer.

« Tout le long du quai, strié, par la tension sur le sol, des cordes et des chaînes, des maisons jaunes, cuites par le soleil, ruinées, bordaient la rue. Il y avait là des cabarets où mangeaient les Maltais, les travailleurs du port, il y en avait pour les Italiens, pour les Espagnols, pour tous les peuples.

« Et de terre à bord, couraient sur les longues planches minces, jetées au-dessus de l'eau, un perpétuel

Digitized by Google

roulement de brouettes, un passage et un repassage d'hommes courbant le dos sous le poids des gros sacs. Une vie surhumaine s'agitait, suait, trimait là, dans les chargements et les déchargements. Tout grouillait, et de la mer montait la forte odeur mauvaise, comme le relent même du trop plein de vie, de mouvement et d'humanité. »

Pour montrer quel était, en 1885, et dans son premier roman, l'idéal littéraire de Paul Margueritte, j'ai conservé à dessein quelques notes brutales qui déparent cette page et en marquent la date. En 1885, Zola était dieu et Huysmans était son prophète. Le réalisme s'imposait à tous les jeunes comme une religion nouvelle. Ceux qui essayaient de s'en affranchir se sentaient excommuniés, et ils ne savaient plus, dans leur détresse, s'ils avaient ou non du talent.

Flétri comme immoral par la critique, *Tous Quatre* cependant ne se vendit pas. Le seul avantage que ce livre procura à Paul Margueritte fut de lui faire obtenir l'appui bienveillant d'Edmond de Goncourt dont il avait dit : « Goncourt, un nerveux, avec une physionomie sérieuse et des yeux qui cherchaient. Il (Paul Violas) l'inventait tel. Et certes il pouvait être autre, ce délicat et ce raffiné en qui toute sensation frissonnait, ce peintre, ce poète de tout ce qui ne peut être rendu, de l'insaisissable, de l'au delà. »

Sans vouloir méconnaître la haute dignité littéraire de l'auteur de la *Faustin*, on a le droit de dire que la vanité chez lui atteignait d'exceptionnelles proportions, au point, tant elle était excessive, de ne plus paraître

Digitized by Google

justifiée. Il se tenait à l'affût de tout ce que pouvait écrire d'élogieux sur lui le plus médiocre des romanciers, le plus inconnu des journalistes. Au fond, il avait une peur affreuse d'être oublié, de survivre à sa réputation. Le moindre mot flatteur l'enchantait, et il avait cette faiblesse de ne juger les hommes que par l'admiration qu'ils lui témoignaient. Les quatre ou cinq lignes — très sincères, ai-je besoin de le dire ? — de Paul Margueritte, lui parurent, j'en suis convaincu, la partie la plus réussie de son livre. Ce fut le premier mouvement. Le second fut de constater que ce roman, où on le louait, avait en outre de remarquables qualités.

A l'époque où paraissait *Tous Quatre*, Paul Margueritte commençait à écrire « pour l'honneur », dans quelques journaux ou revues de jeunes.

Dans la *Libre Revue*, il donnait de courtes nouvelles et des articles signés Paul Violas. Un de ces articles, où il exprimait son admiration pour Elémir Bourges, fut le début de ses relations avec ce parfait écrivain.

Il collaborait au *Passant*, dont le rédacteur en chef était Maurice Bouchor, et dans *Nos Farceurs*, journal satirique fondé par Camille de Sainte-Croix, il publiait de petits poèmes en prose.

La Confession posthume parut chez Giraud, en 1886, avec aussi peu de succès que *Tous Quatre*. Le premier bénéfice littéraire sérieux du jeune écrivain si peu apprécié encore, il le dut à Mme Adam, qui publia dans sa revue, la même année, *Jours d'épreuve*, œuvre bien supérieure aux précédentes.

Digitized by Google

La Nouvelle Librairie parisienne avait fait de mauvaises affaires. Un des principaux commanditaires de la maison était Albert Savine, qui s'était juré de devenir éditeur et qui, malheureusement pour lui et pour bien d'autres, tint son serment. Successeur de Giraud, il hérita de ses auteurs et publia, en 1887, *Maison ouverte*, de Paul Margueritte.

En ce temps-là fonctionnait à la *Revue Bleue* un pion qui jugeait les livres sans les comprendre et passait son temps à donner de mauvaises notes à l'élève Zola, à l'élève Huysmans, et en général à tous les cancres littéraires qui s'écartaient un peu trop des modèles du grand siècle, le seul qui existât pour lui.

J'ai retrouvé un article de ce pédagogue sur *Maison ouverte*, et je le reproduis ici comme un exemple de la critique hargneuse et sotte de cet aveugle qui s'était fait expert en tableaux :

« M. Paul Margueritte, dans *Maison ouverte*, cherche à décourager les Ecossais. Il montre que l'hospitalité pratiquée trop largement mène à la ruine, maintenant surtout, au prix où est le beurre. Conclusion plus triste encore, elle fait des ingrats et même des ennemis. Les hôtes que nous recevons trop bien s'imaginent, si on leur offre des truffes, que c'est pour les humilier. Ce point de vue avait déjà été fortement accusé au second acte de *César Girodot*. Le roman de M. Margueritte est écrit d'après la poétique nouvelle qui veut qu'on accumule, pour mettre une idée en lumière, petits détails sur petits détails. Alors on ne nous fait grâce de rien. Tel trait nous semblait à nous suffisamment marqué ;

Digitized by Google

mais non, le pinceau y doit passer et repasser encore. On charge et on surcharge. Cette même poétique recommande également le détail vulgaire, la reproduction fidèle du banal et le respect scrupuleux de la verrue qui s'épanouit sur ce nez-ci, du furoncle qui se décompose sur ce nez-là. M. Margueritte n'exagère pas l'application de ce système ; mais, tout réservé qu'il est, il ne l'est pas encore, à mon humble avis. Tout un volume rempli des papotages de petits bourgeois médiocres, c'est beaucoup. On peut se retrancher derrière les scènes d'Henry Monnier ; mais ces scènes-là étaient très courtes, et on n'épuisait pas la série en une fois. Lues sans interruption, elles produisent une sorte d'agacement nerveux. »

J'imagine que Paul Margueritte dut éprouver une certaine surprise de se voir comparé à Henry Monnier. Ce que le sévère pédagogue appelait « des papotages de bourgeois médiocres », c'était, sans qu'il s'en doutât, de l'observation, un peu trop minutieuse peut-être, mais intéressante pour ceux qui, même dans le roman, cherchent de la vérité.

Un bon critique aurait aperçu ou deviné, à travers des défauts inévitables chez un débutant, des qualités en germe, dont l'épanouissement s'annonçait très prochain.

Maison ouverte était en réalité l'adieu définitif de Paul Margueritte à ses premiers maîtres, à ses premiers modèles. Il avait une âme trop artiste pour s'attarder dans le réalisme, et il le prouva en signant, en 1887, le fameux manifeste des Cinq, dont j'ai déjà parlé, à propos de Lucien Descaves, et dans lequel on proclamait à

Digitized by Google

la face de l'univers, avec un peu d'exagération sans doute, que « le maître était descendu au fond de l'immondice ». Il y avait dans ce manifeste une large part d'artifice et de cabotinage ; mais la bonne foi n'en était pas entièrement exclue. Les hommes et surtout les hommes de lettres sont trop naïfs et trop gobeurs pour ne pas se montrer quelquefois sincères.

Jours d'épreuve (dont la fortune, grâce à Mme Adam, fut heureuse) mis à part, Paul Margueritte, avec ses trois premiers romans, avait gagné 250 francs environ — et il était chargé de famille. Si on suppose qu'il avait mis deux ans à les écrire, — et c'est évidemment un minimum, — son travail lui rapportait un peu moins de douze francs par mois. Résultat déplorable, mais qu'il aurait dû prévoir le jour où il eut la mauvaise idée de recourir à Giraud ou à Savine. Les mauvais éditeurs sont les fossoyeurs de la littérature. Ils ne publient pas des livres, ils les enterrent.

Paul Margueritte fit part de ses déceptions, de ses déboires, à Edmond de Goncourt, qui, très timide et par suite très réservé, cachait une grande bonté sous une attitude hautaine et glaciale. Goncourt, dont l'influence était médiocre, pour ne pas dire nulle (1), eut recours au plus serviable patron des jeunes, à celui qui, n'oubliant pas qu'il avait souffert et lutté et qu'on l'avait

(1) Un de mes amis se trouvait, il y a quelques années, dans le bureau du secrétaire de rédaction d'un grand journal, lorsqu'un huissier apporta la carte d'Edmond de Goncourt. « Comment ! s'écria le secrétaire de rédaction, c'est encore ce *vieux raseur !...* »

Digitized by Google

aidé aussi, trouvait à obliger le plaisir que les autres trouvent à nuire.

— Mon petit, dit le vieux maître à Alphonse Daudet, Paul Margueritte que vous connaissez m'a raconté sa vie. C'est un garçon fort sympathique, plein de talent et qui, avec de très bons livres, ne gagne à peu près rien. Il faut faire quelque chose pour lui.

Or, il y avait en ce temps-là, à Paris, un excellent homme de libraire — on en rencontre quelquefois sur sa route — qui aimait beaucoup la littérature et ne jugeait pas uniquement les écrivains par le nombre d'éditions, plus ou moins fictives, de leurs livres. Georges Decaux accueillit avec cordialité le débutant que lui recommandait Alphonse Daudet.

— Voilà, se dit cet éditeur, — cet éditeur de l'âge d'or, — un brave garçon qui ne vend pas ses romans, parce que le public ne le connaît pas encore, mais qui les vendra très bien dès que le public le connaîtra. Pour lui permettre d'attendre et de travailler tranquillement, je vais, à l'aide d'une petite subvention dont il me paraît avoir grand besoin, lui garantir la vie matérielle. Sûr du lendemain, il ne se découragera pas, il évitera les tristes besognes où on s'épuise sans profit, et il écrira des livres très soignés. Je les publierai. Tôt ou tard ils me rapporteront beaucoup plus qu'ils ne m'auront coûté, et j'aurai fait du même coup, ce qui est diablement difficile par le temps qui court, une bonne action et une bonne affaire.

Tel fut le raisonnement de Decaux, trop au courant des choses de la librairie pour ignorer que le talent ne

Digitized by Google

court pas les rues, et que, lorsqu'il passe par hasard à votre portée, on aurait tort de se demander s'il est jeune ou vieux, célèbre ou inconnu.

Traité en fonctionnaire de la littérature, Paul Margueritte reçut de l'obligeant et habile éditeur des mensualités, qui furent d'abord de 300 francs par mois. Pour le jeune écrivain qui n'avait plus, depuis 1888, la ressource de son appointement au ministère de l'instruction publique, c'était la possibilité de ne pas bâcler sa besogne, pour recevoir plus vite un paiement escompté d'avance et trop impatiemment attendu.

On s'étonne qu'il paraisse aujourd'hui tant de mauvais livres. Le public en serait moins surpris s'il savait que beaucoup de ces livres ont été écrits à la hâte et au rabais, par des littérateurs que la déplorable organisation actuelle oblige à n'être que des fabricants de camelote.

Decaux donna dans sa revue, la *Lecture*, avant de la publier en volume, *Pascal Géfosse*, histoire minutieuse et émouvante d'un ménage pauvre qui lutte vaillamment contre la misère, récit plein de mélancolie, mais terminé par un cri d'espérance. Jules Lemaître disait de ce livre qu'il était « dans l'esprit du plus cordial roman anglais », et il le rapprochait de « l'Education sentimentale ».

Pascal Géfosse était en effet une œuvre très simple, sans autres incidents que ceux de la vie journalière, si poignants, si dramatiques pour qui sait les voir et les décrire. L'auteur se dégageait complètement du réalisme. « Le fameux art naturaliste, écrivait-il dans une de ses premières pages, est une forme de décadence vulgaire

Digitized by Google

et basse. » Il faisait, avec une attention attendrie, avec un sentiment très délicat des nuances, le roman des existences humbles, cachées, qui ont de petites joies, des joies de détail, espèrent beaucoup, souffrent discrètement et vivent sans éclat et sans bruit.

Amants en 1890, livre mal construit, un peu flou, « invertébré » et qui valait surtout par les côtés épisodiques et par le cadre — de jolies descriptions d'Alger — se rattachait au même genre familier qui rappelait Alphonse Daudet et Dickens.

La Force des Choses, qui, de même qu'*Amants*, parut d'abord dans la *Nouvelle Revue*, fut le premier roman tout à fait supérieur de Paul Margueritte.

L'auteur avait mis pour épigraphe à son livre cette phrase de Tolstoï qui en était la conclusion : « Nous ne sommes maîtres ni de notre vie ni de notre mort. »

Pierre Jorien vit, uni par le cœur sinon par la loi, avec une femme qui est tout pour lui comme il est tout pour elle. Il ne l'a pas épousée, pour ne pas déplaire à sa famille et peut-être aussi parce que l'idée ne lui est pas venue que rien pût ajouter à leur affection. Quand il se décide, afin de légitimer son fils Yvon, à un mariage *in extremis*, la mort, qui se hâtait, enlève à la femme cette joie qu'elle attendait, sans oser le dire, depuis bien des années.

Pierre Jorien est terrassé par la douleur. Il lui semble qu'il ne survivra pas à cet anéantissement de tout son être ; mais si, comme on l'a dit, le cœur est un cimetière semé de croix qui rappellent le souvenir de ceux que nous avons aimés, ce cimetière, le printemps le

Digitized by Google

couvre de fleurs, les oiseaux le remplissent de leurs chansons. Les arbres funéraires se peuplent de nids. Les roses et les lilas cachent les tombes. La mousse couvre le nom et l'oubli endort la douleur. Qui de nous peut espérer qu'il sera regretté, je ne dis pas toujours, mais longtemps ?

Sous le coup d'une profonde tristesse que chaque jour, chaque heure diminuent, on se sentait mourir, et tout vous ranime et vous ressuscite. Ce qui était du désespoir devient de la mélancolie, et la mélancolie à son tour disparaît, pour ne laisser place qu'à un besoin de vivre, d'aimer et d'être heureux. Ces éternels rajeunissements du cœur, même après la disparition de ceux qu'on aimait le plus, qui n'en a pas connu la triste et amère douceur !

Lassé de souffrir, Pierre Jorien se laisse inconsciemment dominer, envahir, par l'attrait d'une passion nouvelle, aussi douce, aussi puissante que l'ancienne. Sa solitude dans cette maison qu'un souvenir, une *ombre*, ne suffisent plus à remplir, l'épouvante. De toute son âme, assoiffée de tendresse et de bonheur, il appelle la consolatrice, celle qui remplacera la morte et la fera oublier.

Et c'est ainsi que nos cœurs infidèles, avec les ruines des amours défunts, construisent des amours nouveaux.

Il y avait dans *la Force des Choses* un admirable sujet et des pages très belles. Le style y était à la hauteur de la pensée. Pourquoi ce livre d'émotion et de passion ne put-il obtenir qu'un succès d'estime, malgré les éloges

Digitized by Google

unanimes de la critique, malgré la respectueuse sympathie qu'avait déjà conquise, dans les milieux littéraires, le jeune écrivain ?

D'abord parce que le public exige, avant d'adopter et de consacrer un nouveau romancier, ajouté à tant d'autres, que son nom et les titres de ses livres aient été longtemps répétés, et qu'à force d'articles et de réclames on l'oblige à les connaître.

Peut-être aussi parce que Paul Margueritte, fin et délicat, très artiste, n'avait pas les défauts qui séduisent la foule — et que, d'autre part, réservé, timide, un peu fier, attendant la gloire que les habiles et les audacieux poursuivent âprement, il vivait à l'écart des salles de rédaction, des cénacles, des chapelles, des groupes ou des sous-groupes littéraires qui fabriquent chaque jour des grands hommes et finissent par les imposer à l'admiration.

Les réputations qui se font simplement en multipliant les œuvres soignées et intéressantes, petit à petit, et en quelque sorte *par infiltration*, ont l'avantage d'être durables et l'inconvénient d'être tardives.

Chaque jour, la situation littéraire de Paul Margueritte s'améliorait, grâce à un effort constant et à un très visible parti-pris de ne rien donner qui fût indigne de son talent.

En 1891, il succédait à Jules Tellier au *Parti National* fondé par Jules Brisson, père d'un des meilleurs journalistes de Paris, et qui a donné lui-même, avec Félix Ribeyre, une histoire, très curieuse, des grands journaux de France. Cette collaboration, peu payée — le

Digitized by Google

Parti National n'était pas riche — contribua du moins à répandre son nom dans le public.

Le *Cuirassier Blanc*, œuvre extrêmement remarquable, en 1892, *Ma Grande*, en 1893, furent des succès de vente — de vente relative — en même temps que des succès littéraires, et facilitèrent à Paul Margueritte son entrée à l'*Echo de Paris*, heureuse pour lui, heureuse pour le journal.

A partir de cette époque, l'estime des lettrés l'imposa de plus en plus à l'attention de la foule, qu'il ne faut pas trop dédaigner puisqu'elle représente le nombre et que, sans elle, au moins en France, les forts tirages sont impossibles. *L'Echo de Paris*, le *Gaulois*, la *Revue des Deux-Mondes*, donnaient sans cesse son nom — au bas de nouvelles et de romans qu'on s'habituait à lire, et à lire avec plaisir.

De 1893 à 1896, *la Mouche*, l'*Avril*, *Fors l'Honneur*, *Simple Histoire*, *la Tourmente*, une œuvre très belle, *le Jardin du Passé*, un livre délicieux de sensations, d'impressions et de souvenirs, un recueil d'aquarelles lumineuses et de « grisailles » d'une pénétrante mélancolie, arrivèrent à un chiffre d'éditions bien inférieur à celui qu'obtenaient à la même époque Georges Ohnet ou Marcel Prévost, mais déjà assez respectable.

C'est à ce moment que Paul Margueritte eut à subir une de ces crises morales qui atteignent le cœur et le cerveau, et vous laissent sans force et sans courage. Incapable d'écrire et presque de penser, il eut recours à son frère pour une collaboration qui ne devait durer,

Digitized by Google

croyaient-ils, que quelques mois ; — mais elle fut si heureuse et si féconde qu'elle devint définitive.

En quoi consistait cette collaboration ? Pour y répondre, commençons par présenter au lecteur — qui le connaît bien — le plus jeune des deux frères comme nous avons fait pour l'aîné.

A vingt ans, en 1886, Victor Margueritte s'était engagé au 6e spahis, d'où il passa ensuite aux chasseurs d'Afrique. Reçu avec le n° 1, à Saumur, en 1891, il sortit dans les dragons. Il était en 1896, au moment où il quitta l'armée, lieutenant de dragons en garnison à Versailles.

Victor Margueritte n'avait jusqu'alors publié que des vers, mais de très beaux vers, taillés dans le marbre, comme ceux de Baudelaire et de Leconte de Lisle. Son début est une plaquette devenue fort rare, *Brins de lilas* (1882), suivie, deux ans après, par cette *Chanson de la Mer*, publiée aussi chez Paul Schmidt. La critique, occupée ailleurs, ne fit pas grande attention à ce petit volume qui contenait cependant des pièces de premier ordre, comme celle-ci que je prends un peu au hasard :

O vagues, dont l'assaut farouche et journalier,
Heurte les côtes d'un battement régulier,
Vous êtes les coups sourds d'un énorme bélier.

Dans votre va-et-vient houleux, sur les rivages,
Vous promenez, avec des hurlements sauvages,
Des roulis de galets et de larges ravages.

Et vers nous, mêlés aux goëmons chevelus,
Vous jetez dans le flot sinistre et le reflux,
Les clameurs de tous ceux qui ne reviendront plus.

Digitized by Google

Car vous êtes un gouffre effrayant de mystère
Qui soulève, dans sa cruauté volontaire,
La respiration immense de la mer,

Parfois même, las de colère, ô meurtriers,
Sous les cieux de topaze et d'or coloriés,
Dans un calme effroyable et doux, vous souriez.

Mais c'est pour mieux fourbir, vagues, lutteurs voraces,
Contre l'homme, le fils déchu des vieilles races,
Les écailles d'azur de vos bonnes cuirasses

Car vous êtes aussi d'éternels combattants
Qui sans cesse poussez vos chevaux haletants
De l'insondable fond de l'Espace et du Temps !

Cette collaboration des frères Margueritte allait donner d'excellents résultats parce que des deux talents unis elle faisait un talent dans une certaine mesure nouveau, non pas peut-être plus grand, mais plus complet, et doué de qualités qui paraissaient s'exclure.

Coloriste exquis, peintre délicat des ombres et des nuances, Paul Margueritte excellait dans les analyses tenues et fines, caractérisées par la multiplicité des détails. Il était le romancier des intimités, des coins mystérieux de l'âme humaine ; mais on aurait pu lui reprocher de trop s'y complaire. Son style, capable de sentir et de rendre tout ce qui, au fond de notre cœur, se cache et semble fuir, tombait parfois — car nous avons tous, même les meilleurs, les défauts de nos qualités — dans la préciosité et plus souvent encore dans cette « morbidezza » qui est de la grâce mélancolique, maladive et comme meurtrie.

Victor avait moins de finesse et plus de vigueur. Sa

Digitized by Google

prose, vivante, ardente et sonore, était celle d'un homme — qu'on me permette cette image — qui s'est fait une plume avec la pointe d'une épée.

L'un apportait la force et l'autre la délicatesse. Ils ne se ressemblaient pas, mais se complétaient. Ils étaient différents mais égaux.

Poum — cet amusant Poum avec ses minuscules états d'âme qui vont d'un gâteau à un polichinelle, — *les Pariétaires, les Femmes nouvelles* (livre à thèse sur le féminisme) et le *Carnaval de Nice,* inaugurèrent cette collaboration qui triompha définitivement, en 1898, avec le *Désastre.*

L'idée première de ce « roman de la guerre » appartient à Paul Margueritte ; mais il ne la concevait que sous la forme d'un volume et non d'une série. Le sujet était trop vaste pour un cadre aussi étroit.

Le manuscrit du *Désastre* avait été remis à Armand Colin qui devait le publier.

Les deux auteurs étaient convaincus — et le public devait l'être également un mois plus tard — qu'ils avaient fait un beau livre ; mais un livre, quelque beau qu'il soit, a besoin qu'on le soutienne et qu'on le défende. Le plus parfait des chefs-d'œuvre aujourd'hui, s'il n'est pas signé d'un nom archi-connu, ne saurait se passer de réclame.

Imbus de cette idée, malheureusement trop juste, Paul et Victor Margueritte demandèrent à Armand Colin ce qu'il comptait faire, comme publicité *sérieuse*, pour un roman qui avait des chances d'aller loin, si on guidait ses premiers pas.

Digitized by Google

— Votre livre, répondit l'éditeur, se vendra à 6000 exemplaires, ou je ne connais pas mon métier. Tout ce que nous pourrions essayer comme réclame serait absolument inutile.

Les deux auteurs ne partageaient pas cette opinion. Une discussion s'engagea. Armand Colin, qui était un éditeur fort avisé — quoiqu'il ne l'ait guère prouvé dans cette circonstance — mais un homme très violent, s'emporta, fit monter par un de ses commis le traité et le déchira.

Les Margueritte n'en demandaient pas davantage. Ils se hâtèrent d'apporter leur manuscrit à M. Mainguet, l'un des associés de la maison Plon. M. Mainguet, qui est un esprit très fin — et qui connaît lui aussi son métier — comprit immédiatement qu'un livre comme le *Désastre* pouvait supporter, sans en être écrasé, une publicité très large.

Le résultat ne se fit pas attendre. Douze mille exemplaires furent vendus en moins d'un mois.

Le public, jusqu'alors si rétif, s'avouait vaincu, et les deux écrivains, fraternellement associés, obtinrent enfin la grande réputation, qu'ils avaient longtemps attendue... et qu'ils méritaient.

Digitized by Google

CHARLES FOLEY

La famille de l'auteur des *Cornalines* est d'origine irlandaise. Un de ses ancêtres suivit en France Jacques II détrôné et chassé de ses Etats. Le nom primitif, O'Foley, se diminua d'une lettre sous la Révolution et devint Foley.

Né à Paris le 9 janvier 1861, Charles Foley ne connut que pendant deux ans et demi — au lycée Condorcet — les douceurs de l'enseignement universitaire. Presque toute son éducation intellectuelle lui fut donnée chez lui, d'abord par un prêtre, l'abbé Piogey, puis par un ancien communard, Auguste Desmoulins, gendre de Pierre Leroux, et dont l'influence sur son jeune élève fut à peu près nulle.

Auteur dramatique très précoce, Charles Foley composait déjà à sept ou huit ans des pièces dont il était le principal acteur et quelquefois l'unique acteur, dans la petite salle de théâtre que ses parents lui avaient aménagée à la campagne. Je dois ajouter que ces pièces n'ont jamais été imprimées.

Digitized by Google

Quelques années plus tard, vers 1877, il publiait ses premiers vers dans *l'Artiste*, que dirigeait Arsène Houssaye.

Ces travaux littéraires ne l'empêchaient pas de consacrer deux ou trois heures par jour à des études qui pouvaient paraître plus utiles. Elles aboutirent à un double baccalauréat, ès sciences et ès lettres, et ce fut Caro — harmonieux rhéteur dont Taine disait : *Et verbum caro factum est* — qui fit passer au jeune candidat, qui devait le mettre dans un de ses romans, son examen de philosophie.

Esprit très scientifique, le père de Charles Foley voyait avec regret son goût très marqué et trop vif pour les lettres (1). Il le condamna à faire ou plutôt à commencer, sans aucun goût et sans aucune utilité, de vagues études de médecine, pendant lesquelles il fut placé quelque temps dans le service du docteur Labbé à l'hôpital Beaujon.

Pendant cette période, Charles Foley publia chez Monnier deux volumes *les Saynètes*, et, sous le pseudonyme de A. de Nouval, *Contes salés*.

Les Saynètes parurent en 1884, dans un in-8° carré, très artistique, sur papier teinté, avec des gravures en

(1) Lieutenant de vaisseau, après être sorti de l'Ecole polytechnique, Antoine-Edouard Foley, mort en 1901, avait donné sa démission de marin et s'était fait recevoir docteur en médecine, en 1855, avec une thèse très remarquée sur le choléra morbus. Il a publié plusieurs ouvrages qui se rapportent surtout à la géographie médicale et un roman océanien, *Eik*, qui parut une cinquantaine d'années avant le *Mariage* de Loti. Cet homme de très haute valeur, qui a été un des treize exécuteurs testamentaires d'Auguste Comte, est mort en 1901.

Digitized by Google

couleur et de jolis culs-de-lampe dans la manière du dix-huitième siècle.

Le titre était ainsi disposé :

LES SAYNÈTES
que nous venons d'avoir
l'honneur d'imprimer pour
vous sont de Monsieur
CHARLES FOLEY.

—

Décors de
Joseph Roy.

—

Mise en scène
par
Ed. Monnier, éditeur,
16, rue des Vosges,
Paris, 1884.

Présenté avec esprit par l'éditeur (et par l'auteur également), ce volume de bibliophile contenait cinq petites pièces qui sont charmantes : *On ne s'avise pas de tout, l'Amour et Psyché*, *Tante Rosalie, Saynète Watteau*, *le Chapitre supplémentaire.*

Les préférences de Charles Foley allaient à cette époque, et pour ma part je n'en éprouve aucune surprise, vers les petits classiques du dix-huitième siècle. On le reconnaît à sa poésie légère, pimpante, à ses jolis marivaudages où se mêlent quelques inexpériences de débutant. C'est du Parny plus chaste et du Dorat moins fade.

La première saynète, *On ne s'avise pas de tout,* — dont je citerai quelques vers pour donner une idée de ces

Digitized by Google

aimables badinages, — met en scène une jeune fille d'une quinzaine d'années, Jeannine, qui, séquestrée par son oncle et tuteur Argus, en devient éprise, quoiqu'il soit vieux et laid, — elle est à l'âge où l'on aime l'amour plus que l'amant, — et lui adresse, à sa grande surprise, cette déclaration, qui l'embarrasse beaucoup :

Allez, j'ai bien compris quel amoureux souci
Vous faisait me veiller et me garder ainsi.

(*Elle s'appuie au dossier du fauteuil.*)

J'ai compris en voyant alors la jalousie
Que j'étais celle enfin que vous aviez choisie.
Je me disais souvent, à l'ombre du vieux mur,
Pour le cueillir, il veut que mon cœur soit plus mûr !
Je songeais à cela sous l'épaisse ramée
Et je me répétais : « Enfin, je suis aimée ! »
« Il l'aime, » me disaient tous les oiseaux en chœur !

(*Avec un joli rire narquois.*)

Vous aviez oublié de verrouiller mon cœur !
Vous auriez pu laisser la porte bien ouverte ;
Ni la voix des pinsons sous la ramure verte,
Ni le parfum des fleurs, ni l'air du soir si pur,
Ni le soleil tout d'or dans le ciel tout d'azur,
Ne m'auraient fait sortir.

(*Se penchant à l'oreille d'Argus.*)

Car à moi, mon ivresse,
Se trouve tout entière en ta douce caresse ;
Ton regard est pour moi le soleil d'un beau jour ;
Ma chanson, c'est ta voix ; mon printemps, ton amour.
Va, je m'applaudissais de ton humeur jalouse,
Pour un verrou de plus j'étais plus ton épouse !...

Digitized by Google

L'éditeur des *Saynètes* et des *Contes salés* mettait en œuvre toute espèce de trucs pour vendre ses livres, et il avait su se faire un public qu'alléchaient des illustrations un peu légères, mais avec de la grâce et de l'élégance, et sans la grossièreté voulue des ignobles images qui déshonorent aujourd'hui tant de produits quasi inavouables de la librairie parisienne.

Ce public, par malheur, partit aussi vite qu'il était venu. Au moment où Charles Foley fut édité par lui, Monnier avait encore toute sa vogue, et ces deux premiers volumes rapportèrent à l'auteur près de cinq cents francs, au lieu de lui coûter, suivant l'usage, trois ou quatre fois autant.

Pendant que Monnier publiait ses livres, le cercle Volney faisait jouer quelques-unes de ses pièces, *les Bonnes Amies* (avec Dieudonné et Marie Legault), *Tante Rosalie* (où un des principaux rôles fut tenu par Mlle du Minil, qui venait d'entrer au Théâtre-Français). La *Pêche* parut sur cette scène minuscule le même jour qu'une comédie d'un autre débutant, Georges Feydeau, qui, pendant le souper qui précéda la représentation, avait imité, avec autant de talent que de succès, l'acteur Delaunay.

C'était, comme on voit, un assez joli départ, mais il fut malencontreusement arrêté par le volontariat.

Soldat, Charles Foley resta littérateur autant qu'il put. A Rouen, où l'Etat lui fournissait des vêtements un peu amples, mais très chauds, un logement d'où était exclu tout luxe inutile et une nourriture médiocrement délicate mais saine, il fonda avec quelques-uns de ses

Digitized by Google

camarades une revue, *Paris-Rouen*, qui alla, clopin-clopant, jusqu'à son neuvième numéro et s'honora de la collaboration de Jean Lorrain, qui n'était pas encore célèbre mais aspirait à le devenir.

Après son volontariat, le jeune écrivain, qui avait eu le temps de réfléchir, comprit que les vers, même quand ils sont bons, ce qui arrive quelquefois, ne peuvent procurer aux malheureux qui s'attardent à ce genre si ingrat ni bénéfices sérieux ni réputation durable. Sans s'interdire de publier de temps en temps pour sa satisfaction personnelle, et un peu aussi pour celle d'un certain nombre de délicats, des volumes de poésies (1), il se tourna vers le roman, qui est d'un placement plus facile et d'un rapport moins aléatoire. Quelque artiste qu'on puisse être, on aime assez à vivre de sa littérature, et on ne commence à en être satisfait que lorsqu'on commence à en vivre.

Un éditeur qui avait sa librairie rue de Médicis, n° 13, et se transporta ensuite rue Sainte-Anne, n° 12, Léopold Cerf — qui devait tristement finir par le suicide — signa avec lui un traité à longue échéance, par lequel il s'engageait à publier deux de ses romans chaque année.

Le premier de ces romans fut *Guerre de Femmes*, et le second la *Course au Mariage*. Ils n'avaient de vraiment bon que les titres, quoique *Guerre de Femmes* rappelât

(1) *Saynètes galantes* parut chez Perrin, en 1894. Deux ou trois pièces, parmi lesquelles l'*Aube*, sont de petits chefs-d'œuvre. L'ensemble de l'œuvre rappelle Musset, le Musset des « Trois marches de marbre rose ».

Digitized by Google

un peu trop *Bataille de Dames*, de Scribe ; mais à travers les défauts, dont le plus visible était une tendance au marivaudage, on aurait pu voir apparaître, çà et là, la délicatesse du style et la finesse de la psychologie.

Clémenceau était alors directeur de la *Justice*, avec Gustave Geffroy comme secrétaire de rédaction. Il fit très bon accueil à la *Course au Mariage*, et pour témoigner de la satisfaction toute particulière que lui causait cette œuvre d'un jeune, il n'hésita pas à la payer un sou la ligne.

Léopold Cerf, qui avait lu le roman dans les colonnes de la *Justice*, le trouvait un peu trop monté comme ton et refusait de le publier. On se décida à choisir un arbitre qui fut Adolphe Brisson. L'arbitre conclut à l'impression, Léopold Cerf avait promis de respecter l'arrêt, quel qu'il fut. En effet, il imprima le livre... mais il rompit le traité.

Charles Foley se souvint alors qu'il avait débuté comme auteur dramatique. Avec Adolphe Brisson il fit le livret d'un drame lyrique intitulé *Vendée*. Ce drame lyrique, composé en 1889 et mis en musique par Pierné, fut joué en 1896 par Vizentini, qui le monta aussi mal que possible (1). Six ou sept représentations, données dans des conditions déplorables, suffirent à la curiosité du public lyonnais ; et lorsque toutes les dépenses eurent été payées, bouquets, frais de voiture, etc. etc., les auteurs

(1) Dans l'intervalle, Charles Foley avait composé, avec le même collaborateur, un opéra comique en un acte, où les jolis vers abondent, *Caprice de Reine*, mis en musique par Francis Thomé, et qui ne fut pas représenté.

Digitized by Google

constatèrent qu'ils avaient gagné chacun 36 francs. C'est ce qu'on appelle les gros bénéfices du théâtre.

De chez Léopold Cerf, Charles Foley, après l'incident de la *Course au Mariage* et les premières démarches que lui avait imposées son drame lyrique, était allé chez Perrin, qui venait de succéder quatre ou cinq années auparavant à Didier, dans la vieille maison du quai des Grands-Augustins.

Très probe, fort estimable comme homme privé, Perrin manquait, comme éditeur, de cette audace raisonnée qui entraîne souvent le succès. Il ne se doutait pas des exigences de la librairie nouvelle, et il était plus capable d'apprécier à sa valeur un débutant que de l'aider à réussir.

De 1890 à 1894 il publia — en secret, pourrait-on dire — trois romans de Charles Foley, qui auraient eu besoin pour obtenir une vente sérieuse d'être annoncés au public, *Risque-tout*, *Bonheur conquis* et *Cœur de roi*.

Cœur de Roi avait d'abord paru dans le *Magasin littéraire* dont je vais raconter en quelques mots l'histoire, car il y eut là une tentative intéressante.

Le *Magasin littéraire*, dont le premier numéro porte la date du 1er janvier 1891, avait été fondé par Charles Foley et un de ses amis, Pierrot-Deseiligny. Les bureaux se trouvaient rue de Douai, 48, et furent transférés ensuite rue Paul-Louis-Courier, 11, et rue de Verneuil, 66.

Revue de reproduction, mais de reproduction *intelligente*, le *Magasin littéraire*, qui faisait également une assez large part aux œuvres inédites, avait essayé de combiner les avantages de la publication périodique

Digitized by Google

et du livre. Paginées séparément, les diverses parties pouvaient être reliées, à la fin de l'année, en plusieurs volumes. C'était là une idée très originale qui aurait dû rallier tous les suffrages, mais qui se heurta aux habitudes routinières des abonnés, sans compter qu'elle exposait ceux qui l'avaient eue à payer une patente d'éditeurs. Il fallut y renoncer.

Dans cette revue, qui vécut de 1891 à 1896, Charles Foley, directeur sous le pseudonyme de Jacques Henry et bibliographe sous le pseudonyme de Pierre Julien, donna quelques pages très intéressantes, des critiques de livres qui sont en général très fines ; et c'est là que parurent pour la première fois plusieurs de ses œuvres de longue haleine, parmi lesquelles *Cœur de Roi*.

La guerre de Vendée avait déjà inspiré un grand nombre de romans. *Cœur de Roi* était certainement un de ceux où la lutte de deux héroïsmes, le culte de deux religions — royaliste et républicaine — avaient été le mieux compris et le mieux rendus. Egalement sympathiques et attachants, le chef vendéen, marquis de Valrose, et le capitaine Gilbert, représentaient bien, l'un la foi et l'enthousiasme que provoquaient les idées nouvelles, l'autre la fidélité au passé, à tout ce qui avait été l'ancienne France. Ce roman historique, où palpitait l'âme de la Révolution, n'était très beau que parce qu'il était très vrai.

Rarement on arrive d'emblée à déployer toutes ses qualités d'esprit et de style. Un effort prolongé, une série de tâtonnements et d'essais sont indispensables. Chaque livre, chaque page, pour le bon ouvrier que dis-

Digitized by Google

tingue l'amour du mieux, supprime une imperfection, réalise un progrès. Les premiers romans de Foley étaient d'un débutant très bien doué. *Cœur de Roi* fut l'œuvre d'un écrivain.

Son style avait pris dans ce roman plus de précision et de fermeté. Il s'était dépouillé des fausses élégances, de ces ornements parasites qui sont à la prose des débutants ce que les fioritures sont à l'écriture des calligraphes.

L'imitation se laissait deviner encore, mais une imitation habile, heureuse et féconde. Lisez cette page de *Cœur de Roi*, par laquelle commence le roman, et vous ne pourrez pas vous empêcher de songer à certaines descriptions, très minutieuses et très vivantes, de Balzac :

« Perchée en vrai nid d'aigles, sur un monticule isolé et rocheux qu'enserrent aux trois quarts la Saugette et la Faille, cette vieille cité du Perche (Sauges) s'avance en promontoire à pic sur la montagne où se joignent les deux rivières. De ce côté, à l'est, avec ses épaisses murailles couronnées de mâchicoulis, flanquées de tourelles et d'échauguettes, avec ses toits d'ardoise hérissés de pignons aigus, Sauges offre encore l'aspect fantastique et farouche d'une place forte féodale. A l'ouest, entre les deux cours d'eau qui s'éloignent l'un de l'autre à mesure qu'on remonte vers leurs sources, la ville dévale en pente plus douce vers les prairies que coupe la lisière sombre de la forêt de Valrose. Il n'existe qu'une entrée, fortifiée et massive, la porte *Beucheronne* qui, sans doute, doit son nom au voisinage du bois. Les

Digitized by Google

ouvertures par lesquelles jouaient les bras du pont-levis sont béantes, et les fossés comblés, mais on voit les rainures profondes de la herse. Le passage s'ouvre sous une voûte ogivale, surmontée des armes de la ville.

« De là, en rampe raide, la principale rue gagne le sommet où se trouve une esplanade, autrefois place de la Baille, et plus récemment place de la Fraternité ; l'ancien bailliage est devenu la municipalité.

« Cette enceinte de ruines grises paraîtrait morne sans la verdure qui, chaque été, lui donne un assaut plus hardi. Les sauvageons enfoncent leurs racines, pareilles à des griffes, dans le flanc granitique des remparts. Les plantes vivaces agrippent les pierres disjointes ou saillantes, et tout ce que n'escalade pas cette marée montante de feuillage, est recouvert par les frondaisons qui tombent des créneaux. Les citadins, en effet, durant un siècle de paix, ont agrandi leur domaine aux dépens des anciens boulevards : courtils et potagers s'étendent jusqu'à la courtine, formant des bosquets et des treilles en terrasse, d'où l'on jouit d'une vue merveilleuse sur la forêt de Valrose et les rivières sinueuses. Rien ne manque à ces petits jardins suspendus, pas même les archières et les merlons moussus qui offrent aux flâneurs l'appui d'une balustrade dentelée. Ainsi les mâchicoulis ajourés d'où pleuvaient autrefois les pierres, les tisons, l'huile bouillante et le plomb fondu, ne livrent plus passage qu'à de flottantes ramures ; ces murs, cent fois investis et vainement sapés par des hordes acharnées de routiers, de huguenots, de ligueurs, ces murs imprenables sont

Digitized by Google

enfin démantelés, ébréchés, forcés par les viornes, les houx, les ronces et les lierres. »

Pour *Cœur de Roi* comme pour bien d'autres œuvres venues trop tôt dont j'ai eu l'occasion de parler, je suis obligé de faire la même douloureuse constatation. Ce livre méritait un succès qu'il ne put pas obtenir. *Habent sua fata libelli.*

Condamné pour quelque temps encore aux obscurs travaux qui assurent la vie matérielle et retardent la réputation, Charles Foley continuait à écrire, puisqu'il n'était pas *classé*, mis à la place à laquelle il avait droit, dans des feuilles précaires, aussi bien rédigées que les autres, mais qui souffraient aussi de ne pas être jugées à leur valeur, à l'*Estafette*, au *Parti national*, etc. Il collaborait à la *Revue Bleue*, à la *Revue Illustrée*, où on le payait très peu.

Pour arriver au grand public, il avait besoin d'un de ces journaux à fort tirage qui communiquent une partie de leur importance et de leur prestige à leurs moindres rédacteurs, qui, ailleurs, n'existeraient pas, même avec beaucoup plus de talent.

La création de l'*Echo de Paris*, par Aurélien Scholl, en 1883, avait été un fait très important dans l'histoire parisienne, et comme l'avènement d'un journalisme plus moderne, mieux adapté à nos mœurs et à nos goûts (1).

(1) Plusieurs publications périodiques avaient déjà porté ce nom : *les Echos de Paris* (novembre 1855), — *les Echos de Paris*, par Louis Lavedan (1er novembre - 15 juillet 1857), — *l'Echo de Paris* (23 septembre 1860), qui avait pour rédacteur en chef M. de St-Bonnet,

Digitized by Google

Beaucoup d'esprit sans trop de méchanceté, de la blague qui préférait égratigner que mordre, de la fantaisie sans grimace, des indiscrétions qui savaient être très amusantes sans devenir scandaleuses, des polémiques légères, rapides, où la grossièreté ne tenait pas lieu de verve et les injures d'arguments, plus de gaîté que de logique et plus de tolérance que de parti-pris : voilà ce qu'on trouvait dans le nouveau journal dédié à Paris et que Paris adopta.

Une rédaction très brillante avait été formée avec soin, dans laquelle voisinaient des conscrits et des vétérans: Edmond de Goncourt et Henri Lavedan, Maxime Boucheron et Aurélien Scholl.

Même dans des rubriques considérées comme sérieuses, les rédacteurs ne se privaient pas à l'occasion d'une ironie parfois exagérée, et un certain Maréchal, chargé des *Propos du Docteur*, commençait ainsi une de ses chroniques.

« Plus d'un de mes lecteurs, j'en ai la certitude, malheureux possesseur d'un estomac dépourvu d'énergie ou ruiné par l'alcool ou les excès de table... »

Lorsque Henri Simond, six ou sept ans après la fondation du journal, commença à le diriger, il était plein de bonnes intentions. Persuadé que le public veut du nouveau, n'en fût-il plus au monde, il cherchait partout de jeunes écrivains. Très intelligent et très fin, mais surmené par une besogne qu'il ne savait pas alléger, livré

— *l'Echo de Paris*, « Expropriation, théâtres et arts industriels », fondé vers 1863, — et enfin un journal de médecine rédigé en espagnol et publié à Paris, en 1858, *El Eco de Paris*.

Digitized by Google

comme une proie aux solliciteurs, aux grands hommes soudainement révélés aux populations et plongés presque aussitôt dans l'oubli, peut-être ne sut-il pas assez distinguer entre les porteurs de copie qui avaient du talent et ceux qui croyaient en avoir. Ce n'est pas tout à fait la même chose.

En tout cas il eut le mérite d'accueillir avec un certain nombre de champignons littéraires, plus ou moins vénéneux, qui émergeaient subitement du sol, de vrais écrivains comme Paul Margueritte et et Charles Foley.

Charles Foley était entré, en 1891, à l'*Echo de Paris*, mais modestement et par la petite porte. Un conte envoyé par lui avait passé en juillet ou en août, pendant la période où les gros producteurs, brevetés sans garantie du gouvernement, se reposent, et où les journaux sont un peu moins inondés par le flot des manuscrits. De temps en temps on en publiait un autre.

Les malheureux qui durant de longs mois, qui comptent double, ont attendu avec angoisse l'insertion *promise*, annoncée comme prochaine, d'une chronique ou d'une nouvelle, sont assurés d'aller tout droit en paradis, quelques fautes qu'ils aient pu commettre, et je ne parle pas seulement des fautes de français. Ils ont fait ici-bas leur purgatoire.

En 1893, après deux années de stage, la situation de Charles Foley au journal fut en quelque sorte régularisée. D'intermittent il devint hebdomadaire, et débuta par des portraits de femmes, encadrés dans une intrigue où on sentait l'habileté « mécanique » et l'art délicat du romancier. Puis vinrent des récits vendéens.

Digitized by Google

Ces jolies pages de littérature, pleines de vie, de mouvement, très dramatiques et en même temps écrites dans une langue très étudiée, pleine de trouvailles heureuses et de détails exquis, — le sens du drame et le don du style, voilà, en effet, ce qui distingue Charles Foley de la plupart de ses confrères, — ces pages dont le mérite semblait indéniable, et qui, dans des journaux de troisième ou de second ordre, auraient sans doute passé inaperçues, obtinrent à l'*Echo de Paris* un succès très vif, qu'allait encore augmenter la publication, dans le même journal, des *Cornalines*.

Il y a dans les *Cornalines*, dont le véritable titre eût dû être les *Carolines*, une description très malicieuse et très fine de ce petit groupe de femmes, bas bleus ou bas roses, qui évoluent entre l'Institut et la Sorbonne, et, par un sentiment très féminin, ne voient la littérature ou la philosophie qu'à travers ceux qui les enseignent. Quelque éloquent qu'on le suppose, un professeur bossu, borgne ou simplement mal vêtu, ne saurait les intéresser et satisfaire leur soif ardente mais artificielle de psychologie et d'idéalisme.

Le principal personnage du livre, déjà présenté au public dans le *Monde où l'on s'ennuie*, est très habilement étudié, avec ses aimables travers et ses élégances de galantin diplômé, sans d'ailleurs que le portrait tourne à la caricature.

Oui, ce roman, d'une observation si clairvoyante et si aiguë, est très remarquable ; mais quelques-uns de ceux que l'auteur avait déjà publiés ne l'étaient-ils pas au moins autant ?

Digitized by Google

Lorsque au succès du feuilleton s'ajouta celui du volume, Charles Foley dut se dire que le public — ce public qui ne sait jamais pourquoi il admire et pourquoi il n'admire pas — s'était doublement trompé avec son engouement excessif pour les *Cornalines* et son indifférence inexplicable à l'égard de deux ou trois romans de premier ordre qui les avaient précédées. Assurément, se jugeant lui-même, il s'étonna de tout ce bruit, après ce long silence, — mais je suis convaincu que l'auteur bénéficia avec un très grand plaisir de l'erreur d'appréciation que déplorait le critique.

Digitized by Google

PAUL BRULAT

De toutes les demi-biographies que j'ai réunies dans ce volume et le précédent, aucune, autant que celle qu'on va lire, ne saurait donner l'idée de ce qu'était, il y douze ou quinze ans, la situation matérielle d'un jeune écrivain encore inconnu — et du sort qui est réservé aux débutants de demain.

Aucune aussi ne montre mieux les difficultés quasi invincibles qu'oppose au talent d'un écrivain cette absence du goût littéraire qui distingue la plupart des Français.

Il existe dans le département de l'Ardèche, non loin de Tournon, un village nommé Saint-Jean-de-Muzols. C'est là que naquit Paul Brûlat, le 26 mai 1866, pendant un voyage de sa famille, dont la résidence habituelle était à Tunis, où son père exerçait la profession d'avocat défenseur. Paul Brûlat ne revit jamais Saint-Jean-de-Muzols, et comme ses premiers souvenirs sur cette localité datent d'une époque où il n'était âgé que de quelques jours, on ne s'étonnera pas qu'ils soient restés un peu vagues.

Digitized by Google

Ses parents lui firent commencer ses études chez les Maristes de la Seyne. On le mit ensuite au lycée de Marseille, en cinquième, où il eut pour condisciple un excellent élève, riche, considéré, pourvu de plusieurs répétiteurs, — Edmond Rostand.

Le professeur, M. Gerbe, avait demandé, suivant son habitude, à chaque élève, ce qu'il voulait être. — « Ecrivain, » — répondit gravement Brûlat. C'était s'y prendre à l'avance.

Quelques années plus tard, pendant que Rostand faisait un roman, il commençait un drame qu'interrompit son premier examen de baccalauréat, passé dans des conditions assez curieuses.

Arrivé en retard dans la salle de concours, à Aix, Brûlat demande à un de ses voisins quel est le sujet. — La *Phèdre* de Pradon, répond celui-ci. Sans doute il s'agissait d'une comparaison entre la *Phèdre* de Racine et celle de Pradon. Brûlat entend Braban, et ce nom l'étonne. Il s'informe auprès de son autre voisin : — Connais-tu Braban ? — Je crois que c'est un auteur de la Pléiade.

Sans trop serrer le sujet de près, — et pour cause, — le candidat aligne quelques phrases consacrées sur la réforme poétique de Ronsard, le caractère de Phèdre et le génie de Racine si supérieur à celui de Braban. Un quart d'heure avant la fin de la séance, passe de main en main la feuille imprimée qui indiquait le véritable sujet. Refaire son discours français, Brûlat n'en avait pas le temps. Partout où il avait mis Braban, il écrit Pradon... et il est admissible.

Digitized by Google

Le demi-bachelier avait encore une année d'internat à subir, et le lycée l'ennuyait beaucoup.

Au début de sa philosophie, il s'échappa pendant une promenade, et se réfugia dans un hôtel, mais il était sans un sou, et si on l'avait laissé entrer, on ne voulait plus le laisser sortir. Ses camarades de classe, informés de sa situation difficile, se cotisèrent, et l'un d'eux apporta dix francs au maître d'hôtel. Le prisonnier fut immédiatement mis en liberté.

Une pension que lui fit sa famille, après cette aventure, transforma le potache en étudiant. Ce fut une des périodes les plus heureuses de la vie de Brûlat.

Bachelier, il commença son droit à Aix, et, sous prétexte de le continuer plus sérieusement et avec de meilleurs maîtres, il partit bientôt pour Paris.

Il avait vingt ans et toutes les illusions de cet âge heureux. Il serait vite célèbre. La gloire à qui il avait donné rendez-vous l'attendait. Ses premiers articles, son premier roman, allaient soulever les foules. Mais où publier ces chefs-d'œuvre ? Bah ! les journaux ne manquent pas à Paris. En effet, il en trouva un, et très vite.

Le jeune étudiant en droit, féru de littérature, se promenait un jour sur le boulevard Saint-Michel, lorsqu'il avisa un distributeur de prospectus qui, avec une sorte de dédain et d'un geste condescendant, tendait aux passants ses petits papiers. Il eut l'idée de prendre un de ces prospectus et de lire.

C'était un appel à la jeunesse rédigé à peu près en ces termes :

Digitized by Google

« UNE RÉVOLUTION DANS LE JOURNALISME.

« Plus de martyrs de la pensée sans écho! Plus « de chefs-d'œuvre plongés dans l'éternel silence de « l'oubli !

« Tout homme capable de créer et d'écrire va avoir le « journal auquel il a droit.

« *Paulin Sarrut fonde « l'Organe du Penseur » !*

« Que chacun nous apporte sa pensée ou son obole. »

Diable ! se dit Brûlat, voilà mon affaire.

Il se hâte de courir à sa chambre, prend tout ce qu'il a de manuscrits en souffrance, des contes, des nouvelles, des chroniques, un roman, et se dirige vers la rue du Croissant, où habitait, au n° 12, Paulin Sarrut.

A l'étage le plus élevé, sous les toits, on lisait sur une petite porte cette inscription tracée à la craie :

L'Organe du Penseur.

Brûlat frappe, entre, et aperçoit, dans une étroite chambre meublée d'un lit, d'un fauteuil, de deux ou trois chaises, un vieillard à barbe blanche qui se lève et lui tend la main. C'était l'émancipateur de la pensée, celui qui allait révolutionner le journalisme.

— Enfin ! s'écrie ce bon vieillard, voilà un vrai jeune. Croiriez-vous, mon cher ami, que j'ai fait distribuer hier et avant-hier dans le quartier latin cinq mille prospectus et que vous êtes le premier écrivain, oui, le premier, qui soit venu !

Eh bien ! J'ai le plaisir de vous annoncer que vous serez mon secrétaire de rédaction.

Secrétaire de rédaction ! à vingt ans ! au début de sa

Digitized by Google

carrière ! Brûlat se sentit envahi par une joie profonde.

Cependant Paulin Sarrut expliquait ce que devait être son journal... leur journal.

— Tout ce qui a du talent, un talent trop original pour la presse actuelle vouée au culte des médiocrités, viendra à nous.

L'*Organe du Penseur* sera l'Echo de la jeunesse française. Elle y apportera et y trouvera ses idées. Nous commencerons modestement, puisque l'argent manque. Vous savez, mon ami, qu'il manque toujours pour les grandes œuvres. Mais peu à peu nous grandirons. Nous avons la foi et le courage. L'avenir nous appartient.

A cette pensée que l'avenir leur appartenait, les deux hommes, très émus, saisis d'un enthousiasme presque prophétique, se serrèrent la main pour la seconde fois.

Brûlat avait apporté entre autres articles une étude qui était intitulée : *Des conditions physiologiques qui concourent à la formation de notre caractère.*

Quelques jours après leur première entrevue, Paulin Sarrut dit à son secrétaire de rédaction :

— Nous paraissons jeudi — ceci se passait en 1886. — Vous allez m'aider à faire le numéro.

De la copie était arrivée. Des incompris, des femmes de lettres, des vieux littérateurs qui débutaient depuis trente ou quarante ans, essayaient de profiter de l'occasion pour caser leurs théories, leurs revendications, leurs états d'âme.

Presque toute la nuit se passa à corriger les épreuves. C'était un travail nouveau pour les deux écrivains.

Digitized by Google

Le lendemain, vers huit heures, Brûlat dit au garçon de l'hôtel où il logeait :

— Allez m'acheter l'*Organe du Penseur*.

Et comme l'autre le regardait d'un air ahuri, il répéta en accentuant :

— Oui, l'*Or-ga-ne du Pen-seur*.

Le garçon revint au bout d'un quart d'heure.

— Monsieur, dit-il, je ne l'ai pas trouvé. On ne sait pas ce que c'est.

On ne sait pas ce que c'est ! Brûlat fut pris d'un accès d'indignation et sortit précipitamment en faisant claquer la porte. De kiosque en kiosque, il demanda l'*Organe du Penseur*. Quelques vieilles buralistes crurent qu'il voulait se moquer d'elles et murmurèrent des injures. Les autres se bornèrent à répondre qu'elles ne connaissaient pas ce journal.

Au moment où il commençait à désespérer, — il en était à son centième kiosque, — le secrétaire de rédaction de Paulin Sarrut aperçoit, vers 4 heures du soir, place de la Bourse, un camelot qui rugissait :

— *De-mandez l'Or-gane du Penseur... Son premier et cu...rieux numéro !*

Brûlat se précipite et, tremblant de joie et d'émotion, — c'était son premier article ! — il constate que l'étude sur les *Conditions physiologiques qui concourent*, etc., n'est pas resté sur le marbre.

Mais que de coquilles, grand Dieu ! Il y en avait tellement que les articles devenaient à peu près inintelligibles.

Digitized by Google

La manchette portait ces mots en gros caractères :

GOBLET PUBLISCITAIRE.

Evidemment les typos s'étaient amusés à rater le journal, à en faire quelque chose d'extravagant et de fantastique.

L'*Organe du Penseur* avait été tiré à dix mille exemplaires : il s'en vendit cinquante. Le premier numéro ne fut pas suivi d'un second, et Paris continua à être rempli de martyrs de la pensée sans écho et de chefs-d'œuvre plongés dans l'éternel silence de l'oubli.

Avec un peu plus de dégoût qu'auparavant, Brûlat avait repris ses études de droit, lorsque le hasard le mit en relations avec un pseudo-littérateur qui trouvait le moyen de vivre et de bien vivre en élevant des canards. L'un de ces canards s'appelait la *Correspondance théâtrale*, l'autre le *Réveil des campagnes*.

— Vous serez mon collaborateur et mon associé, lui dit, la seconde ou la troisième fois qu'il le vit, le propriétaire de ces deux feuilles. Nous partagerons les bénéfices.

Brûlat paya vingt-cinq francs l'insertion d'un article reçu avec empressement et qui avait pour titre : « Une statue à Jean-Jacques ». Ce fut son premier bénéfice.

L'article passa, et quelques jours après le nouveau rédacteur du *Réveil des campagnes* et de la *Correspondance théâtrale* fut invité par son « associé » à déjeuner chez lui.

Lorsqu'on fut arrivé au café :

— Etes-vous content de votre repas? demanda d'un air aimable le directeur.

Digitized by Google

— Mais certainement ?

— Eh bien ! il ne vous coûtera que deux francs... et chaque fois que vous serez dans le quartier, vous pourrez venir chez moi. Vous serez bien mieux qu'au restaurant.

Brûlat donna les quarante sous — et leurs relations en restèrent là.

Il avait alors une telle passion littéraire qu'il allait souvent rue du Croissant, voir imprimer les journaux, se griser du bruit des énormes machines qui, sans trêve, pendant des heures, déposaient sur les plaques de fer les feuilles de papier humide.

Jamais vocation ne fut plus impérieuse ni plus longtemps contrariée. Un journal de Sétif avait publié en feuilleton un roman de lui. C'était peu pour satisfaire son ambition.

Sur ces entrefaites, après avoir passé sa licence en droit, il partit pour Poitiers où il devait faire son volontariat. Cette année ne fut pas perdue pour son talent. Il la consacra à d'incessantes lectures. Une représentation de l'*Assommoir* avait tué en lui le romantique, l'admirateur de Jean-Jacques Rousseau et le disciple fervent de Victor Hugo. Il était sorti de cette représentation profondément réaliste, et à Poitiers il lisait avec passion les œuvres de Balzac, de Flaubert et de Zola.

Sa famille avait espéré que, son volontariat terminé, il reviendrait à Tunis pour y succéder à son père, mais l'amour des lettres l'entraînait irrésistiblement.

On résolut alors de le prendre par la famine. Quand il arriva de Poitiers à Paris, il avait vingt sous.

Digitized by Google

Dans un restaurant où il était connu et à l'hôtel où il avait logé comme étudiant, le gargotier lui fit crédit.

Il se mit à chercher une place et il avait fini par en trouver une, infime, — dans une boîte à bachot, quarante francs par mois, sans être nourri ni logé, — lorsque l'idée lui vint d'aller voir M. Laguerre et de lui demander de le faire entrer à la *Presse* dont il était alors (1889) directeur. M. Laguerre lui répondit par les phrases habituelles sur l'encombrement, la nécessité de réduire le personnel, etc., etc.

Rentré chez lui, Brûlat, dans un de ces accès de révolte qui naissent parfois d'un excès de douleur, écrivit deux lettres, l'une à son père dans laquelle il affirmait que malgré tout il resterait à Paris, l'autre au député boulangiste, qui venait de lui opposer une fin de non-recevoir, en le suppliant de le prendre dans son journal,... ne fût-ce qu'avec cinquante francs par mois,... ne fût-ce que comme garçon de bureau.

Cette dernière lettre était si désolée et si émouvante, elle respirait une telle détresse et une vocation si énergique et si intéressante dans sa sincérité, que M. Laguerre en fut touché. Le lendemain, il envoya un petit bleu avec ces mots : « Je vous attends à déjeuner. »

Il y avait là comme troisième convive le secrétaire de rédaction du journal.

— Je vous présente, lui dit son directeur, un de mes amis, M. Brûlat, qui entrera demain à la *Presse*.

Le secrétaire de rédaction prit une attitude désolée, et levant les bras au ciel :

— Mais c'est impossible ! murmura-t-il.

Digitized by Google

— J'y tiens absolument.

Le lendemain eut lieu la présentation officielle aux « chers confrères ».

Dans une salle assez vaste, une vingtaine de jeunes gens, devant un fouillis de journaux, étaient occupés à découper avec des ciseaux et à coller avec des pains à cacheter des petits articles qui allaient en faire de grands. On lisait sur les murs, que couvraient çà et là des caricatures : « Vive Boulanger ! »... « Mort à Constans ! »

Le secrétaire de rédaction prit une voix lugubre, comme s'il se préparait à annoncer une effroyable catastrophe, et, lentement, il laissa tomber ces mots :

— Messieurs, je vous présente notre nouveau collaborateur, M. Brûlat.

Il y eut un silence, ennuyé et hostile.

— Tenez ! ajouta le tragique secrétaire de rédaction, on va vous mettre à l'épreuve. Faites-moi un article sur l'importation des moutons. C'est la question à l'ordre du jour.

Le « nouveau collaborateur » si cordialement accueilli, avait eu, en Algérie ou en France, l'occasion de voir des moutons, mais sur leur importation qui était, paraît-il, à l'ordre du jour, il ne savait absolument rien.

Il s'assit au bout de la table, approcha un encrier, mordilla le bout de son porte-plume, et resta immobile, comme fasciné par la couleur verte du tapis.

Les autres rédacteurs l'examinaient avec des sourires ironiques. L'un d'eux cependant eut pitié de lui. Il prit

Digitized by Google

deux ou trois journaux, donna trois ou quatre coups de ciseaux, ouvrit au mot « Mouton » le dictionnaire de Larousse, le posa, avec les coupures, sur la table. Puis se tournant vers le débutant qui continuait à ne rien trouver :

— Voilà, lui dit-il, votre article.

Avec l'homme qu'elle avait soutenu, la *Presse* tomba. Elle tomba surtout pour avoir trop sacrifié la littérature à la politique, et c'est la littérature qui dix ans plus tard, sous une direction intelligente, devait lui rendre son ancienne prospérité.

Dans les derniers mois de cette période de décadence, les grands rédacteurs, Naquet, Laisant, Barrès, etc., avaient à peu près disparu. Brûlat, payé au début deux cents francs par mois, comme reporter, et qui donnait de temps en temps des contes, publiés en troisième page, était devenu peu à peu le Maître Jacques du journal. C'est lui qui se chargea d'enterrer Boulanger. Quand on apprit le suicide du général : « Faites dix lignes, » dit le secrétaire de rédaction, — et il fit les dix lignes.

La feuille de combat qui avait été si vivante et si bruyante agonisait. Dans la salle de rédaction ornée encore d'un buste de Boulanger (la tête tournée contre le mur), quatre bougies plantées dans des bouteilles éclairaient d'une lueur blafarde les deux ou trois rédacteurs qui restaient encore. On ne les payait plus, mais ils ne partaient pas, n'ayant pas trouvé à se caser ailleurs.

Après la disparition de la *Presse*, le jeune écri-

Digitized by Google

vain connut, de 1890 à 1891, la misère, la vraie misère dans ce qu'elle a de plus douloureux. Il vivait ou plutôt il ne vivait pas de reportages trop occasionnels. Un accident auquel il eut le bonheur d'assister, un accident transformé en fait-divers et hâtivement porté à plusieurs journaux, payé ici vingt sous, là quarante, ailleurs trois francs, lui rapporta un louis. Mais ces aubaines étaient rares, et l'ancien rédacteur de l'*Organe du Penseur*, avec des souliers dont les semelles s'obstinaient à vouloir l'abandonner et des redingotes d'été pendant l'hiver, marchait douloureusement à la conquête de la gloire. Il ne se plaignait pas, et peut-être n'était-il pas à plaindre. Il avait foi en lui. C'est un sentiment qui console de tout et une force qui vient à bout des pires obstacles.

Un restaurant du quartier latin lui faisait crédit et, matin et soir, il s'y transportait, du n° 55 de la rue Lepic où il logeait, dans un taudis.

Un jour ce restaurant fut fermé pour cause de décès, et ce jour-là Brûlat se passa de déjeuner. Il rentrait chez lui, la mine soucieuse et le ventre creux, lorsqu'il rencontra un de ses anciens camarades de la *Presse* qui, devinant sa misère, — elle n'était que trop visible, — lui donna le conseil d'aller interviewer Zola.

Emile Zola était alors la providence des reporters. Avec lui on était sûr de ne pas rentrer bredouille. Sur toutes les questions littéraires, artistiques, politiques, intérieures ou extérieures, il n'hésitait pas à faire connaître son opinion, souvent intéressante, toujours accueillie avec plaisir par les lecteurs.

Digitized by Google

Brûlat emprunta une redingote et se dirigea vers la maison, très hospitalière, du grand écrivain qu'il considérait comme son maître.

Arrivé au nº 21 de la rue de Bruxelles, il se demande s'il ne va pas rebrousser chemin. Enfin, il se décide à sonner. La porte s'ouvre, et le valet de chambre, toisant avec dédain ce visiteur mal vêtu, intimidé, lui demande sa carte. Comme il n'en a pas sur lui (ni probablement chez lui), il dit son nom :

— Faites monter, crie d'en haut Emile Zola qui a entendu.

Le reporter monte, si ému qu'il peut à peine parler, mais la cordialité de l'accueil le rassure bientôt.

Interrogé avec bienveillance, avec cette bienveillance qu'inspire toujours la sincérité aux natures fortes et probes, il raconte ses projets, ses rêves, ses espérances et aussi les tristesses de sa vie présente. C'est lui en réalité qui est l'interviewé.

— Vous n'êtes pas de Paris, dit le maître. On s'en aperçoit vite.

Et en effet, ce débutant timide, embarrassé, ne ressemble guère à ces jeunes « requins », dont parlait souvent Daudet, qui ont toutes les audaces et toutes les habiletés, comme ils ont toutes les ambitions. Ce n'est pas l'argent qu'il aime, mais la littérature, pour les nobles joies qu'elle donne à ceux qui n'en font pas uniquement un métier.

Emile Zola n'a aucune peine à deviner cet état d'âme, ces nobles et belles illusions, très répandues à l'époque où il débutait lui-même vers 1865, mais qu'il n'a pas eu

Digitized by Google

souvent l'occasion de revoir, depuis vingt ou trente ans.

— Avez-vous fait quelque chose ? demande-t-il.

— Oui, un conte...

— L'avez-vous apporté ?... Lisez-le-moi.

Et Brûlat commence à lire, mais l'émotion l'empêche de continuer...

L'interview, recommandée par une carte d'Emile Zola, parut dans le *Matin*, et cette visite à l'homme qu'il admirait le plus fut pour l'humble reporter une de ces journées de réconfort qui font oublier les heures mauvaises.

Recommandé par Zola à Charpentier, il avait remis à cet éditeur le manuscrit d'un long roman sur la Révolution. Charpentier trouva l'ouvrage trop « historique », mais apprécia l'auteur et lui demanda autre chose. C'était presque un engagement.

Brûlat écrivit l'*Ame errante*, qui, sans son assentiment, parut, avec des titres changés et même avec des signatures différentes, dans trois journaux que dirigeait Pierre Baragnon, au *Courrier du soir*, au *Parisien* (où le roman s'appelait *Névrosé*) et dans une obscure feuille de province (où il était intitulé *Dominique Malaure*).

L'*Ame errante* qui, par son passage dans les trois journaux indiqués ci-dessus, avait déjà rapporté à l'auteur *vingt francs*, parut chez Charpentier en 1892.

Dans la préface de son troisième livre, l'*Ennemie*, Brûlat a très clairement indiqué le but qu'il s'était proposé dans cette série, c'est-à-dire l'étude d'une âme modifiée par le milieu et les circonstances :

Digitized by Google

« L'*Ennemie* est la conclusion d'un ouvrage dont les deux premiers volumes ont paru sous ces titres : l'*Ame errante* et la *Rédemption*. Cet ouvrage raconte l'évolution intellectuelle et morale d'un jeune homme moderne.

« Dominique Malaure n'est pas un être d'exception. Il prétend incarner des collectivités dans les diverses phases qu'il traverse.

« L'*Ame errante* le montre, jusqu'à sa vingtième année, précoce et triste, esprit inquiet, instable et tourmenté, qui s'analyse sans cesse, s'égare d'erreur en erreur, de doute en doute, se désoriente de plus en plus, s'abîme et se stérilise dans le culte exclusif du moi, en proie à une sorte de cyclone intérieur. La sécheresse, l'ennui, puis le dégoût de vivre lui viennent. Enfin, un drame passionnel, une sanglante idylle, où il croit trouver la mort, le dénouement logique d'une existence gâtée, mais où il ne trouve que le châtiment de la justice sociale, termine sa jeunesse désespérée.

« La *Rédemption* fait assister aux efforts par où cette âme errante cherche à se ressaisir. Cinq années se sont écoulées. Dominique a subi sa peine ; le malade, après cette terrible leçon de vie, est revenu à la santé. Régénéré par la souffrance et par l'action, il veut reprendre sa place dans la société. Seul, sans ressources, il lutte héroïquement. Mais, sans cesse, il se heurte à d'implacables préjugés sociaux. Le casier judiciaire le poursuit et le dénonce ; le passé est trop lourd à porter. Il succombe enfin, rencontre des anarchistes et, avec eux, déclare la guerre à la société.

« L'*Ennemie*, c'est, d'abord, pour Dominique Malaure,

Digitized by Google

cette société marâtre qui le chasse et dont il aperçoit tous les vices. Cependant, les anarchistes eux-mêmes le désabusent ; il n'a vu parmi eux que des bourgeois exaspérés, et l'anarchie lui apparaît comme la crise aiguë de l'individualisme, ce mal dont il a été lui-même victime, dans le désastre de ses jeunes années. Il se recueille, fait des recherches et des études, découvre enfin la formule définitive qui contient le secret de l'apaisement. Il meurt en apôtre, entouré d'amis et de disciples.

« En somme, nulle action compliquée, mais simplement le drame d'une intelligence, qui se dévore, se disperse et qui finit par se ressaisir. »

Comparée à la plupart des romans publiés à cette époque, et qui n'étaient que de petites histoires sans portée, écrites sans aucune préoccupation de style ou de psychologie, par des littérateurs « pour dames, » l'*Ame errante* avait une supériorité très évidente. Elle était, par la langue et par la pensée, l'œuvre d'un véritable romancier, d'un homme qui voulait évoquer de la vérité et de la vie, d'un créateur d'humanité. Dominique Malaure, dont l'âme était si minutieusement étudiée et avec tant de clairvoyance, n'avait rien de ces pantins articulés qui abondent dans la littérature romanesque, créatures factices également dépourvues de nerfs et de muscles, de cerveau et de cœur.

Que l'auteur de ce roman, plein d'idées, fût réaliste ou crût l'être, qu'il se rattachât à Zola ou à Stendhal, peu importe : son livre avait l'inestimable mérite d'être une de ces œuvres dans lesquelles un écrivain met un peu

Digitized by Google

de ses souffrances et de ses tendresses, et qu'il aime comme un enfant.

Le style, robuste, simple, avait quelque chose de grave, une sorte d'émotion concentrée et d'autant plus puissante, qui contrastait singulièrement avec le badinage stérile des amuseurs et la vulgarité niaise des plus bas représentants du réalisme.

La critique rendit justice à un livre qui avait été fait, comme tout ce qui doit durer, en collaboration avec le temps. Parmi les jeunes, Brûlat fut un de ceux — et il y en avait bien quatre ou cinq — sur lesquels on avait désormais le droit de compter.

De cette estime littéraire, de la sympathie que lui témoignaient, à son premier roman, les meilleurs juges, il y eut bientôt une preuve incontestable.

Dans les derniers mois de l'année 1892, — on s'en souvient peut-être, — de grandes affiches illustrées couvraient tous les murs de Paris. Elles représentaient assis à la table d'un café un homme assez gros qui ressemblait beaucoup (détail qui fut très remarqué) à Emile Zola.

Le fondateur du nouveau journal dont ces affiches annonçaient l'apparition prochaine était un reporter fort intelligent, qui offrait cette particularité assez rare de connaître parfaitement son métier.

Entré fort jeune dans la presse, qui exige elle aussi un apprentissage, il avait été rédacteur au *Phare de la Loire*, directeur de *l'Avenir de Saint-Nazaire*, puis, à Paris, secrétaire de rédaction de *la Cravache*, rédacteur au *Télégraphe*, au *Bien public*, au *Voltaire*, au *Gil Blas*, à *l'Echo de Paris*, etc.

Digitized by Google

Ce reporter, qui s'appelait Fernand Xau, avait remporté sa première victoire lorsqu'il avait eu l'idée d'aller attendre en pleine mer (dans un bateau naturellement) Buffalo-Bill, bouvier héroïque, et de se faire, pendant l'exposition de 1889, l'introducteur, le secrétaire, le chef du protocole et le cornac de ce personnage considérable.

Sa seconde victoire fut le *Journal*.

Fernand Xau avait traversé bien des milieux littéraires sans en rapporter aucune amertume. Ceux qui l'ont vu de près n'ignorent pas qu'il avait deux grandes qualités : il était un excellent journaliste et un très bon garçon.

S'il avait pu, — et non pas seulement par calcul, mais par besoin de rendre service, — il aurait fait entrer dans la feuille qu'il allait diriger tous les écrivains de Paris qui savaient se servir de leur plume, et qui n'étaient pas d'ailleurs aussi nombreux qu'on pouvait le supposer.

Il disposait de beaucoup d'argent pour l'œuvre délicate et périlleuse qu'il entreprenait. On doit constater qu'il le dépensa très généreusement.

A côté des maîtres et des sous-maîtres, de ceux auxquels le public, parfois si indulgent, s'était habitué, Fernand Xau voulait un certain nombre de jeunes. Les premiers, pensait-il, ne sont que le présent, mais avec les autres on assurerait l'avenir.

Brûlat, que l'*Ame errante* avait classé dans les milieux où se font les réputations, fut un des premiers à qui s'adressa l'habile directeur :

— Je fonde, lui écrivit-il, un grand journal à cinq cen-

Digitized by Google

times. Voulez-vous être des nôtres? Quelles sont vos conditions ?

Ces conditions furent excellentes : un conte par semaine et cent francs par conte. Xau pensait — et en cela encore il se montrait bon journaliste — qu'il ne faut pas faire trop d'économies sur sa rédaction. L'effort se mesure au bénéfice assuré. Qui paie bien est bien servi.

C'était beaucoup que d'être entré dans un grand journal, mais y faire entrer sa littérature présentait des difficultés encore plus sérieuses.

Les trois grosses influences de la maison étaient Emile Bergerat, Hugues Le Roux et Severine. Leurs articles et ceux des rédacteurs qui avaient obtenu un traité passaient très régulièrement — et très abondamment. Pendant ce temps, le bataillon des jeunes marquait le pas.

Que de patience et d'énergie fallait-il pour faire insérer cette pauvre copie que ne recommandait pas un nom illustre ou notoire, et quand elle avait fini par trouver une place, que de trucs pour lui donner plus d'importance !

Jamais les auteurs de contes ou de chroniques n'adressèrent à la direction un plus grand nombre de lettres anonymes — et si enthousiastes ! — pour se féliciter eux-mêmes de leur prose.

Fernand Xau savait sans doute à quoi s'en tenir, mais j'ai déjà remarqué que c'était un très bon garçon.

D'ailleurs on était payé. Beaucoup de rédacteurs ne demandaient pas autre chose.

Brûlat gagnait de l'argent. Alors, sa famille, qui pen-

Digitized by Google

dant cinq ans l'avait laissé crever de faim, lui en envoya. Le succès a toujours raison.

Je n'insiste pas sur l'histoire du *Journal* que je me réserve de raconter tôt ou tard, — mais il y a un côté ou un détail de cette histoire qui se rattache directement à la biographie de l'auteur de l'*Ame errante :* les jalousies et les haines qui s'étaient vite formées dans ce groupe d'écrivains assis à la même table, je n'ose dire attachés au même râtelier.

La carrière littéraire est tellement encombrée que les plus privilégiés n'y peuvent vivre et prospérer que par l'écrasement des autres.

Par le succès littéraire de l'*Ame errante*, Brûlat s'était fait beaucoup d'ennemis. Depuis, il ne s'était jamais préoccupé d'en diminuer le nombre. Très absolu dans ses idées, il manquait de liant et de souplesse. Il manquait encore plus de cette qualité si parisienne et si littéraire qui s'appelle l'entregent. Il ne savait pas flatter et ménager les camarades utiles et dire beaucoup de bien d'un article, d'un roman, dont il pensait beaucoup de mal. Même, sa dignité littéraire, sa répugnance à la mendicité, étaient un reproche pour ceux qui se sentaient capables de toutes les besognes, à condition qu'elles fussent lucratives.

Sourdement on le minait. Il a, disait-on, beaucoup de talent, mais... C'est un garçon très loyal, mais... et ces terribles *mais* contenaient un tas d'attaques sournoises et de perfidies. Ceux de ses confrères qui avaient pour profession d'être gais lui reprochaient d'être triste, et on doit reconnaître que ses contes, un peu noirs,

Digitized by Google

étaient imprégnés d'une amertume que sa vie passée rendait assez naturelle, mais qui s'écartait trop de ce genre « reposant et digestif » qu'affectionnent les abonnés d'un journal.

Xau était facile à influencer. Les insinuations incessantes des bons camarades et l'antipathie très marquée du secrétaire de rédaction aboutirent au résultat qu'on avait prévu.

Brûlat était trop désarmé par sa loyauté pour se défendre efficacement contre des adversaires très habiles.

On commença par espacer ses contes. C'était un premier avertissement.

A ce moment, Maurice Barrès, qui l'avait connu à la *Presse*, lui proposa d'entrer à la *Cocarde* qu'il voulait transformer en journal littéraire, en journal de jeunes, avec Charles Maurras, Camille Mauclair, René Boylève et Ernest La Jeunesse, dont le nom était un programme.

A la *Cocarde*, Brûlat, libre de tout dire et heureux d'apaiser ses haines, mena une campagne, sincère et maladroite (comme toutes celles dans lesquelles il s'engagea), contre ceux qu'il nommait les *Rigolos* — et il y en avait quelques-uns dans le nombre qui, quoique très gais, n'étaient ni des gredins ni des imbéciles.

Cette campagne vigoureuse et d'une éloquence âpre dans laquelle on devinait la haine de la blague boulevardière, amusa la galerie, « parce que les sots se mettent aux fenêtres quand les gens d'esprit se battent », mais les rigolos se vengèrent (ils avaient déjà com-

Digitized by Google

mencé) en brisant les derniers liens qui attachaient au *Journal* le courageux et imprudent polémiste.

Xau l'avertit que son roman, la *Rédemption*, qu'il avait formellement accepté, attendrait longtemps. Longtemps, dans certains cas, signifie toujours. Brûlat prit son manuscrit et l'apporta chez Charpentier. La *Rédemption* parut chez cet éditeur en 1895, et le troisième volume de la série, l'*Ennemie*, en 1896.

Supérieurs par certains côtés à l'*Ame errante*, ces deux livres avaient les mêmes qualités et les mêmes défauts.

L'ampleur, la gravité, la « noblesse » de la phrase allaient parfois jusqu'à la monotonie. L'œuvre, solide, massive, ressemblait à une maison admirablement bâtie avec des matériaux de premier choix, mais dans laquelle on n'aurait pas percé assez de fenêtres. L'air et le jour y manquaient. On eût souhaité que cette maison d'aspect sévère et si imposante fût égayée par un rayon de soleil. Comme la joie, la tristesse a son sourire.

Peut-être aussi l'auteur, entraîné par cette psychologie où il se montrait si supérieur, avait-il trop sacrifié le détail pittoresque, le cadre du tableau, ce qui, autour de nous, est fait un peu de notre vie et de notre cœur.

Mais en revanche, que d'émotion dans ces pages d'un art simple et robuste, et que de puissance dans la rigueur implacable de cette analyse menée, sans défaillance, à travers trois volumes !

Quelle attachante personnalité que ce Dominique Malaure, affolé par l'amour, racheté, après son crime,

Digitized by Google

par la souffrance et la soif de réparation et de dévouement, puis révolté contre les lâchetés et les hypocrisies de cette société qui lui défend d'être heureux — et toujours le même, toujours traînant de rêve en rêve sa jeunesse douloureuse et son âme blessée à mort!

Il y avait là, sans exagération, une des figures les plus curieuses et les plus dramatiques du roman contemporain, comparable au Julien Sorel de Stendhal.

Personne ou presque personne, dans les journaux ou dans les revues, ne voulut s'en apercevoir.

Pour la *Rédemption* comme pour l'*Ennemie*, quelle que fût la très grande valeur de ces deux livres, la critique resta muette — ou à peu près.

On s'est beaucoup moqué, pour ne pas en avoir assez bien compris le sens, de cette expression dont certains débutants ont abusé : la conspiration du silence.

Il est certain que personne n'a jamais vu des journalistes et des critiques littéraires se réunir, armés de poignards, dans des souterrains, à la clarté de quelques veilleuses, et jurer qu'ils ne parleront pas de tel ou tel écrivain.

Cette mise en scène n'est pas indispensable, et la haine ou la jalousie, pour s'exercer utilement, n'ont pas besoin de tant d'apparat.

Une légende, entretenue avec soin, s'était faite sur Brûlat. Ses livres n'étaient pas « amusants ». Pourquoi prendre la peine de les signaler au public ? D'un autre côté, on évitait de parler de cet isolé, de ce » romancier du Danube », par camaraderie, pour ne pas être désa-

Digitized by Google

gréable à ses ennemis, et un peu aussi parce qu'il avait l'air d'un vaincu. C'est une des choses qui se pardonnent le moins dans le monde des lettres.

Découragé par ce silence, l'éditeur des trois premiers romans ne paraissait pas très disposé à se charger d'un quatrième.

Brûlat porta à Perrin le *Reporter*, publié en 1898, et qui avec une verve sanglante, avec une ironie à la Vallès, racontait les déboires d'un début littéraire, la lutte d'une âme très haute contre les humiliations d'une situation subordonnée et précaire.

Le *Reporter*, qui touchait à des questions très passionnantes, eut une assez bonne presse, mais une vente faible. Malgré tout son mérite, le livre était d'un intérêt trop spécial : ce qui ne l'empêchera pas de rester et d'être toujours consulté comme une des études les plus fouillées et les plus puissantes qu'on ait écrites sur la plèbe littéraire.

Après son départ du *Journal*, Brûlat avait écrit à l'*Evénement*, à la *Volonté*, et dans plusieurs feuilles de second ordre.

Survint l'affaire Dreyfus, fait-divers insignifiant, transformé en drame interminable — et si ennuyeux ! — par la stupidité, le besoin d'agitation, le désir de se mettre en avant, le goût de l'emphase et des attitudes et le cabotinage démesuré d'un pays de détraqués et de fous. Je n'ai pas à apprécier ici le rôle que joua dans ce drame absurde notre écrivain. Le principal résultat de son intervention fut de fermer à ses articles et à ses romans un grand nombre de maisons.

Digitized by Google

Tout en se dépensant en polémiques violentes, il écrivait la *Faiseuse de gloire* qui, enfin terminée, fut apportée tour à tour à Perrin, à Stock, à Raynaldy (qui s'occupait alors de créer le roman-réclame à douze sous) et, en désespoir de cause, à un éditeur très peu connu, Villerelle. J'aime assez à montrer le chemin que doit parcourir un beau livre avant d'arriver, tant bien que mal, à destination.

La *Faiseuse de gloire* attaquait — injustement parfois, mais avec autant de talent que de courage — la presse, qui elle-même a tout attaqué. Le défaut de ce livre était de trop montrer le mal que fait le journalisme et de ne pas assez reconnaître les services qu'il rend, souvent même sans le vouloir.

Donc cette œuvre forte, indignée, avait les allures d'un pamphlet, mais d'un pamphlet de premier ordre qui méritait d'être aperçu, et signalé au milieu de tant de romans médiocres ou mauvais, abondamment loués par de complaisants bibliographes qui avaient d'ailleurs l'excuse de ne pas les avoir lus.

Depuis un mois le livre avait paru, et au commencement de décembre 1900, personne, — à part deux ou trois critiques, — ne se décidait à en parler.

Brûlat voulut en appeler au public. Il rédigea une sorte de manifeste, mais les afficheurs refusaient de le placarder sur les murs. Eux aussi ils avaient peur de la presse. A la tête d'une équipe de huit hommes qu'il avait formée, l'auteur s'occupa lui-même de faire coller ses affiches dans tous les quartiers de Paris.

Quel fut l'effet de cette publicité ? je l'ignore. Ce qui

Digitized by Google

semble probable, c'est que le livre s'imposa de lui-même, par ses propres forces, et simplement parce qu'il était plein de talent. Il n'atteignit pas, comme d'autres, un chiffre d'éditions tout à fait disproportionné et qui déroute la critique, mais il conquit, sans fracas, de nombreux lecteurs, des lecteurs fidèles.

On peut retarder — et c'est déjà trop — le succès d'un bon écrivain, mais on ne le supprime pas. La malveillance et l'injustice ont des ressources bornées et des armes fragiles. Quand une œuvre est belle, tôt ou tard elle fait sa trouée.

Vous lirez, mon cher Brûlat, ces quelques pages qui vous sont consacrées et dans lesquelles mon amitié a voulu réserver les droits de la critique, parce qu'on ne loue sans restriction que ce qui ne mérite pas d'être loué. Je considère comme une bonne fortune d'aider un peu à faire connaître davantage votre talent qui, après tant de luttes, commence enfin à être récompensé, et il m'est très agréable de terminer cette seconde série d'*Avant la gloire* par le nom et le portrait d'un probe écrivain et d'un honnête homme.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

HENRI ROCHEFORT

PIÈCES DE THÉATRE

Un Monsieur bien mis, vaudeville en un acte (avec Commerson), Folies-Dramatiques, 1856.

Je suis mon fils, vaudeville en un acte (avec Varin), Palais-Royal, 5 février 1860.

Le Petit Cousin, opérette en un acte (paroles de Rochefort et Ch. Deulin, musique de Gabrielli), Bouffes, 17 avril 1860.

Les Roueries d'une Ingénue, comédie en trois actes (avec L. Ulbach), Vaudeville, 6 août 1861.

Une Martingale, vaudeville en un acte (avec Clairville et Cham), Variétés, 6 avril 1862.

Un premier avril, opérette en un acte (paroles de Rochefort et A. Marx, musique de Debillemont), Bouffes, 6 mai 1862.

Les Bienfaits de Champavert, vaudeville en un acte (avec Clément Caraguel), Délassements comiques, 30 mai 1862.

Un Homme du sud, vaudeville en un acte (avec Albert Wolff), Palais-Royal, 31 août 1862.

Digitized by Google

Les Secrets du grand Albert, vaudeville en deux actes (avec E. Grange), Variétés, 31 janvier 1863.

Sortir seule ! comédie en trois actes (avec E. Crangé), Gymnase, 21 février 1863.

Les Mystères de l'Hôtel des Ventes, vaudeville en trois actes (avec Albert Wolff), 26 juin 1863.

La Vieillesse de Brididi, vaudeville en un acte (avec A. Choler), Variétés, 1er mars 1864.

Nos petites faiblesses, vaudeville en deux actes (avec Clairville et Gastineau), Variétés, 12 novembre 1864.

Les Mémoires de Réséda, vaudeville en un acte (avec E. Blum et Albert Wolff), Palais-Royal, 4 mai 1865.

La Tribu des Rousses, vaudeville en un acte (avec E. Blum), Palais-Royal, 11 juillet 1865.

Sauvé, mon Dieu ! vaudeville en un acte (avec P. Véron), Vaudeville, 26 août 1865.

La Foire aux Grotesques, revue en deux actes (avec P. Véron), Palais-Royal, 2 février 1866.

La Confession d'un Enfant du Siècle, comédie en un acte (avec P. Veron), Vaudeville, 17 septembre 1866.

ROMAN

La Marquise de Courcelles (signé par Eugène de Mirecourt), Paris, Michel Lévy, 1859, in-12.

RECUEILS D'ARTICLES

Les Petits Mystères de l'Hôtel des Ventes, Paris, Dentu, 1862, in-12.

La Grande Bohème, Paris, 1866, in-12.

Les Français de la Décadence, Paris, 1867, in-12.

Les Signes du Temps, Paris, 1868, in-12.

Digitized by Google

RANC

Le Bilan de l'année 1868 (avec Francisque Sarcey, Paschal Grousset et Castagnary), Paris, Le Chevallier, 1868, in-12.
Histoire de la conspiration de Babœuf, par Buonarotti (annotée et précédée d'une préface par Ranc), Paris, Le Chevallier, 1869, in-12.
Le Roman d'une conspiration, Paris, A. Lacroix, 1870, in-12.

HENRY MARET

Le Tour du monde parisien, Paris, 1862, in-12.
Les Compagnons de la Marjolaine, Paris, 1864, in-12.
Arcachon, Promenades à travers bois, Paris, 1865, in-12.

EDOUARD DRUMONT

Les Fêtes Nationales de la France, Paris, Baschet, 1878, in-folio (avec gravures).
Mon vieux Paris, Paris, Charpentier, 1879, in-12.
Le dernier des Trémolin, Paris, Palmé, 1880, in-12.
Papiers inédits du duc de Saint-Simon (Lettres et dépêches de l'ambassade d'Espagne), Paris, Quantin, 1880, in-8°.
La Mort de Louis XIV (le journal des Anthoine), Paris, Quantin, 1880, in-8°.
La France Juive, Paris, Marpon et Flammarion, 1886, 2 v. in-12 (la première édition contient certains passages qui ont été supprimés dans les autres).

Digitized by Google

EMILE BERGERAT

Une Amie, comédie en vers en un acte, Paris, Achille Faure, 1865, in-12.

Poèmes de la guerre, Paris, Lemerre, 1871, in-12.

Peintures décoratives du foyer de l'Opéra, Paris, 1875.

Théophile Gautier, peintre, Paris, J. Baur, 1877, in-8° (plaquette tirée à cent exemplaires).

Chefs-d'œuvre d'art à l'Exposition universelle de 1878 (publié sous la direction d'Emile Bergerat), Paris, 1878, 2 v. in-folio.

Théophile Gautier, Entretiens, souvenirs, correspondance, Paris, Charpentier, 1879, in-12.

JULES VERNE

Cinq Semaines en ballon, Paris, Hetzel, 1863, in-12.

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE

PAUL MARGUERITTE

Pierrot assassin de sa femme, Paris, Paul Schmidt, 1882, in-12 (Préface de Paul Bessier).

Mon Père, Paris, Paul Schmidt, 1884, in-12.

Tous quatre, Paris, E. Giraud et Cie, Paris, 1885, in-12.

La Confession posthume, Paris, E. Giraud et Cie, 1886, in-12.

Maison ouverte, Paris, Savine, 1887, in-12.

Jours d'épreuve, mœurs bourgeoises, Paris, Savine, 1887, in-12.

Digitized by Google

Pascal Gefosse, mœurs du jour, Paris, Librairie illustrée, s. d. (1887), in-12.
Amants, Paris, Kolb, s. d. (1890), in-12.
La Force des Choses, Paris, Kolb, s. d. (1891), in-12.
La Tourmente, Paris, Kolb, s. d. (1891), in-12.
Le Cuirassier Blanc, Paris, Lecène et Oudin, 1892, in-12.
Sur le retour, Paris, Kolb, s. d. (1892), in-12.
La Mouche, Paris, Lecène et Oudin, 1893, in-12.
Ma Grande, Paris, Hachette, 1893, grand in-8° (illustrations de Marold).
L'Avril, Paris, Guillaume, 1894, in-16 (illustrations de Marold, Picard et Mittis).
Fors l'Honneur, Paris, 1895, in-12.
Simple Histoire, Paris, s. d. (1895), in-12.
L'Eau qui dort, Paris, 1896, in-12.
Le Jardin du Passé, Paris, Plon, 1896, in-12.

VICTOR MARGUERITTE

Brins de Lilas, Paris, Paul Schmidt, 1882, in-12.
La Chanson de la Mer, trois rythmes *ex imo profundi*. Juste orgueil. Extraits d'un prochain volume de poésies. Paris, Paul Schmidt, 1884, in-12 (la chanson de la mer a été réimprimée dans *Autel de l'Heure*, Paris, Plon, 1898, in-12.

EN COLLABORATION :

Le Désastre, Paris, Plon, 1898, in-12.

CHARLES FOLEY

Les Saynètes, Paris, E. Monnier, 1884, in-8°.
Contes salés (sous le pseudonyme de A. de Nouval), Paris, E. Monnier, 1884, in-8°.
Guerre de femmes, Paris, Cerf, in-12.

Digitized by Google

La Course au Mariage, Paris, Cerf, in-12.
Risque-tout, Paris, Perrin, 1891, in-12.
Bonheur conquis, Paris, Perrin, in-12.
Caprice de Reine, opéra comique en un acte, poème de Charles Foley et Adolphe Brisson, musique de Francis Thomé, Paris, Perrin, 1892, in-12.
Cœur de Roi, Paris, Perrin, 1894, in-12 (illustrations d'Emile Bogaert).
Saynètes galantes, Paris, Cerf, 1894, in-12 (illustrations de E. Brun).
Les Cornalines, Paris, Ollendorff, 1896.

PAUL BRULAT

L'Ame errante, Paris, Charpentier, 1892, in-12.
Rédemption, Paris, Charpentier, 1895, in-12.
L'Ennemie, Paris, Charpentier, 1896, in-12.
Le Reporter, Paris, Perrin, 1898, in-12.
La Faiseuse de gloire, Paris, Villerelle, 1900, in-12.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

HENRI ROCHEFORT

Le poète du lycée Saint-Louis. — L'Ode à Béranger et le Sonnet à la Vierge. — Employé à la Préfecture de la Seine. — Collaboration avec Jules Vallès dans la *Chronique parisienne*. — La *Presse théâtrale* de Giaccomelli. — Le *Charivari*. — Le *Nain jaune*. — Du *Figaro* au *Soleil* et du *Soleil* au *Figaro*. — Les Millaudnaires. — Le premier numéro de la *Lanterne*. 1

PHILIBERT AUDEBRAND

Débuts dans la *Revue du Cher*. — Premiers vers. (D'après des renseignements qui m'ont été donnés au dernier moment, la pièce l'*Abeille*, reproduite à la p. 39, a été attribuée à tort par le *Magasin littéraire* à Philibert Audebrand. Elle est de Philibert Soupé, plus tard professeur à la Faculté des lettres de Lyon. Philibert Audebrand faisait alors des vers en prose. En voici un spécimen :

La Sentinelle de Pompéi

Celui qui va en pèlerinage dans ce pays enchanté
Que Gœthe appelle la terre des orangers,
Court de Gênes à Rome, de Rome à Florence,

Digitized by Google

De Florence à Venise, puis à Naples.
Là, auprès du laurier de Virgile,
Il se dit : « Il faut pourtant visiter Pompéi. »

Pompéi est une ville sans pareille,
Elle est aussi morte que Ninive,
Elle est aussi vivante que Paris.
Il s'y rend et, près de la porte,
On lui montre une armure complète.
Des sons se font entendre sur le métal.

— Qu'est-ce ? demande-t-il avec effroi.
— Monsieur, c'est la sentinelle de la ville,
Le squelette du soldat qui montait la garde.
Voilà dix-huit siècles qu'il est dans cette enveloppee de fer.
— Qui sait si son âme, n'ayant pas d'issue,
N'y est pas demeurée vivante ?

En tout cas, cette armure parle en passant,
— Tu le vois : tout naît pour mourir,
Et tout meurt pour renaître.
Saluez ce mort immortel.

Ces vers en prose, qui ont paru dans la *Mode* en 1835, ne modifient en rien le jugement que j'avais porté, d'après l'*Abeille*, sur les facultés poétiques de Philibert Audebrand). — Rédacteur en chef du *Tam-Tam*. — Le *Corsaire* et la physionomie des débats parlementaires. — Alexandre Dumas et le *Mousquetaire*. — La dame aux volubilis. — La *Gazette de Paris* et Dollingen. — L'*Ane savant* et les jeunes talents privés de débouchés. — Le dîner du Pluvier 36

RANC

Le groupe des Ecoles. — Un Bleu. — A Sainte-Pélagie. — L'attentat du 8 septembre 1855. — Evasion de Lambessa. — Les souliers de Petremann. — *Le*

Digitized by Google

Roman d'une conspiration. — Ranc et la Commune. — Condamnation à mort. — En Belgique. — La *République française* 54

HENRY MARET

A l'Hôtel de Ville. — *La Reine Vierge.* — La chronique musicale de la *Revue internationale.* — Le *Tour du Monde parisien.* — La littérature aquatique. — Les réunions chez Jules Levallois et la *dernière fugue de Cléopâtre.* — Henry Maret pendant la Commune. — Le *Combat.* — Félix Pyat. — Après la Commune. 74

PAUL DE CASSAGNAC

De l'*Indépendance parisienne* au *Diogène.* — Trappeur dans l'île de Bougival. — Commis au Ministère de l'Intérieur. — Duel avec Rochefort. — Le polémiste du *Pays.* — Lullier. — Duel avec Lissagaray. — Pendant la guerre. 91

EDOUARD DRUMONT

Un commis honoraire à la préfecture de la Seine. — Le *Moniteur du Bâtiment.* — Une journée de Pick de l'Isère. — Henri Lasserre et le *Contemporain.* — La *Chronique illustrée.* — Le portrait d'Emile de Girardin. — A la *Liberté.* — Le voyage de six écrevisses. — La recommandation de Veuillot et le jugement de Villemessant. — Drumont et Marchal de Bussy. — Un numéro de l'*Inflexible* et un numéro du *Diable à quatre.* — Le *Bien public* pendant la Commune. — Le salon de Mario Proth. — *Je déjeune à midi.* — Drumont historien. — *La France Juive.* 109

Digitized by Google

EMILE BERGERAT

Le *delirium scenicum*. — Un élève de Francisque Sarcey. — Joué à dix-neuf ans. — *L'Amie*. — Banville et le Comité du Théâtre-Français. — Hommage à Molière. — Les poésies patriotiques. — *Séparés de corps*. — *Candidat* de Flaubert. — La première de *Le Nom*. — Mauvaise volonté de la critique. — L'homme des ours et des fours. . . 139

CLÉMENCEAU

Le *Travail* et la *Jeune France*. — Voyage social et démocratique aux Etats-Unis. — De la médecine à la politique. — La naïveté montmartroise. — Le 18 mars 1871. L'assassinat des généraux Lecomte et Clément Thomas. — Arrivé trop tard. — Le président du conseil municipal et le député de XVIIIe arrondissement. — Un talent de démolisseur. . 160

JULES VERNE

Les salons de Talexy. — La *Chanson des Gabiers*. — Histoire du Théâtre-Historique. — La poésie d'un camelot. — *Onze jours de siège*. — Nadar et la théorie du *plus lourd que l'air*. — Un voyage en ballon. — L'éditeur Hetzel. *Cinq semaines en ballon*. Les origines du roman fantastico-scientifique de Cyrano de Bergerac à Jules Verne. 188

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE

Le succès et la gloire. — Paul Margueritte et l'Algérie. — Au Prytanée de la Flèche. — Expéditionnaire du Ministère de l'Instruction publique. — Un essai de pantomime. — Les métamorphoses de

Digitized by Google

Pierrot. — De Dominique Biancolelli à Deburau. — Le Théâtre de Valvins. — *Pierrot assassin de sa femme.* — Premiers romans réalistes. — L'éditeur Decaux. — Victor Margueritte. — La Chanson de la Mer. — Collaboration. — Histoire du *Désastre* . . 208

CHARLES FOLEY

Un auteur dramatique de huit ans. — Carabin malgré lui. — *Les Saynètes.* — L'éditeur Monnier. — Un drame lyrique qui rapporte 36 francs. — *Le Magasin littéraire.* — *Cœur de Roi* et le roman vendéen. — *Echo de Paris.* — Les *Cornalines* . . 238

PAUL BRULAT

La passion littéraire. — Une révolution dans le journalisme. — *L'Organe du Penseur.* — Du *Réveil des Campagnes* à la *Presse.* — La fin du boulangisme. — Reporter intermittent. — Visite à Emile Zola. — *L'Ame errante.* — Fernand Xau et le *Journal.* — Beaucoup d'appelés et peu d'élus. — La camaraderie littéraire. — *La Faiseuse de gloire.* . . . 254

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES NOMS
ET DES TITRES DE JOURNAUX ET DE REVUES
CITÉS DANS LA Ire ET LA IIe SÉRIE [1].

A

Abeille, I, 159.
E. About, II, 29, 49.
A. Achard, I, 174.
Action, II, 86.
Mme Adam, I, 225, 233, II, 224.
P. Adam, I, 292.
Agar, I, 100.
J. Aicard, I, 291.
P. Alexis, I, 69, 261.
Altaroche, I, 120, II, 39.
L. Amat, I, 86.
Amateur d'Autographes, I, 204.
Ane Rouge, II, 49.
Ane Savant, II, 49.
Anonyme, II, 126.
Appel au Peuple, II, 107.
P. Arène, I, 56, 60, 105, 219.
Mme Arnould-Plessy, I, 132.
Art, I, 88.
Art et Critique, I, 293.
Artiste, I, 83, 94, 100, 127, 153, 195, II, 239.
Assemblée nationale, I, 165, II, 89.
Assolant, I, 162.
X. Aubryet, I, 128.
Ph. Audebrand, I, 153, II, 36 et suiv.
Aulard, I, 143.
A. d'Aunay, II, 113, 118.
Aurore, I, 151.
Autorité, II, 91.
Avenir national, I, 165, II, 89.
G. Aymard, I, 96.

(1) Les titres de journaux et de revues sont imprimés en italique.

Digitized by Google

B

Bachelin-Deflorenne, I, 202.
Mme Clémence Badere, II, 45.
A. Baju, I, 81.
Balzac, I, 26, 66, 108, 149, II, 195.
Banlieue, II, 113.
Th. de Banville, I, 44, 56, 84, 87, 95, 152, 174, 203, II, 145.
Barbey d'Aurevilly, I, 89, 155, II, 66.
Bardoux, I, 68.
M. Barrès, I, 261, 275 et suiv., II, 274.
Th. Barrière, I, 123, 179.
A. Barthet, I, 153.
Baudelaire, I, 74, 80, 84, 97, 152, 154.
H. Beauclair, I, 81, 281.
Beaumarchais, I, 254.
G. Beaume, I, 260 et suiv.
H. Becque, I, 261.
Bellemarre, II, 59.
A. Belot, I, 184.
Béranger, II, 4.
A. Beraud, I, 14.
Mlle Bérengère, I, 120.
E. Bergerat, I, 201, II, 139 et suiv., 272.
M. Bernhardt, I, 111.
S. Bernhardt, I, 100.
Berr de Turique, I, 91.
Berthelot, I, 45.
Bien public, II, 125.
Binocle, II, 38.
Bizet, I, 62.
E. Blavet, II, 52.
E. Blémont, I, 105, 223.
A. Blondeau, I, 96.
Blum, II, 23.
Bohémien, I, 151.
P. Bonnetain, I, 254, 258.
Bouche de fer, I, 175.
M. Bouchor, I, 106, 219, 269, II, 224.
Bouffé, I, 15.
L. Bouilhet, I, 67, 178.
Boulevard, I, 26.
Bourdilhat, I, 44.
E. Bourges, II, 124.
P. Bourget, I, 118 et suiv., 275, 283.
A. Bourgeois, I, 122.
A. Bouvier, I, 96.
G. Boyer, I, 171.
L. Boyer, I, 171, 175.
P. Boyer, I, 121.
R. Boyslève, II, 274.
A. de Bréhat, II, 103.
Brisse, II, 119.
A. Brisson, II, 244.
J. Brisson, II, 232.
Madeleine Brohan, II, 148.
P. Brûlat, II, 254 et suiv.
A. Buchon, II, 110.
Bulletin de l'Assemblée nationale, II, 74.
Buloz, I, 81.

Digitized by Google

C

Cadot, I, 5, 13.
Calmann-Lévy, I, 232, 233, 241.
A. de Calonne, I, 169, 192.
Camarade, I, 155.
Canard, I, 169.
Candide, II, 65.
C. Caraguel, II, 20, 22, 28.
Carjat, I, 26, 28, 95.
Caro, II, 239.
B. G. de Cassagnac, II, 91, 96, 106.
P. de Cassagnac, I, 261, II, 31, 91 et suiv.
G. Casse, I, 189, II, 161, 162.
Castagnary, I, 181.
Cavalier dit *Pipe en Bois*, I, 29, 46.
Censeur Européen, II, 110.
G. Chadeuil, I, 123.
Cham, II, 19, 20, 22.
Champfleury, I, 44, 84, 174, 199, II, 216.
F. Champsaur, I, 81.
Chantavoine, I, 297.
Charivari, I, 109, II, 19, 39, 91.
Charpentier, I, 44, 64, 69, 70.
Chasseur bibliographe, I, 203.
E. Chavette, II, 30.
R. Chéri, I, 124.
Chronique de Paris, I, 175, II, 40.
Chronique illustrée, II, 118.
Chronique parisienne, I, 154.
Cinq centimes illustrés, I, 160.
L. Cladel, I, 270.
Clairville, II, 19, 22, 23.
J. Claretie, I, 5, 71, 101, 158 et suiv., 184, 203, 208, II, 94.
Clémenceau, I, 190, II, 160 et suiv., 244.
Cloche, II, 64.
Club, I, 155.
V. Cochinat, I, 95.
Collège, II, 7.
A. Colin, II, 37.
Combat, II, 83.
Commerson, II, 15.
Commune, II, 83, 86.
Constitution, II, 89.
Contemporain, II, 117.
Coppée, I, 58, 88, 93 et suiv., 138, 211, 219, 222, II, 63, 217.
Coq-à-l'Ane, II, 124.
Correspondant, I, 212.
Corsaire, I, 98, 106, 151, 195, II, 40, 49, 89, 99.
Corsaire-Satan, II, 40.
Courbet, I, 95.
Courrier d'Arcachon, II, 79.
Courrier des Artistes, I, 82.
Courrier du dimanche, II, 64.
Courrier du Jura, I, 293.
Courrier du soir, II, 267.

Digitized by Google

Courrier français, II, 98.
H. Crémieux, I, 128, 131, 133.
Cresson, II, 164.
E. Cressot, I, 19.
Cri du peuple, I, 32, 33.

D

E. Daclin, II, 52.
A. Daudet, I, 31, 49 et suiv., 84, 195, 257, 261, 271, II, 133, 228.
E. Daudet, I, 51, 84, 257.
Ph. Dauriac, I, 194.
Deburau, II, 215.
Decaux, II, 228.
Déjazet, I, 123, 130.
Delescluze, II, 59.
Delibes, I, 128.
Dell'Bricht, II, 20.
A. Delvau, I, 54, 154.
Denayrouze, I, 240.
P. Denis, I, 29, 190, II, 161.
Dennery, I, 15.
L. Descaves, I, 251 et suiv., II, 17, 226.
F. Desnoyers, II, 114.
M. Desvallières, I, 290.
L. Détroyat, II, 125.
C. Deulin, II, 19.
Diable à quatre, I, 156, II, 64, 120, 123.
Diable boiteux, II, 113.
Diogène, I, 161, II, 94.
Mme Doche, I, 154.
Dollingen, II, 47, 48, 51.
G. Doré, I, 128, II, 47.
C. Doucet, I, 121.
R. Doumic, I, 190.
Drapeau, I, 33, II, 106.
Droits de l'homme, II, 89.
Drumont, II, 12, 109 et suiv.
W. Duckett, II, 15.
Dumanoir, I, 3.
A. Dumas père, I, 1, 138, II, 41 et suiv., 190 et suiv.
A. Dumas fils, I, 1 et suiv.
Dumineray, I, 38.
Dumont, II, 33.
Marie Duplessis, I, 9.
Dupuis, I, 134.
A. Dusollier, I, 56.

E

Echo de Paris, I, 78, 204, II, 233, 294 et suiv.
Echo Rochelais, I, 150.
Eclair, I, 39, 40, 152.
Ecole du Peuple, I, 162.
P. Elzéar, I, 105.

Digitized by Google

L. Enault, I, 184.
Enfant terrible, I, 151.
Entr'acte, II, 39.
Epoque, I, 26.
Escaut, II, 65.
G. d'Esparbès, I, 292
E. des Essarts, I, 85.
Est, I, 105.
Etendard, I, 9 .
Europe artiste, I, 116.
Evénement, I, 29, 46, 145, 195.

F

F. Fabre, I, 184.
E. Faguet, I, 142 et suiv.
J. Favre, II, 85, 101, 102.
P. Féval, I, 122, 169, 184.
H. Fèvre, I, 261.
G. Feydeau, II, 242.
Figaro, I, 26, 29, 32, 53, 122, 152, 165, 175, 237, 258, 261, 285, II, 25, 29, 32, 37, 45, 71, 100, 122.
Flammarion, I, 220, 296.
Flaubert, I, 43, 45, 67, 69, 291, II, 152.
Flourens, II, 85, 106.
C. Foley, II, 238 et suiv.
L. Fontaine, I, 68.
De Foudras, I, 169.
F. Fougère, I, 106.
A. France, I, 197 et suiv., 222.
France, I, 145.
Franc Juge, I, 151.
De Freycinet, II, 117.
A. Froger, I, 224.
Fromentin, I, 45.

G

E. Gaboriau, II, 48.
Gabrielli, II, 19.
Gaïffe, I, 44.
Gambetta, I, 52, 166.
Gastineau, II, 23.
Gastinel, I, 131.
L. Gatayes, I, 153, II, 45.
J. Gautier, I, 88.
Th. Gautier, I, 10, 44, 46, 84, 90, 149, II, 155.
Gavarni, I, 39, 40, 45.
Gazette de France, II, 86.
Gazette de Paris, I, 153, II, 47, 50.
Gazette du Progrès, II, 113.
G. Geffroy, II, 244.

Digitized by Google

Giaccomelli, II, 18.
Gil Blas, I, 60, 110, 257, 294.
A. Gill, I, 29, 32, 95, 107, II, 32.
Ph. Gille, I, 132.
E. de Girardin, II, 33, 118.
E. Giraud, II, 121.
A. Glatigny, I, 84.
E. et J. de Goncourt, I, 36 et suiv., 152, II, 223, 227, 261.
E. Gondinet, I, 211.
E. Gonzalès, I, 184.
Got, I, 46.
E. Goudeau, I, 219.
Goujon, I, 117.
Gourdon de Genouillac, I, 162.
L. Gozlan, I, 84.
E. Grangé, I, 132, II, 23.
Les *Grimaces*, I, 225.
C. Guéroult, I, 181, II, 96.
Guerre d'Italie, I, 162.
G. Guiches, I, 258, 260.

H

Hachette, I, 191, 194.
J. Hading, I, 294.
Léon Halévy, I, 126.
Ludovic Halévy, I, 126 et suiv., 234.
Hanneton, I, 74, 96.
Haussmann, II, 21.
Hénon, I, 3.
L. Henrique, I, 68.
A. Hepp, I, 219.
J. Hetzel, I, 60, 184, II, 202 et suiv.
A. Hignard, II, 188, 189.
Home, I, 117.
H. Hostein, I, 13, 15, II, 191.
A. Houssaye, I, 44, 83, 84.
L. Huart, II, 19.
V. Hugo, I, 84, 98.
Huysmans, I, 68, 220, 254, 257, II, 223.

I

Illustration, I, 165, II, 53, 78.
Indépendance Belge, II, 53.
Indépendance parisienne, II, 93.
Inflexible, II, 123.

J

J. Janin, I, 38, 132, 161.
F. Jeantet, I, 272.
Jockey, I, 155.
Jourdan, I, 94.

Digitized by Google

F. Jourdain, I, 261.
Journal, II, 271.
Journal de la Canaille, I, 174.
Journal de Paris, II, 64.
Journal des Débats, I, 145, 182, 184, 286, 297.
Journal des Demoiselles, I, 3.
Journal des Médaillés de l'Empire, I, 162.
Journal pour tous, I, 179.
Jouvin, II, 71.
J. Jullien, I, 293.
Juvigny, I, 106.

K

A. Karr, II, 37.
Kistemaeckers, I, 262.
V. Koning, I, 161, 241.

L

A. Lacroix, I, 156, 192, 196, II, 69.
Lafagette, I, 105.
Laguerre, II, 62.
E. La Jeunesse, II, 274.
Lampion, I, 171.
G. Landry, I, 221.
Lange-Levy, II, 19.
Lanterne, II, 33, 89.
Mlle Lanthenay, I, 298.
S. Lapointe, I, 29.
H. Lasserre, II, 117, 120.
M. Laurent, I, 110, 124, 240.
H. Lavedan, I, 260, II, 250.
Lebigre-Duquesne, I, 32.
Léonide Leblanc, I, 242, II, 22.
Leconte de Lisle, I, 74, 89, 203.
M. Legault, I, 241.
Le Guillois, I, 96.
J. Lemaître, I, 136 et suiv., 145, II, 229.
Lemerre, I, 58, 74, 76, 89, 98, 101, 138, 203, 204, 274.
A. Lemoyne, I, 95, 217.
E. Lepelletier, I, 78, II, 86.
Lepoitevin Saint-Alme, II, 40.
H. Le Roux, II, 272.
L. Leroy, II, 20.
J. Lermina, I, 161, II, 99.
J. Levallois, I, 181, 217, II, 79.
M. Levy, I, 13, 180, 181, II, 49.
Liberté, I, 26, 27, 174, II, 119, 126.
E. Lockroy, I, 79, 155, II, 174.

Digitized by Google

Lorgnon, I, 156, II, 25.
J. Lorrain, I, 169, II, 221, 243.
P. Loti, I, 228 et suiv.
Louveau, I, 261.
R. Luguet, I, 16.
Lullier, II, 101.
Lune, I, 32.
Lutèce, I, 291.

M

Magasin Littéraire, II, 145.
Magasin Pittoresque, II, 195.
F. Magnard, I, 30, 258, 261, II, 81.
Mainguet, I, 272, II, 237.
S. Mallarmé, I, 88, 219, II, 217.
H. Malot, I, 34, 176 et suiv.
Marchal (de Bussy), II, 122.
H. Maret, I, 29, II, 74 et suiv.
P. et V. Margueritte, I, 258, 261, 269, 272, II, 208 et suiv.
Marpon, II, 133.
Marseillaise, II, 64.
Princesse Mathilde, I, 45, 90.
Matin, II, 162.
C. Mauclair, II, 274.
G. de Maupassant, I, 66 et suiv.
C. Maurras, II, 274.
M. Meilhac, I, 132, 134, 241.
C. Mendès, I, 57, 58, 82 et suiv., 219, 224, II, 217.
A. Merat, I, 58, 94, 105.
Méry, I, 57, 128.
Messager de Provence, I, 195.
Mestrallet, II, 217, 219.
P. Millaud, I, 84, 155, II, 29.
Millière, II, 85.
O. Mirbeau, I, 225.
E. de Mirecourt, I, 8, 172, II, 16, 47.
Mois, II, 41.
Monde, I, 151.
Monde Illustré, I, 53, 194, II, 49.
Moniteur du Bâtiment, II, 113.
Moniteur des Etrangers, II, 79.
E. Monnier, II, 239.
Monselet, I, 57, 152, 155, 163, 174, 199, 203, II, 23, 29.
Monte-Cristo, I, 3, II, 41.
X. de Montépin, I, 168 et suiv.
J. Moréas, I, 276, 286, 292.
De Morny, I, 16, 55, 57, 132.
A. Mortier, I, 240, II, 157.
Mot d'ordre, I, 206, II, 86, 89.
Mouche, II, 52.

Digitized by Google

Mousquetaire, I, 3, 152, II, 13, 41.
Moustiquaire, I, 153, II, 41.
H. Murger, I, 152, 174.
Musée des Familles, I, 53, II, 190, 204.
Muselière, I, 151.
P. de Musset, I, 133, 183.

N

Nadar, II, 197 et suiv.
Naïade, I, 151.
Nain jaune, I, 94, 155, II, 24, 64, 67, 93.
Napoléon Républicain, I, 174.
Nation, II, 93.
National, I, 91, II, 40.
A. de Neuville, I, 128.
E. Neveu, II, 38.
Nicolardot, I, 221.
Victor Noir, I, 98.
J. Noriac, I, 154, 160, II, 29.
Nouvelle Rive gauche, I, 291.
Nouvelle Revue, I, 225, 234.

O

Offenbach, I, 128, 130.
G. Ohnet, I, 141, 239 et suiv., II, 233.
Ollendorff, I, 248, 297.
Opinion Nationale, I, 101, 181, II, 64, 96.
Organe du Penseur, II, 257.
Organisation du Travail, I, 174.
Osiris, I, 155.
Oudet, II, 85.

P

Paix, I, 224, 294, II, 126.
Pamphlet quotidien illustré, I, 174.
Panorama, I, 87.
Panthéon des Femmes, I, 151.
Paris, I, 39, 152.
Parisien, II, 267.
Parnasse contemporain, I, 89, 94.
Parodie, I, 32.
Passant, I, 269.
Pays, I, 239, II, 96, 99.
J. Peladan, I, 275.
C. Pelletan, II, 86, 175.

Digitized by Google

E. Pelletan, I, 166.
H. de Pène, I, 123.
Père Duchêne, I, 174.
Petit Figaro, II, 118.
Petit Journal, I, 85, 193, 250.
Petit Journal illustré, II, 47.
Petit Moniteur, I, 257.
Petit Tintamarre, II, 49.
Peuple, I, 32.
Peuple Souverain, I, 79.
Piaget, I, 269.
Pick de l'Isère, II, 113.
Pierrot-Deselligny, II, 45.
Pilori, I, 174.
Pilotell, I, 98, II, 70.
Pipelet Lustucru, I, 175.
Pitre-Chevalier, II, 189.
R. Ponchon, I, 106.
De Ponnat, I, 65.
Ponson du Terrail, I, 87, 161, 183.
A. de Pontmartin, II, 135.
Pouvillon, I, 29, 273.
Présent, I, 24.
Presse, I, 7, II, 198, 262.
Presse libre, II, 81.
Presse théâtrale, II, 18, 113
M. Prévost, II, 233.
Privat d'Anglemont, I, 153, II, 45.
M. Proth, II, 127.
F. Pyat, II, 83, 85.

Q

Quantin, I, 260.
Quatrelles (E. l'Epine), I, 56.

R

Rabelais, I, 154.
Rachel, I, 120.
A. Racot, I, 94.
Radical, II, 74, 89.
Ranc, I, 23, 29, II, 54 et suiv.
Rappel, I, 91, II, 81, 168.
J. Redelsperger, I, 241.
Réforme, II, 40, 81.
H. de Regnier, I, 292.
Réjane, I, 111.
J. Reinach, I, 261.
Renaissance, I, 223.
Renan, I, 23, 29.
Renommée, II, 110.
G. Renard, I, 143.
Républicain, II, 126.
République française, II, 73.
République des Lettres, I, 124.
Réveil, II, 64.
Réveil des Campagnes, II, 260.
Révolution, I, 174.
Revue Bleue, I, 141.

Digitized by Google

Revue Comique, II, 197.
Revue contemporaine, I, 192, 193.
Revue de Paris, II, 53.
Revue des Deux-Mondes, I, 211, 223.
Revue des Lettres et des Arts, I, 94.
Revue du Cher, II, 37.
Revue Européenne, I, 181.
Revue fantaisiste, I, 84.
Revue Française, I, 86.
Revue hebdomadaire, I, 272
Revue internationale, II, 76.
Revue libérale, I, 94.
Revue nationale, I, 94.
Revue spirite, I, 118.
X. de Ricard, I, 58, 84, 88.
Richepin, I, 103 et suiv., 219, 220, 261.
R. Rigault, II, 69.
A. Rimbaud, I, 78.
Rivail, I, 117.
E. de Rochefort, II, 2.
H. Rochefort, I, 52, 123, 141, 153, 155, II, 1 et suiv., 88, 96, 105.
M. Rollinat, I, 105.
J.-H. Rosny, I, 258.
L. Rossignol, II, 28.
E. Rostand, II, 204.
Roujon, I, 83.
M. Rude, I, 18, 165.
Rue, I, 29, 30.

S

Sainte-Beuve, I, 45, 74, 180, 211, 221.
C. de Sainte-Croix, II, 224.
P. de Saint-Victor, I, 44, 45.
Salut Public, I, 183.
Salut Public (de Lyon), I, 193.
Sans le sou, I, 151.
Sarcey, 123, 145, 146, 155, II, 145.
Sardou, I, 113 et suiv., II, 93, 196.
P. Sarrut, II, 257.
Satan, I, 153.
P. Saunière, I, 96.
A. Savine, II, 225.
A. Scholl, I, 84, 94, 150 et suiv., 160, II, 24, 45, 95, 249.
A. Second, I, 155.
Semaine des Familles, II, 76.
Severine, II, 272.
Silhouette, I, 8, 154, 160.
Silly, I, 135.
A. Silvestre, I, 94, 217, II, 152.
J. Simon, I, 32.
Simonis Empis, I, 297.
H. Simond, II, 250.
V. Simond, I, 79, II, 86.
Siraudin, II, 25, 30.

Digitized by Google

Th. Six, I, 162.
Soleil, I, 145, II, 29.
A. de Sorr, I, 153.
J. Soudan, I, 133.
Stamir, I, 29, II, 123.
Sully-Prudhomme I, 88, 94, 217.

T

L. Tailhade, I, 276, 292.
Taine, I, 45, 182, 184, 221, II, 54.
Talexy, II, 188.
Tam-Tam, II, 37.
F. Taule, I, 190.
Taylor, I, 183, 185.
J. Tellier, II, 232.
Temps, I, 146, 208, II, 67.
Tézenas, I, 263.
A. Theuriet, I, 209 et suiv., 245.
E. Thévenin, I, 162.
E. Thierry, I, 181.
Thirion, I, 19.
Tintamarre, II, 15.
Tisserant, I, 56, 129.
Train de plaisir, II, 113.
Travail, I, 189, II, 161.
L. Trezenick, I, 291.
Triboulet, II, 113.
Tribun du Peuple, II, 86.
Mark Twain, I, 292.

U

L. Ulbach, I, 195, II, 22.
Univers, II, 118, 120.
Univers illustre, II, 49.

V

Vacquerie, I, 84.
G. Vaëz, I, 120.
Valade, I, 105.
Valladon, I, 221.
Vallery-Radot, I, 217.
J. Vallès, I, 18 et suiv., 46, 56, 95, 107, 178, 219, II, 16, 144.
Vanderburch, 123.
L. Vanier, I, 81, 277.
P. Veber, I, 296.
Vengeur, II, 85.

Digitized by Google

Vérité, I, 107, II, 89.
Vérité contemporaine, II, 47.
Verlaine, I, 73 et suiv., 84, 96.
Vermersch, I, 38, 95, 156, 196.
Vermorel, I, 95, II, 162.
P. Véron, II, 20, 23, 33.
L. Veuillot, I, 30, II, 118, 120, 130.
Gabriel Vicaire, I, 81.
Vie littéraire, I, 224.
Viennot, II, 49.
Vie parisienne, I, 165, 193.
A. de Vigny, I, 158, 202.
C. Viguier, I, 276.
De Villedeuil, I, 39, 40, 152.
Villemessant, I, 155, 171, II, 25, 29, 120, 124.
Villemot, II, 29.
Villiers de l'Isle-Adam, I, 219.
P. Vinçard, I, 162.
Vogue, II, 37.
Vogue parisienne, I, 91.
Vraie République, I, 174.
H. Vrignault, II, 125.

W

Wagner, I, 84.
Watripon, I, 153
Willy (Henry Gauthier-Villars), I, 289 et suiv.
A. Wolff, I, 155, II, 22, 26, 32, 123.
Worms, I, 16.

X

F. Xau, II, 271 et suiv.

Y

C. Yriarte, I, 94.
E. Yung, I, 141.

Z

E. Zola, I, 68, 80, 166, 183, 188 et suiv., 243, 250, 257, 261, II, 64, 66, 161, 222, 265, 270.

Paris. — Société française d'Imprimerie et de Librairie.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

En vente à la même Librairie

COLLECTION A 3 FR. 50 LE VOLUME.

Nouveautés

EMILE FAGUET, de l'Académie française.

Le Libéralisme.

Propos littéraires.

MAURICE ALBERT

Les Théâtres des Boulevards (1789-1848).

DELFOUR

La Religion des Contemporains (Quatrième série).

Rappel de Nouveautés

JULES LEMAITRE, de l'Académie française.

Opinions à répandre.

M. BERTHELOT, de l'Académie française.

Science et Education.

X. TORAU-BAYLE

République et Université.

N.-M. BERNARDIN

Devant le Rideau.

G. STIEGLER

Le Tour du Monde en 63 jours.

562 mr

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

JAN 30 1911

~~DUE MAR 29 '48~~ 5

Digitized by Google

37567.76.2
Avant la gloire;
Widener Library
002764031
3 2044 086 993 177

Digitized by Google